THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
845D264
Or1901

ROMANCE
DEPARTMENT

Return this book on or before the *Latest Date* stamped below. A charge is made on all overdue books.

U. of I. Library

JUN 30 '36

9324-S

47 50 2
+60

LE ROMAN

D'UNE JEUNE FILLE

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

ERNEST DAUDET

LE ROMAN
D'UNE
JEUNE FILLE

(1770-1794)

SIXIÈME ÉDITION

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1901
Tous droits réservés.

345 L264
Dr 1901

LE ROMAN
D'UNE JEUNE FILLE

(1770-1794)

CHAPITRE PREMIER

LES BOHÉMIENS.

En 1770, un matin du mois de mars, vers six heures, une femme, portant dans ses bras un enfant nouveau-né, descendait la rive gauche du Gardon, petite rivière qui prend sa source dans les Cévennes, traverse le département du Gard et va se jeter dans le Rhône, non loin de Beaucaire. Il est difficile de voir des bords plus pittoresques, plus accidentés que ceux de ce cours d'eau, chanté par Florian, qui doit de n'être pas inconnu, à l'aqueduc géant que les Romains construisirent pour frayer, au-dessus de ses ondes, un passage à celles de la fontaine d'Eure, qu'ils conduisaient à Nîmes.

La femme dont nous parlons se trouvait, en

413993

ce moment, non loin du pont du Gard, au point où est aujourd'hui placé le petit village de Lafous, presque en face d'un gros bourg appelé Remoulins, situé sur la rive droite de la rivière et où la route de Nîmes à Avignon croise celle qui dessert les villages riverains. L'inconnue s'arrêta quelques instants au centre de ce carrefour, non pour reprendre haleine, mais pour se décider sur le chemin qu'elle devait suivre. Ses hésitations durèrent peu. Après avoir jeté autour d'elle un regard inquiet, elle se remit en marche, se dirigeant vers le pont du Gard, dont un kilomètre à peine la séparait.

La température était froide, ainsi que cela arrive souvent au temps des giboulées. Le mistral déchaîné avait soufflé furieusement toute la nuit. Il soufflait encore au jour levant, agitant les eaux, courbant les arbres, soulevant des flots de sable, s'engouffrant avec des bruits confus, mystérieux, parmi les oseraies qui se mirent çà et là dans la rivière. Pareil à un océan fangeux, le ciel roulait des nuages blancs et gris. Ils semblaient, tant ils étaient bas, vouloir toucher la terre, et marchaient rapidement, comme entraînés dans une rafale vertigineuse, affectant les formes les plus bizarres, les allures les plus échevelées.

Bravant la tempête, l'inconnue s'avançait d'un pas sûr, paraissant n'avoir d'autre souci que d'atteindre au plus vite le but de son voyage, de protéger contre les intempéries de la saison son enfant endormi. C'était une toute jeune femme. Elle n'avait pas vingt ans. Ses cheveux blonds s'échappaient en désordre d'une sorte de coiffure faite d'un foulard de coton rayé, rappelant celle que portent aujourd'hui les jeunes filles du peuple à Bordeaux. Son costume tirait l'œil par sa forme autant que par la diversité de ses couleurs. Il se composait d'une tunique en laine bleue, bordée d'un galon jaune, serrée à la taille par une ceinture de soie rouge ; d'un manteau court, taillé dans cette étoffe grossière qui sert à fabriquer les *limousines*. Les jambes étaient nues, les pieds chaussés de sandales en cordes tressées, attachées par des courroies. Maintes déchirures plus ou moins mal réparées à l'aide de fil et d'étoffes d'une autre couleur, les franges irrégulières qu'elles formaient, révélaient le long usage de ces vêtements dont le soleil avait dévoré la fraîcheur. Les sandales elles-mêmes étaient usées au point de laisser les talons de l'infortunée traîner dans la poussière. Le tout formait un ensemble sordide.

Cependant, nul visage n'est plus sympathi-

que que ne l'était celui de cette jeune femme. Sous sa chevelure d'or, ses traits délicats, purs, en dépit de la douleur, de la fatigue dont ils portaient les traces, resplendissaient d'une merveilleuse beauté. Baignés dans les larmes, ses yeux noirs qu'ombrageaient des cils longs, soyeux, étaient d'une admirable expression. Le hâle qui couvrait cette charmante figure, ces mains d'une forme exquise, ces pieds d'enfant, ne s'étendait pas au delà. Sur les parties du corps qu'abritaient les vêtements, la carnation était demeurée blanche, fine, à peine colorée par le jeune sang qui courait dans ce corps parfait. Telle qu'était cette femme, il eût été difficile de dire de quelle race elle sortait, si un tambour de basque attaché à sa ceinture, des signes hiéroglyphiques brodés sur ses manches n'eussent été à cet égard des signes révélateurs irrécusables.

Tiepoletta appartenait à l'une de ces tribus nomades qui, depuis plusieurs siècles, viennent au printemps de Hongrie ou d'Espagne, se répandant pour quelques mois dans le Midi de la France ; s'avançant jusqu'à Beaucaire, Avignon, Arles ; se logeant comme Dieu veut, sous les arches des ponts, dans des granges aux trois quarts ruinées, dans les grottes du pont du Gard ou même en plein air, au fond de leurs voitures

sombres, toujours pêle-mêle, dans une promiscuité qui défie tous les généalogistes ; vivant quelquefois de vol, le plus souvent de leur travail ; les hommes faisant le commerce des mulets, des ânes et des chiffons ; les femmes disant la bonne aventure, débauchant les jeunes paysans auxquels elles arrachent ainsi quelque monnaie ; débitant des verroteries qu'elles fabriquent ; les enfants implorant la charité. Cette population, disséminée dans toute l'Europe, dont les mœurs sont mystérieuses, les origines plus mystérieuses encore, tient à la fois du Maure et de l'Indou, autant par le type très-accusé de ses individus que par son flegme, son fanatisme et sa rapacité. Ceux de nos lecteurs qui ont voyagé dans l'extrême Midi, ont dû rencontrer parfois de ces bohémiens, venus l'on ne sait d'où, pour s'enfuir comme les hirondelles à l'approche des froids.

Leur langue est un mélange d'espagnol et de slave. Quelques-uns baragouinent le français. Les hommes sont en général bien découplés, très-bruns, avec des traits énergiques, des cheveux crépus, la voix gutturale, sonore. Les femmes ont peu à désirer sous le rapport de la beauté. Rien de plus brutalement saisissant que ces statues cuivrées, au regard provocant, presque sauvage, néanmoins insensibles, muettes devant

les individus étrangers à leur race, alors même qu'elles se donnent à eux. Mais, comme dans toutes les peuplades vouées à la vie nomade, elles deviennent horribles avant trente ans. Les bohémiens vivent par familles ou tribus, chaque famille comptant quinze ou vingt membres, obéissant à la femme la plus âgée, véritable reine, puisqu'on la nomme ainsi et que ses ordres sont souverains, bien qu'elle-même, dit-on, soit soumise à l'autorité d'une grande reine.

Dans les contrées que traversent les bohémiens on les tolère, mais, en les tolérant, on fuit leur présence, à moins d'être poussé à entrer en relations avec eux, pour leur acheter un âne, un collier, ou se faire prédire l'avenir. Ils connaissent la répulsion qu'ils inspirent. Aussi s'approchent-ils rarement des endroits habités. Seuls les enfants et les femmes osent entrer dans les villages pour y demander l'aumône.

C'est à cette race qu'appartenait Tiepoletta. Si la couleur de ses cheveux, la délicatesse de ses traits, la blancheur de sa peau, étaient un démenti donné à ce qu'elle savait de son origine, sa mémoire ne lui rappelait rien qui ne fût conforme à ce qu'on lui avait appris, à savoir qu'elle était la fille de Pinch et de Corcovita. Cette histoire n'a pas pour but de rechercher

si telle était en effet la vérité. Que Tiepoletta eût du sang bohémien dans les veines; qu'elle eût été, encore enfant, ravie à sa famille; qu'elle fût le fruit de quelque mystérieux amour, toutes ces hypothèses étaient également admissibles. Mais rien ne lui prouvait que la première ne fût pas la seule réelle. Jamais son imagination ne s'était arrêtée à en rechercher une autre. Toutefois, les gens de sa tribu, comme s'ils eussent soupçonné en elle un sang étranger, ne s'étaient jamais montrés tendres à son égard. Défendue contre les exemples qui l'entouraient, par un secret instinct, elle était demeurée pure. A l'aide d'un livre trouvé sur une route, elle avait appris à lire et à parler quelques mots de français. C'était plus qu'il n'en fallait pour qu'on la trouvât délicate et fière. Petite, on la rouait de coups, parce qu'elle refusait d'aller mendier; grande, elle n'eut pas d'ennemi plus cruel que sa beauté, qui devint la cause de ses maux. Objet de tentatives odieuses auxquelles elle voyait les filles de son âge céder en riant, elle n'y échappa que par miracle; mais ce ne fut qu'en attirant sur elle des colères, des haines, des vengeances cruelles. Elle les accrut en refusant de se choisir un mari parmi les jeunes hommes avec lesquels elle avait grandi.

On voulut l'unir par force à l'un d'eux. Elle s'enfuit. Mais on n'eut pas de peine à l'atteindre. On l'enferma, en lui signifiant qu'elle demeurerait captive jusqu'au jour où sa décision serait modifiée. Ce fut le temps le plus horrible de sa vie. Souffre-douleur de tous, battue, bafouée, tyrannisée, plus mal nourrie qu'une chienne, elle fût morte, assurément, si le destin ne lui eût envoyé un protecteur dans la personne de Borachio, beau garçon de vingt-cinq ans dont ses maux émurent le cœur. Courageux, fort, terrible en ses colères, il faisait trembler tout autour de lui ; on le redoutait. Il prit la victime en pitié, l'aima, exigea qu'on adoucît son sort. Tiepoletta ne fut pas ingrate. Elle épousa son sauveur à la grande colère de toutes ses compagnes qui avaient espéré que Borachio choisirait l'une d'elles. Suivant l'usage, la reine procéda à la sommaire cérémonie du mariage. A dix-neuf ans, Tiepoletta eut un maître, dont la brutale tendresse lui fut plus douce que les mauvais traitements qu'elle avait subis jusque-là. Ce bonheur relatif fut de courte durée. Un matin, on trouva Borachio mort sur la route, la poitrine percée de huit coups de couteau. Jaloux de sa beauté, de son autorité, de sa femme, un de ses camarades l'avait poignardé. Tiepoletta

fut veuve, au moment où elle allait devenir mère. C'est pourquoi elle ne mourut pas de sa douleur.

Six mois s'écoulèrent pendant lesquels on parut vouloir respecter son deuil. C'est alors que dans une des grottes qui avoisinent le pont du Gard, elle accoucha d'une fille. Le soir de ce jour, accroupie sur de la paille fraîche au fond de la grotte, Tiepoletta endormait son enfant, lorsqu'elle entendit au dehors la voix de quelques-uns des membres de la tribu. Elle prêta l'oreille. On parlait d'elle. Son attention redoubla. Quelles ne furent pas son épouvante, son horreur, lorsqu'elle comprit qu'on voulait lui arracher sa fille, la chasser ensuite elle-même, afin de débarrasser la communauté d'un membre inutile, tout en conservant l'enfant de Borachio. C'était Corcovita, la mère de la malheureuse créature, qui soutenait avec le plus d'âpreté cette odieuse machination.

— Nous quittons ce pays demain pour monter vers Avignon, disait-elle. Il faut, durant la route, trouver l'occasion d'abandonner Tiepoletta en lui enlevant l'enfant.

Ce plan rallia toutes les opinions. Corcovita se chargea de l'exécuter. Tiepoletta en avait assez entendu. Saisie de terreur, elle se deman-

dait avec angoisse comment elle échapperait à ce danger. Elle y pensa durant la nuit et prit enfin la résolution de fuir. Le surlendemain, dès le matin, toute la bande se mit en route. On offrit à Tiepoletta une place dans la voiture. Elle l'accepta, car elle avait besoin de toutes ses forces pour la réalisation du projet qu'elle méditait. Après une longue marche, on s'arrêta, le soir venu, pour camper non loin d'Avignon. Il faisait déjà nuit. Tiepoletta, livrée à l'anxiété la plus vive, avait surpris certains signes qui lui prouvaient qu'on n'attendait que son sommeil pour lui enlever sa fille. Elle veillait. A huit heures, les hommes allèrent rôder aux portes de la ville ; les vieilles femmes s'assoupissaient, les jeunes bavardaient entre elles, les enfants dormaient. Tiepoletta profita d'un moment où nul ne la regardait pour s'éloigner doucement, marchant sur la pointe des pieds, retenant son haleine. Elle fit ainsi une centaine de pas ; puis, tout à coup, prise d'un effroi subit, comme si on l'eût poursuivie, elle se mit à courir, tenant son enfant pressé contre sa poitrine, éperdue, affolée, croyant entendre à ses oreilles la voix de sa mère, et ne s'arrêta que lorsque, l'haleine lui ayant manqué, elle tomba épuisée sur la route déserte.

Elle avait couru durant une heure sans se demander où elle allait, ne cherchant qu'à fuir ses persécuteurs. En ce moment elle était hors de leur atteinte. Mais elle ne pouvait se rassurer. Redoutant d'être poursuivie, elle se remit bientôt en marche, dans la direction du pont du Gard, avec l'espoir que les bohémiens ne songeraient pas à venir la chercher là, qu'elle trouverait dans la grotte qu'ils avaient habitée, un peu de paille pour y reposer ses membres fatigués, quelques débris de leurs repas pour se nourrir, jusqu'au moment où elle aurait pris un parti. Elle marcha toute la nuit. Lorsqu'elle se trouva devant le pont du Gard, le jour était venu.

Le mistral soufflait encore, mais sous ses rafales furieuses, les nuages s'étaient dispersés, comme un timide troupeau, et un pâle soleil commençait à éclairer les champs humides. Majestueux et sombre dans son immobilité séculaire, le pont du Gard, colosse appuyé sur deux montagnes, accoutumé à braver les orages du ciel et les injures du temps, avait l'air de se rire de ce vent terrible dont les efforts venaient se briser contre ses pierres blanches, moussues, qui s'engouffrait avec un bruit de tonnerre dans ses arches gigantesques. Élégantes, hardies, celles-ci semblaient autant de cadres par où l'œil

ébloui embrassait tour à tour les diverses portions du paysage : le vallon mystérieux que le Gardon arrose de ses flots, les oseraies aux couleurs riantes, les ondes limpides sur leur lit de sable fin, les cieux qui s'y reflètent, la montagne qui borne l'horizon de ce côté.

Rien de plus admirable que ce coin désert, perdu, comme s'il eût été à l'une de ces extrémités du monde où nul pied humain ne s'est posé. La nature paraissait, par l'étalage de ses richesses réunies sur ce point, vouloir revendiquer l'honneur d'avoir fait tous les frais de ce panorama splendide. La massive construction attestait seule que les hommes avaient passé par là. Posée ainsi, dans sa grandeur puissante, on eût dit que cette œuvre, unique en son genre — monument impérissable d'une civilisation disparue — avait la prétention de rivaliser avec l'œuvre de Dieu.

Ce spectacle laissa Tiepoletta insensible. La pauvre créature, épuisée par la fatigue et le besoin, ne le vit même pas. Les yeux baissés, les bras ankylosés par le précieux fardeau qu'elle n'y retenait que grâce à un effort suprême, les lèvres desséchées par le vent, elle marchait d'un pas automatique, uniforme. Elle avait faim. Elle avait soif. Elle grelottait. Ses pieds étaient gon-

flés. Mais ses souffrances semblaient n'être plus rien, au moment où elle allait atteindre enfin le but de son voyage. Elle passa sous le pont du Gard. La route, de l'autre côté de l'aqueduc, est resserrée entre des collines élevées et le lit de la rivière. Sous l'une de ces collines, la nature a creusé des grottes dont l'une est assez spacieuse pour qu'à certains jours de fête les populations d'alentour puissent s'y réunir et y danser.

C'était là que la veille les bohémiens se trouvaient encore ; c'était là que Tiepoletta venait avec eux tous les ans ; c'était là que, trois jours avant, était née la chétive créature, arrachée par ses efforts à ceux qui voulaient la lui ravir. Cet abri misérable où tant de fois elle avait souffert, lui apparaissait, après les brûlantes émotions d'où elle sortait victorieuse, comme une demeure idéale où elle eût été heureuse de vivre. Elle s'y précipita. Le jour du dehors en éclairait les premiers plans et en laissait les profondeurs dans l'ombre. Le rocher formait une voûte irrégulière au-dessus d'un sol ferme et sec. Tiepoletta parcourut d'un regard l'intérieur de la grotte et ne put retenir un cri de joie. Dans un coin, elle avait aperçu un peu de paille, en quantité suffisante pour qu'elle pût s'en faire un lit. Elle y déposa sa fille, qui dormait immobile,

dans cet état d'insensibilité propre aux nouveau-nés et qui est encore le néant, la couvrit de son manteau, puis, ramassant çà et là quelques débris de pain grossier, des os à demi rongés, elle rassasia sa faim. Alors elle sortit, courut à la rivière, s'y désaltéra, y lava ses pieds meurtris et revint, après s'être promenée au soleil, durant quelques instants, pour se réchauffer. Elle s'étendit sur la paille, se couvrit le mieux qu'elle put de ses vêtements ramassés autour de son corps, puis, ayant couché l'enfant sur elle, lui donna le sein. La petite se réveilla, poussa un vagissement, présenta ses lèvres pâles à cette poitrine d'où elle attendait la vie, y puisa quelques gouttes d'un lait dont les fatigues de la nuit avaient diminué l'abondance sans en tarir la source, et ne tarda pas à se rendormir.

Alors, dans cette solitude, dans ce silence profond, Tiepoletta, provisoirement à l'abri de persécutions nouvelles, éprouva une joie immense qui effaça d'un seul coup les maux qu'elle venait de subir. Sans doute, l'avenir lui en réservait d'autres. Tout à l'heure, il faudrait songer à vivre, à faire vivre sa fille. Mais leurs besoins n'étaient pas grands. Les oiseaux et les bohémiens sont accoutumés à vivre de peu. Elle travaillerait. Elle était faite à tous les labeurs, rom-

pue à toutes les fatigues. Qui donc oserait lui refuser du pain, lorsqu'elle dirait : « Je veux le gagner ? » La naïve créature, dont les ambitions ne pouvaient aller au delà, caressait ces espérances dans son cerveau troublé, ne tremblant que lorsqu'elle pensait à ceux qu'elle venait de fuir ! On n'avait jamais dit à Tiepoletta qu'il y a un Dieu. Elle ne savait pas prier. Cependant, dans l'état de quiétude où elle se trouvait, son âme s'élevait en aspirations ardentes vers le maître inconnu dont la puissance l'avait protégée, dont elle ignorait l'existence et le nom. C'est au milieu de cette agitation intérieure, mêlée de fièvre, que le sommeil la surprit, sans qu'elle eût même songé à se demander ce qu'elle ferait à son réveil.

Durant plusieurs heures, son repos fut paisible. Mais tout à coup elle s'éveilla. Elle avait cru entendre, dans son sommeil même, un bruit épouvantable, semblable aux sourds grondements de la foudre, qui se mêlait aux rafales du vent et dominait leur tumulte. Il lui parut d'abord qu'elle était la proie d'un affreux cauchemar. Mais le bruit ne faisait que grossir. Ce n'était pas un rêve ; c'était la réalité. Elle fut sur pied aussitôt, cherchant une issue pour fuir. Des cris humains se distinguaient, bien qu'encore

lointains, à travers ce vacarme confus. Elle crut que ceux qui les poussaient étaient des bohémiens envoyés à sa poursuite. Mais non, ces voix éloignées appelaient du secours. Elle enleva sa fille dans ses bras, s'élança au dehors. Un spectacle horrible et grandiose frappa ses regards, la cloua sur le sol, dans l'immobilité de la terreur.

Le Gardon était débordé. Avec la rapidité qui caractérise ses crues subites et fait de cette rivière paisible le plus impétueux des torrents, les eaux s'étaient brusquement élevées, répandues dans les champs, balayant tout sur leur passage. Elles venaient mouiller les pieds de la bohémienne épouvantée. Son œil, aussi loin qu'il pût atteindre, ne voyait plus rien que des flots agités, bourbeux, charriant des arbres, des ceps de vigne, des ruines de maisons, des meubles, des animaux, parfois des cadavres humains. Les cris qu'elle avait entendus étaient ceux de quelques femmes, surprises au moment où elles lavaient leur linge et réfugiées maintenant sur un rocher, au bord d'une route inondée.

Les eaux montaient sans cesse. Cette masse énorme cherchait vainement une issue dans l'étroit défilé formé par les collines, qui suffit ordinairement au cours du Gardon. Elle n'y trouvait qu'un passage insuffisant, se brisait contre

les rochers ou contre les piles du pont qui la repoussaient violemment. Elle revenait alors, écumeuse et blanche, sur le chemin qu'elle avait parcouru, remontait la rivière jusqu'au moment où elle rencontrait les vagues nouvelles que le courant amenait sans cesse. C'est ce choc qui causait le bruit qu'avait entendu Tiepoletta. Une mer furibonde n'a pas de plus éclatantes colères, ne forme pas des tourbillons plus vertigineux. On eût dit un épisode fragmentaire du déluge universel.

Cinq minutes avaient suffi à Tiepoletta pour embrasser l'étendue de l'inondation. Elle était debout, l'œil hagard, les cheveux défaits, dans le désordre d'une stupéfiante douleur. Tout à coup, une vague énorme vint mouiller ses pieds avec des rugissements de bête fauve. Elle serra sa fille plus fort et recula. Une vague nouvelle se précipita, la mouilla de nouveau. Les eaux allaient-elles donc envahir la grotte ? Son sang se glaça dans ses veines. Un trouble indicible s'empara de sa pauvre tête. Cette émotion, après toutes celles qu'elle avait subies depuis trois jours, était au-dessus de ses forces. Dès ce moment elle agit sous l'empire d'une folie causée par la peur. Il fallait fuir. Mais par quel chemin ? Gagner un des villages voisins était im-

possible. Les eaux couvraient toute la plaine.

Tout à coup, Tiepoletta se rappela qu'au sommet de la colline sous laquelle elle se trouvait, se dressait un château où les bohémiens allaient quelquefois demander l'aumône. On y arrivait par un large sentier qui s'ouvrait sur la route, à quelques mètres au-dessus de la grotte. C'est là qu'elle résolut d'aller demander un asile. Mais pour gagner la partie de la route demeurée à sec, il fallait marcher dans l'eau. Elle n'hésita pas. Chaque minute de retard aggravait le danger et pouvait mettre entre elle et son dernier salut un obstacle infranchissable. Elle releva sa robe, en ramassa les plis autour de ses reins, attacha sa fille sur son dos, s'élança bravement.

Que d'angoisses durant ce court trajet ! Elle avait de l'eau jusqu'au ventre. Le sol détrempé était glissant, le courant capricieux, rapide. Il lui fallut une volonté indomptable pour ne pas céder vingt fois à la violence du monstre déchaîné. A diverses reprises, elle dut s'arrêter pour reprendre haleine. Ce ne fut qu'après dix minutes — des siècles ! — d'une lutte acharnée qu'elle atteignit enfin le sentier qui conduisait au château. Elle était sauvée !

Elle essuya à la hâte ses membres ruisselants, laissa retomber autour de son corps amaigri les

plis de sa robe fripée. Sans perdre un temps précieux à regarder derrière elle le chemin périlleux qu'elle venait de parcourir, elle gravit rapidement la colline. Quelques instants après, elle arrivait, dans un état à faire pitié, à la porte du château. Il était temps. Une minute encore et ses jambes, brisées par l'émotion, auraient refusé de la soutenir. Elle tomba sur ses genoux, déposa sa fille sur quelques touffes de bruyère qui poussaient capricieusement en cet endroit ; puis, levant la main, elle saisit, tira, par un suprême effort, une chaîne suspendue à côté de la porte. Les sons d'une cloche retentirent aussitôt. Comme si ses forces affaiblies n'avaient attendu que ce moment pour l'abandonner, elle roula sans connaissance sur le sol, au moment où la porte s'ouvrait.

CHAPITRE II

LE CHATEAU DE CHAMONDRIN.

L'homme qui se présenta était jeune. Malgré sa peau basanée et son épaisse moustache, ses traits, l'expression de son regard révélaient la franchise et la bonté. Son vêtement, taillé dans un vieil uniforme, était d'un soldat autant que d'un serviteur. On y voyait, brodées en argent, les armes du marquis de Chamondrin, propriétaire du château. A l'aspect de Tiepoletta évanouie, de l'enfant endormi à quelques pas d'elle, il ne put retenir un cri de douloureuse surprise.

— Qu'est-ce donc, Coursegol ? demanda un personnage qui le suivait.

— Voyez plutôt, monsieur le marquis, répondit Coursegol, en désignant d'un geste Tiepoletta.

— Est-elle morte ? s'écria le marquis en se précipitant vers la bohémienne.

En même temps, frappé de la beauté de

Tiepoletta, il s'agenouilla, posa la main sur le cœur de la pauvre femme. Ce cœur battait encore, mais si faiblement que le marquis avait peine à en compter les pulsations. Il se releva :

— Elle vit, dit-il, mais je ne sais si nous la sauverons. Vite ! Coursegol, qu'on la recueille elle et son enfant, qu'on leur donne des soins.

— Oh ! l'enfant va bien, répondit celui-ci, il ne lui faut qu'un bon lait; pour aujourd'hui l'une de nos chèvres sera sa nourrice.

En parlant ainsi, Coursegol appela une servante à laquelle il remit l'enfant. Puis, ayant pris la mère entre ses bras vigoureux, il l'emporta dans une chambre et la déposa sur un lit.

Coursegol avait trente ans. Né dans le château où son père et son grand-père servaient les marquis de Chamondrin, il y avait grandi aux côtés de l'héritier de ceux-ci dont il partagea d'abord les jeux, et qui plus tard devint son maître. Coursegol professait pour le marquis un dévouement absolu, un culte véritable fait de respect et d'amitié. Hors du château, hors de ceux qui l'habitaient, rien ne pouvait intéresser ni attacher l'honnête garçon. Il n'avait un cœur, une intelligence, une vie que pour les leur consacrer. Dans les villages des environs, il faisait sonner si haut le nom des Chamondrin que

personne n'osait prononcer devant lui une parole qui ne fût à leur honneur ou à leur gloire. Au château, il n'avait pas de tâche spéciale, mais il les remplissait toutes, cumulant les fonctions de portier, de garde, de jardinier, de majordome, et quelquefois de cuisinier. C'est lui qui devait donner un jour au fils du marquis des leçons d'équitation et d'escrime ; car il avait servi deux ans dans la cavalerie du roi. Il était fort habile à tailler des sifflets dans les branches des saules, à dresser pour la chasse les chiens, les faucons et les furets, à empailler les oiseaux, à attraper les papillons, à faire, avec un seul caillou et d'un seul coup, dix ricochets sur l'eau. Il commençait à apprendre toutes ces belles choses à Philippe, le fils de son maître, gracieux enfant de cinq ans. En outre, Coursegol était rebouteur pour les bêtes et pour les gens, voire quelque peu médecin ; ayant vécu presque toujours aux champs, il connaissait le nom de toutes les plantes et leurs vertus. Jamais la science ne lui avait été plus nécessaire que ce jour-là. La malheureuse Tiepoletta ne reprenait pas connaissance, et semblait déjà, sous sa pâleur cadavéreuse, sous son immobilité, frappée par la mort.

Pressé de la rappeler à la vie, Coursegol se mit vivement à l'œuvre, non sans quelque émo-

tion. C'était la première fois qu'il donnait des soins à une femme. La contemplation du pur visage de celle-ci le troublait jusqu'au cœur. Il eût volontiers cédé une partie de son sang pour entendre Tiepoletta lui parler, pour la voir lui sourire.

— Regardez, monsieur le marquis, disait-il, combien elle est belle. Ça n'a pas vingt ans, pour sûr ! Ses bras, au-dessus des mains, ont la finesse du satin. Et ses cheveux ! est-il possible de les avoir plus soyeux.

En même temps, Coursegol desserra les dents de la bohémienne, pour introduire par force, entre ses lèvres décolorées, du vin chaud sucré, dans lequel il avait fait infuser de la cannelle. Puis, il frictionna vigoureusement, avec des tampons de laine, les pieds de l'infortunée, afin d'y attirer le sang et la chaleur.

— Ils sont meurtris et gonflés ! ajouta-t-il. Elle a dû marcher longtemps avant d'arriver ici !

— Eh bien, se ranime-t-elle ? demanda le marquis qui suivait l'opération d'un œil attristé.

— Je ne sais trop ! Voyez vous-même, monsieur le marquis. Il me semble qu'elle a fait un mouvement.

Le marquis s'approcha. Au même moment,

Tiepoletta ouvrit les yeux. Elle regarda à droite et à gauche ; puis d'une voix presque éteinte murmura quelques mots en langue étrangère :

— Elle a parlé, dit le marquis. Mais que demande-t-elle ? Elle est inquiète, préoccupée.

— Elle veut voir sa fille ! s'écria tout à coup Coursegol qui sortit en courant.

Pendant son absence, Tiepoletta avait repris suffisamment connaissance pour se rappeler les événements. Mais elle était si faible qu'elle pouvait à peine parler. Néanmoins, à l'aspect de Coursegol, qui revenait tenant l'enfant dans ses bras, elle sourit et étendit les mains.

— Embrassez-la, mais ne la prenez pas, fit le marquis. Vous n'êtes pas assez forte encore.

Tiepoletta comprit ce langage et obéit. Puis elle dit doucement, en un mauvais français, mélangé de mots espagnols :

— Ma Dolorès !

— Va pour Dolorès ! répondit Coursegol heureux d'entendre parler la bohémienne. C'est un joli nom.

— Vous la garderez, n'est-ce pas ? reprit Tiepoletta. Vous ne la renverrez pas aux autres. Ils la maltraiteraient. Faites-en une honnête fille. Apprenez-lui à ne pas mépriser les pauvres

bohémiens. Dites-lui que son père et sa mère appartenaient à cette race maudite.

Elle prononçait ces paroles lentement, cherchant, non sans difficulté, les expressions qui pouvaient rendre clairement sa pensée.

— Soyez sans inquiétude, répondit Coursegol. La petite ne manquera de rien. Reposez en sûreté.

— Oui, reprit-elle, reposer dans la mort.

— Elle parle de mourir ! s'écria le marquis.

Il n'avait pas encore terminé sa phrase que la bohémienne se souleva, étendit les bras. Ses traits se contractèrent, ses yeux agrandis semblèrent sortir hors de la tête ; elle porta la main à son cœur, poussa un cri strident, retomba sur son lit. Ce fut l'affaire d'une seconde. Coursegol et le marquis, se précipitant, la soulevèrent, essayèrent de la ranimer. Ce fut en vain. La malheureuse Tiepoletta était morte. Accablé par les émotions successives qu'elle avait subies, son cœur, comme un vase fragile, s'était brisé. Une grosse larme roula dans les yeux de Coursegol.

— Pauvre femme ! dit-il.

— Qu'allons-nous faire de son enfant ? demanda le marquis. Je veux bien le garder, l'élever ici, puisque le ciel me l'envoie. Mais

qui lui tiendra lieu de mère ? La marquise ne le peut plus.

En parlant ainsi, l'émotion fit trembler sa voix. Ce n'était pas seulement qu'il fût agité par le spectacle auquel il assistait, mais encore parce que les paroles qu'il venait de prononcer ramenaient sa pensée sur son propre malheur.

— Si monsieur le marquis voulait exaucer mon désir ! dit alors timidement Coursegol.

— Quel est ton désir ?

— Je n'ai pas de femme, pas d'enfant. Le petit appartement que j'occupe est parfois bien triste, lorsque M. Philippe n'y est pas avec moi. Si monsieur le marquis y consentait, Dolorès serait ma fille !

— Ta fille ! mais comment la nourriras-tu ?

— Oh ! je m'en charge. Je connais de braves gens à Remoulins. La femme allaite un garçon. Elle aurait assez de lait pour allaiter aussi la petite. Je la lui confierai... pour un temps.

— Eh bien, je ne m'y oppose pas, Coursegol, répondit le marquis. Charge-toi de la fille. Quant à la mère, que son âme repose en paix ! Elle ne croyait problablement ni à Dieu ni au diable, mais elle n'a jamais dû faire le mal. Je vais prier le curé de Remoulins de l'ensevelir

dans son cimetière, et faire prévenir de cet événement le brigadier de la maréchaussée, afin qu'il dresse un procès-verbal, s'il y a lieu.

Sur ces mots, le marquis s'éloigna. Coursegol, ayant couvert d'un drap le visage de la morte, s'agenouilla et pria pour elle aussi bien que pour l'orpheline désormais confiée à ses soins.

Détruit à la suite d'événements dramatiques, dans des circonstances que ce récit fera connaître, le château de Chamondrin ne remontait guère au delà d'un siècle. Élevé à la place d'un castel féodal, démoli parce qu'il menaçait ruines, il n'en avait rien conservé, ni tours massives, ni fossés, ni ponts-levis. Quatre corps de logis, d'un étage chacun, surmontés de terrasses à balustre, formant un carré long au centre duquel se trouvait une vaste cour, tel était le plan fort simple qu'avait exécuté l'architecte. Il en résultait une demeure sans prétention, à laquelle, toutefois, la couleur des briques qui avaient servi à sa construction, les colonnes délicates qui enchâssaient portes et croisées, la forme gracieuse de celles-ci, les pavillons placés aux quatre angles, donnaient un aspect imposant.

La construction occupait en entier le plateau le plus élevé de la colline, et dominait la vallée du Gardon, tandis que le parc et les terres —

bois, prés et vignes — s'étendaient sur les plateaux inférieurs du versant opposé. Ce château, ses dépendances formaient toute la fortune de la maison de Chamondrin, l'une des plus anciennes de Languedoc et de Provence. Il n'en avait pas été toujours ainsi. Il fut un temps où l'on disait dans le pays : Opulent comme un Chamondrin. Alors, en effet, l'illustre famille avait d'innombrables vassaux, des châtellenies, des abbayes, et jouissait de revenus qui lui permirent, durant des siècles, de faire brillante figure, à la cour de Provence d'abord, à la cour de France ensuite. Le grand-père et le père du marquis Hector virent la fin de cette opulence proverbiale. Ils étaient l'un et l'autre fastueux et prodigues. Ils vivaient à Paris, mêlés à toutes les fêtes, à toutes les folies, à toutes les aventures de leur temps. Le premier fut l'un des plus intrépides compagnons de la jeunesse de Philippe d'Orléans. Les femmes et le jeu commencèrent sa ruine et le tuèrent, jeune encore. Son exemple ne corrigea pas son fils. Il devint, à son tour, l'ami du Régent, et, pour réparer les brèches faites à ses biens, s'engagea, sur le conseil de Law, dans les entreprises désastreuses qui commençaient à préparer la Révolution. Il s'y ruina tout à fait, quitta Paris insolvable, se réfugia dans son châ-

teau de Chamondrin, avec l'espoir de se soustraire aux réclamations de ses créanciers. Mais ceux-ci portèrent plainte au roi et achetèrent des influences telles, que Louis XV le Bien-aimé, qui venait de monter sur le trône, fit savoir au marquis de Chamondrin qu'il lui accordait trois mois pour opter entre le payement de ses dettes et son incarcération à la Bastille. Le marquis n'hésita pas. Il vendit ses biens, à l'exception du château, et paya ses dettes. Mais ce vulgaire devoir forcément accompli, il ne lui restait pour vivre qu'un modeste revenu. C'était presque la misère tombant sur sa maison en même temps que la faveur du roi s'éloignait de lui, et ce double malheur surgissait au moment où il venait d'avoir un fils et de perdre sa femme.

Ces divers événements le trouvèrent sans courage, comme un homme qui n'y était nullement préparé. Il se cloîtra dans son château. Là, loin de ses plaisirs qu'il regrettait, loin de ses amis qui l'avaient oublié, accusant le ciel et les hommes de son infortune, il tomba dans une sorte de misanthropie qui le rendit nerveux, fantasque à l'excès. Il vécut vingt ans ainsi, ne goûtant nulle joie à voir grandir son fils, dont la jeunesse s'écoula tristement et dont l'éducation fut l'œuvre du curé d'un village voisin. Il mourut

en 1765, au milieu de ce dix-huitième siècle dont la première moitié avait été si fatale à sa maison.

Son fils, le marquis Hector, — celui que nous avons vu recueillir Tiepoletta, — se trouva maître, à vingt et un ans, de ce nom jadis illustré dans les cours de l'Europe et sur les champs de bataille, de cinq mille livres de revenu et du château de Chamondrin. C'était un jeune homme doux, sérieux, de goûts modestes. Il se résigna vite à sa situation. Après l'avoir examinée sous toutes ses faces, il prit la résolution de contribuer pour sa part et par tous ses efforts à relever l'éclat de son nom. Il épousa, deux ans après la mort de son père, la fille d'un pauvre gentilhomme provençal, dont les vertus domestiques lui parurent propres à aider à l'exécution de ses projets. Le lendemain de son mariage, il ramena sa femme dans sa demeure et lui tint ce langage :

— Ma chère Edmée, vous entrez dans une famille qui, depuis quarante ans, a subi bien des maux que nous ne pouvons réparer que par de grands sacrifices. Nous ne devons pas espérer de jouir du fruit de nos efforts. Mais nos enfants, si Dieu nous en accorde, en jouiront, et c'est eux qui rendront à la maison de Chamondrin sa splendeur et son opulence. J'attends de vous que

vous consentiez à partager la médiocrité de mon sort, à n'avoir en vue comme moi, qu'un but, économiser chaque année sur nos revenus une somme suffisante pour constituer à notre fils aîné, lorsqu'il aura atteint l'âge d'homme, des ressources qui lui permettent de faire bonne figure à la cour et de conquérir les faveurs du roi, notre dernière espérance.

— Vous me trouverez toujours prête à vous seconder, répondit la jeune marquise.

Dans les deux années qui suivirent leur mariage, ils eurent un fils d'abord, une fille ensuite. « Bonheur de roi, » dit le proverbe. Mais ce ne fut pas tout. Durant ces deux années, les récoltes furent abondantes, et les premières économies s'en ressentirent. L'existence des jeunes époux s'annonçait donc heureuse. Le marquis espérait. La marquise, — créature adorable et toute charmante, — partageait ses espérances. Sans doute, la vie dans ce château isolé n'était pas sans monotomie. Les hivers étaient bien longs. Mais le marquis lisait beaucoup, chassait, s'occupait de ses biens, comme l'eût fait un paysan. La marquise obligée, selon une expression vulgaire, de mettre la main à la pâte, dirigeait sa maison avec autant de soin que la plus vulgaire des bourgeoises, et ne semblait vivre que pour se-

conder les efforts de son mari. Si, dans toutes les situations où peut se trouver l'homme, la résignation est le premier élément de bonheur, on était heureux au château de Chamondrin.

Quatre ans s'écoulèrent ainsi. Le petit Philippe grandissait, il avait poussé sans maladie ses premières dents. Il commençait à parler.

— Nous en ferons un brillant gentilhomme, disait le marquis. Il éblouira la cour et la ville. Le roi lui donnera un régiment, il épousera quelque riche héritière. Quant à cette demoiselle, ajoutait-il en montrant la fillette, qu'on appelait Marthe, si nous ne pouvons lui donner une dot, nous obtiendrons pour elle une abbaye.

La marquise, de son plus doux sourire, encourageait les projets de son cher Hector. Mais un horrible accident, suivi d'une catastrophe non moins horrible, vint détruire une partie de ces beaux rêves et porter la désolation dans cet intérieur fortuné.

Vers la fin de 1769, Marthe, la dernière née, commença à perdre ses belles couleurs, et maigrit en quelques jours si rapidement que ses parents s'alarmèrent. Ils passaient les nuits au chevet de la petite malade, victime d'une sorte d'épuisement. Un soir que son mari reposait, la marquise, voulant administrer un remède à l'en-

fant, se trompa de fiole et l'empoisonna. Marthe mourut et l'on ne put cacher à sa mère la cause de sa mort. Le désespoir qu'elle éprouva fut encore plus violent que celui de son mari. Il s'y mêlait des remords épouvantables, que les tendres paroles de ce dernier ne pouvaient calmer. Il s'ensuivit une fièvre chaude dont on la guérit, mais qui la disposa à un mal plus terrible encore. On la croyait convalescente, parce qu'aux violences de la fièvre avait succédé un calme profond, parce que sa douleur ne se trahissait plus en cris et en accès, mais en larmes silencieuses et en plaintes douces. Des symptômes alarmants vinrent bientôt faire éclater la cruelle vérité. Durant des heures la pauvre Edmée appelait sa fille, roulait ensemble des chiffons qu'elle pressait sur son sein, en les berçant comme elle la berçait naguère. En un mot, elle était et resta folle.

Les médecins mandés d'Avignon, de Nîmes, de Montpellier, essayèrent en vain d'apaiser cette démence calme, plus redoutable que si elle eût été violente. Ils demeurèrent impuissants et ne purent même laisser au marquis une espérance qu'il les suppliait de lui donner. En quelques jours, Edmée devint maigre et pâle à faire pitié, entièrement livrée à sa monomanie qui consistait

à voir sa fille dans tous les objets qui l'environnaient. Elle prenait tour à tour des fleurs, des vêtements, des meubles légers, leur prodiguait les marques de sa tendresse, les appelait des noms les plus tendres, jusqu'au moment où leur insensibilité la ramenant à elle, elle les repoussait avec horreur, pour chercher ailleurs l'enfant qu'elle pleurait.

Tant de maux, leur rapidité foudroyante, leur violence avaient ébranlé la santé du marquis. Il tomba malade à son tour, et Coursegol, durant un mois, crut voir la mort s'approcher du chevet de son maître. Mais le marquis était jeune et robuste. La pensée que, s'il succombait, son fils serait orphelin lui rendit ses forces, provoqua une réaction salutaire. Il fut bientôt sur pied, toujours désespéré, mais résigné et résolu à vivre pour Philippe.

Une année avait passé sur ces événements, lorsque Tiepoletta vint, épuisée, frapper à la porte du château, et mourir entre les bras de Coursegol, en lui léguant sa fille.

Après avoir prié pour elle, Coursegol se releva ; puis, tenant Dolorès dans ses bras, il s'élança dans la cour en criant :

— Monsieur Philippe ! monsieur Philippe !

L'enfant, qui jouait sous les yeux de l'une

des femmes du château, accourut. Il avait alors cinq ans. De beaux cheveux bruns bouclés encadraient sa mignonne figure. Ses grands yeux, un peu effarouchés, révélaient une intelligence rare à son âge. Il parlait assez bien pour se faire comprendre et comprenait tout ce qu'on lui disait.

— Voyez la belle fillette ! lui dit Coursegol en lui présentant Dolorès.

— Une poupée ! s'écria Philippe qui battit des mains.

— Oui, en chair et en os ! répondit Coursegol, une poupée qui crie déjà, qui grandira, parlera et s'amusera avec vous.

— Quand ça ? demanda Philippe.

— Quand elle sera grande.

— Alors, fais la grande tout de suite ! reprit le petit bonhomme.

Puis, il saisit Coursegol par la main, l'entraîna du côté des cuisines. Il voulait montrer à tout le monde la belle trouvaille du garde. Ce dernier ne demandait qu'à lui céder, et tous les habitants du château durent embrasser Dolorès endormie. Le petit groupe des serviteurs était réuni autour de Coursegol et de Philippe. Le premier racontait comment cette fillette était arrivée, et chacun s'extasiait et s'apitoyait sur

l'étrangeté de l'aventure, lorsque tout à coup la marquise parut. La pauvre créature, depuis que sa folie avait éclaté, était toujours suivie de près par une femme spécialement attachée à sa personne. Elle allait et venait durant le jour dans toutes les parties du château, inoffensive d'ailleurs, ne reconnaissant personne, ni son mari, ni son fils. Elle s'avança vers le groupe, qui s'écarta respectueusement. Rien de plus navrant ne se pouvait voir, que cette belle jeune femme, dont l'œil hagard, les cheveux épars, les vêtements toujours en désordre, quelque soin qu'on prît de sa personne, révélaient la folle. A ce moment, elle portait une bûche pressée contre son sein et chantait doucement, en marchant à pas comptés, comme si elle eût voulu endormir ce qu'elle croyait son enfant. Tout à coup elle s'arrêta, jeta la bûche loin d'elle et fondit en larmes, en cherchant avec une ardeur nouvelle quelque objet qui pût lui faire illusion.

Tous les spctateurs de cette scène étaient demeurés immobiles, saisis, bien qu'ils fussent chaque jour les témoins d'un tel spectacle, d'une terreur et d'une pitié nouvelles. Le petit Philippe, épouvanté, se pressa contre Coursegol. La marquise passa, le regarda et, secouant la tête, murmura :

— Ce n'est pas ce que je cherche !...

Soudain elle s'arrêta, comme subitement clouée au sol. Ses yeux, en se relevant, avaient vu Dolorès endormie entre les bras de Coursegol. Il y avait dans son regard une fixité telle, elle regardait l'enfant avec tant de persistance, qu'une pensée aussi étrange qu'imprévue traversa l'esprit du garde, l'éclaira comme une vive lumière.

— Ciel ! s'écria-t-il, serait-ce possible? Retirez-vous, ajouta-t-il, en s'adressant à ceux qui l'entouraient. Emmenez M. Philippe et appelez M. le marquis.

On lui obéit. Tout le monde s'éloigna. La marquise seule était demeurée immobile. Alors Coursegol déposa l'enfant sur un banc de pierre, placé contre un mur; puis, à son tour, il s'éloigna et courut se cacher derrière une croisée, afin de tout voir sans être vu. C'est là que le marquis vint le trouver.

— Ah ! monsieur le marquis, s'écria Coursegol, je crois madame sauvée. Le ciel m'a inspiré. Mais, si je me suis trompé, ajouta-t-il tristement, elle va tuer la pauvre petite !

— Que dis-tu? Qu'as-tu fait? Cours lui arracher cette enfant ! N'est-ce donc pas assez de malheurs? En veux-tu un nouveau? Cours ! te dis-je.

— Il n'est plus temps, répondit fiévreusement Coursegol. Voyez plutôt.

Après avoir, durant plusieurs minutes, dévoré des yeux Dolorès, la marquise s'était approchée d'elle, doucement, les bras étendus, le visage bouleversé par l'expression des sentiments qui l'oppressaient. Curiosité, surprise, terreur, il y avait tout cela dans son regard. Elle se pencha sur le front candide de l'enfant, la contempla de nouveau ; puis, d'un mouvement fébrile, la saisit et, la serrant contre sa poitrine, s'enfuit en courant. Lorsqu'elle eut fait vingt pas, au milieu de la cour, elle s'arrêta, tourna la tête à droite et à gauche, comme pour se mieux convaincre que nul ne la suivait. Placés à quelques pas d'elle, derrière une croisée entr'ouverte, le marquis et Coursegol retenaient leur haleine, livrés à une horrible anxiété. Tout à coup, ils virent la marquise presser à plusieurs reprises Dolorès dans ses bras, puis l'embrasser avec frénésie, tandis que, pour la première fois, depuis bien longtemps, des larmes bienfaisantes coulaient de ses yeux. En même temps, d'une voix forte, elle s'écria :

— Hector ! ma fille ! j'ai retrouvé ma fille.

Le marquis éperdu s'élança vers elle. Elle le vit venir, fit quelques pas au-devant de lui,

riant et pleurant, lui montrant l'enfant jusqu'au moment où, brisée par la violence de son émotion, elle tomba dans ses bras, privée de connaissance.

— Elle est sauvée! dit Coursegol, qui suivait son maître.

— Ah! Coursegol! serait-ce vrai ? demanda le marquis, qui n'en pouvait croire ses yeux.

— Ne vous a-t-elle pas reconnu ? ne vous a-t-elle pas parlé? La folle a disparu, monsieur le marquis, puisque la mère s'est de nouveau révélée.

On porta la marquise sur son lit. D'après le conseil de Coursegol, un berceau fut placé dans sa chambre, on y coucha Dolorès; puis le garde, montant à cheval, partît pour Nîmes, d'où il devait amener un médecin.

Lorsque, au bout de trois heures, il revint accompagné du docteur, la marquise avait repris connaissance. Au premier cri poussé par elle, on lui avait montré Dolorès endormie. Asserénée par la vue de l'enfant, elle s'était assoupie. De temps en temps, elle sortait de ce demi-sommeil. On l'entendait alors murmurer ces mots :

— Ma fille!

Puis, s'accoudant, elle regardait la petite crea-

ture avec extase, jusqu'au moment où, de nouveau, cédant à la fatigue, ses yeux se refermaient.

— Je n'ai plus rien à faire ici, dit le médecin. La raison est revenue; la grande faiblesse qui reste encore cédera à des soins vigilants et à un calme absolu.

C'est ainsi qu'un moment troublé, le cerveau de la marquise recouvra la lumière. A dater de ce jour, elle se rattacha lentement mais sûrement à l'existence. Une heure vint où, après avoir reconnu son mari, elle reconnut son fils, où l'on put lui révéler sans danger les circonstances qui avaient précédé et suivi l'entrée de Dolorès au château. A trois mois de là, sa guérison était complète.

Un matin, le marquis manda Coursegol dans sa chambre.

— Je t'avais donné Dolorès, lui dit-il, ne veux-tu pas me la rendre? Désormais elle sera ma fille.

— Elle est un peu ma fille aussi, répondit Coursegol. Mais vous pouvez la reprendre, monsieur le marquis. Vous la céder, ce n'est pas la perdre, puisque je vivrai auprès d'elle et que nous serons deux à l'aimer.

Le marquis de Chamondrin tendit la main à Coursegol, consentant par ce geste le pacte qui donnait deux protecteurs à Dolorès. C'est ainsi que la fille de la bohémienne, quoique ayant perdu sa mère, ne fut pas orpheline.

CHAPITRE III

L'ENFANCE DE DOLORÈS.

Dolorès grandit heureuse dans le château de Chamondrin, aimée, choyée, traitée comme si elle eût été cette petite Marthe dont la mort avait livré, durant trois mois, la raison de la marquise aux effarements de la démence. Rien ne fut épargné pour rendre l'illusion complète aux yeux des autres et à ses propres yeux. Le premier compagnon de ses jeux fut Philippe de Chamondrin, qui la nommait sa sœur. Elle-même, en roulant sa blonde tête dans le sein de la marquise, l'appelait sa mère. Le marquis l'aimait à l'égal de sa fille. Coursegol lui portait une affection dont la vivacité se conciliait avec la déférence qu'il devait aux enfants de ses maîtres. Quant aux serviteurs, ils témoignaient à Dolorès et à Philippe un égal respect. Il n'y avait pas jusqu'aux parents, aux amis de la maison de Chamondrin qui ne prissent plaisir à témoi-

gner de leur vif attachement pour l'enfant dont la présence avait guéri la marquise.

Il est vrai de dire que Dolorès était la plus ravissante créature qu'on pût aimer. Elle promettait de ressembler à sa mère. C'étaient les mêmes cheveux blonds, les mêmes yeux profonds et noirs, la même énergie, la même douceur de caractère et de voix. Le marquis et Coursegol, qui seuls avaient vu la bohémienne et se la rappelaient encore, étaient frappés de cette ressemblance qui semblait ressusciter Tiepoletta dans Dolorès. Celle-ci avait le cœur généreux, l'imagination vive, d'honnêtes instincts. Son intelligence s'ouvrait avec une merveilleuse facilité aux leçons que le marquis lui donnait ainsi qu'à son fils. Dans sa mémoire, les souvenirs se fixaient avec sûreté. Elle était aimante, docile, bonne, déjà chère à tous ceux qui l'approchaient.

Philippe professait un culte pour sa petite sœur. Il avait cinq ans de plus qu'elle. C'était un gros garçon bruyant, presque brutal, quelque peu vain de sa naissance, de l'autorité qu'elle lui donnait aux yeux des petits paysans qui parfois jouaient avec lui. Mais ces dehors, destinés à se modifier avec l'âge, cachaient une nature sensible et disparaissaient lorsqu'il était auprès de Dolorès.

Il fallait voir de quelles prévenances, de quels soins il l'entourait. Marchaient-ils ensemble dans le parc, il écartait les pierres qui auraient pu blesser l'enfant ou la faire trébucher ! A table, un morceau délicat tombait-il dans son assiette, il le passait dans celle de Dolorès. Celle-ci revêtait-elle quelque nouvelle parure, il ne se lassait pas de l'admirer, de dire qu'elle était belle, de caresser les boucles épaisses de ses blonds cheveux. Voulait-on punir Philippe, on le privait de voir Dolorès. Malheureusement ce châtiment, le plus cruel qu'on pût lui infliger, atteignait sa sœur autant que lui. Aussi n'en usait-on que rarement et seulement dans les occasions solennelles. Une des joies des deux enfants, c'était de se faire conduire à la promenade par Coursegol, joie partagée, car le garde n'était jamais aussi fier que lorsqu'il courait les champs avec eux. On descendait lentement la colline. On arrivait aux bords du Gardon.

C'était le plus souvent durant ces adorables matinées du printemps, si pleines de charme dans le Midi. Les oseraies, aux couleurs délicates, groupées aux bords de l'eau, courbées sur elle par une brise légère, la caressaient de leurs branches flexibles. Au-dessus des oseraies, les mûriers, les figuiers, les oliviers et les vignes éta-

laient au pied de la colline leur feuillage d'un vert plus sombre, qui tranchait nettement sur la nuance encore plus foncée des cyprès et des pins résineux, étagés dans les flancs sablonneux des hauteurs, avec des allures capricieuses et tourmentées. Cette végétation vivante, aux tons variés comme ceux d'une palette, se mirait en masse dans les ondes claires, s'y confondait avec les arches du pont du Gard dont les courbes fines et hardies se mêlaient à cet inextricable fouillis d'herbes, d'arbres et de feuilles.

Coursegol faisait admirer ce spectacle aux enfants, éveillant ainsi leur âme aux grandes émotions qu'inspirent les cieux, les bois, les eaux. On s'asseyait sur le sable. On pêchait les carpillons aux écailles argentées. On cherchait des nids dans les fourrés. C'étaient des rires, des surprises sans fin, des questions inépuisables auxquelles Coursegol répondait, en faisant appel à sa science quelque peu primitive, mais sûre, dans son cercle étroit. Au retour, on passait devant la grotte des bohémiens. Dolorès, qui ne savait rien de son histoire, — le marquis, ne voulait la lui révéler que plus tard, — entrait avec Philippe sous le rocher, à moins que des bohémiens n'y eussent déjà cherché un abri.

Toutes les années, aux mêmes époques, au

commencement du printemps et à la fin de l'été, des bandes s'arrêtaient successivement aux bords du Gardon. Philippe et Dolorès redoutaient leur rencontre, surtout depuis le jour où une vieille bohémienne, frappée peut-être de la ressemblance de la fillette avec Tiepoletta, l'avait désignée à l'une de ses compagnes, en s'extasiant sur sa beauté. Un des misérables s'approchait-il pour mendier, les enfants se pressaient effarés, presque tremblants, contre Coursegol, qui s'efforçait de les rassurer.

Ces poétiques promenades, les leçons qu'elle recevait de son père adoptif, les pieux enseignements de la marquise, les longues récréations en compagnie de Philippe, remplissaient la vie de Dolorès. Les jours succédaient aux jours sans amener aucun événement, car on ne peut considérer comme tel la capture de quelque renard maraudeur, la rencontre dans les bois d'une couleuvre inoffensive, les inondations périodiques du Gardon, tous ces mille incidents de la calme existence des deux enfants, qui défrayaient leurs entretiens durant des semaines. Ils s'intéressaient peu aux nouvelles venues de Paris. Si parfois ils voyaient un nuage sur le front du marquis, des pleurs dans les yeux de la marquise, ils n'en connaissaient point la cause, peu

disposés d'ailleurs à comprendre qu'on pût s'alarmer de la gravité des événements politiques ou des craintes que certains amis du roi commençaient à concevoir et dont les lettres qu'on recevait au château portaient fréquemment les traces.

Du jour où Dolorès devint la fille du marquis de Chamondrin jusqu'à celui qui devait voir sa première douleur, treize années s'écoulèrent ainsi, calmes et sereines. Dolorès grandissait; son intelligence se développait et mûrissait. Elle promettait de faire honneur à ses parents adoptifs et de justifier la résolution qu'ils avaient prise, en la gardant auprès d'eux.

Cependant, le marquis ne perdait pas de vue les projets qu'il avait autrefois formés, touchant l'avenir qu'il réservait à Philippe. Ainsi que nous l'avons dit, il caressait, depuis la naissance de son fils, le rêve d'en faire un grand seigneur, de relever en lui et par lui l'éclat de la maison de Chamondrin, trop oubliée depuis près d'un quart de siècle. L'heure approchait où il allait pouvoir réaliser ses plans. Philippe atteignait sa dix-huitième année. C'était alors un fier cavalier, homme déjà par la taille et la physionomie, sinon par l'âge, ayant la plupart des défauts et des qualités de sa race, mais moins de

défauts que de qualités, et par-dessus tout une incontestable vaillance, un respect profond pour le nom qu'il portait. Le marquis jugeait que le moment était venu de l'envoyer à Paris. Depuis longtemps il se préparait à cet événement. Grâce à son économie, secondé par la marquise, il avait pu se créer sur ses revenus des excédants annuels précieusement amassés, qui formaient une bourse d'un poids assez respectable. Elle devait pourvoir, au moins durant cinq ans, à tous les besoins de Philippe, c'est-à-dire jusqu'au moment où il serait en état d'obtenir du roi quelque privilége ou d'occuper un emploi dans l'armée.

En outre, le marquis s'était occupé d'assurer des protections à Philippe. Il avait fait appel aux anciens amis de sa famille. Par l'entremise du chevalier de Florian, à diverses reprises commensal du château de Chamondrin, il avait obtenu la promesse que Philippe trouverait un appui vigilant auprès du duc de Penthièvre. Avant donc que Philippe fût parti, son avenir s'annonçait sous des auspices favorables. Et cependant le marquis nourrissait de vives inquiétudes, car, dès cette année, — on était en 1783, — les hostilités suscitées autour du roi s'accentuaient d'une façon inquiétante. Il se de-

mandait si le moment était propice pour envoyer un si jeune homme, presque un enfant, dans une cour divisée, tiraillée, au milieu d'un peuple irrité par les vexations, les scandales, les débauches des grands, et insensible aux honnêtes efforts du roi pour faire oublier les uns et les autres.

La naissance du Dauphin, survenue en cette année, dissipa les incertitudes du marquis. Il fut rassuré par l'enthousiasme de la nation qui, même du sein de ses maux, eut des cris d'allégresse en l'honneur du nouveau-né. Le voyage de Philippe fut décidé.

Déjà, depuis longtemps, les deux enfants connaissaient les intentions du marquis. Ils savaient qu'ils étaient destinés à une prochaine séparation. Cette pensée leur arrachait des larmes toutes les fois qu'elle se présentait dans leurs entretiens. Mais, avec l'insouciance de leur âge, ils s'y arrêtaient peu, se disant que l'époque de cette épreuve était encore éloignée et, entièrement aux joies présentes, ne songeaient guère à s'alarmer des menaces de l'avenir.

Mais le temps vole ; ce qui nous effrayait peu, parce que c'était l'avenir, c'est-à-dire l'éventualité, devient à son tour le présent, c'est-à-dire la réalité. Un jour le marquis, non sans

quelque émotion, fit connaître à sa femme d'abord, puis à son fils, ses résolutions. Le départ de Philippe était fixé à la fin de l'automne, à deux mois de là. Coursegol devait l'accompagner à Paris. Cette nouvelle porta la désolation dans le cœur de Dolorès, car elle aimait tendrement Philippe. N'était-il pas son frère, son protecteur, le compagnon de ses jeux depuis qu'elle était en âge de parler et de comprendre ? Était-il possible qu'elle fût sur le point de le perdre ?

Quelques efforts qu'on fît pour se cacher la vérité, le deuil était général. Le départ de Philippe frappait également tous ceux qui l'aimaient, sa mère autant que Dolorès. Dix fois le jour, la marquise, en dépit de son propre chagrin, s'évertuait à démontrer à Dolorès la nécessité de ce voyage. La pauvre petite ne comprenait qu'une chose, c'est qu'on lui enlevait son frère, que, durant plusieurs années, elle ne le verrait plus. Elle dut se résigner cependant. Pendant les dernières journées du séjour de Philippe au château, elle ne le quitta pas. Que de projets formés alors, en vue du retour ! Que d'espérances consolatrices mêlées aux larmes amères de ces heures cruelles ! Philippe, sérieux, grave, ainsi que l'exigeait son nouveau rôle, déclarait qu'il n'oublierait jamais Dolorès, qu'il l'aimerait éternel-

lement. Les instants s'écoulèrent avec rapidité, au milieu de ces émotions diverses, et le jour marqué pour la séparation se leva trop vite, hélas! au gré de ceux qui l'attendaient en le redoutant.

Le matin de ce jour où Philippe devait partir, son père le fit appeler. Le jeune homme se rendit à son appel. En traversant la cour, il vit Coursegol qui surveillait les préparatifs du départ. Des valets, obéissant à ses ordres, chargeaient les malles sur un char-à-bancs qui devait emporter les voyageurs et leurs bagages jusqu'à Avignon, où leurs places étaient retenues dans le coche qui faisait à cette époque le trajet de Marseille à Paris.

Près de Coursegol se tenait Dolorès. Elle regardait tristement ces apprêts qui déchiraient son cœur. Ses yeux rougis, encore humides, ses traits défaits, tout indiquait que sa douleur avait, durant la dernière nuit, éloigné d'elle le sommeil. Mais, même ainsi défigurée, elle était si charmante, que Philippe fut frappé de sa précoce beauté plus qu'il ne l'avait été jusque-là. Il courut à elle, l'embrassa, en lui prodiguant des consolations.

— Ah! Philippe, pourquoi nous quittes-tu? s'écria-t-elle, en donnant un libre cours à ses pleurs.

— Ne le faut-il pas, répondit celui-ci, pour mon avenir, pour le tien même ! Ne sais-tu pas quels sont les projets de notre père : Il ordonne ? ne dois-je pas obéir ?

— C'est ce que je disais à mademoiselle, dit Coursegol en se rapprochant. Je lui prouvais que M. le marquis agit sagement, en bon père, en vous envoyant à la cour. Vous y ferez une rapide fortune, et nous reviendrons chargés de lauriers et d'écus. Ne serez-vous pas heureuse alors, Mademoiselle ?

En parlant ainsi, Coursegol avait quelque peine à cacher sa propre émotion, car, s'il était heureux d'accompagner Philippe, ce n'est pas sans un douloureux serrement de cœur qu'il allait se séparer de Dolorès. Cette jolie fillette n'était-elle pas un peu sienne ? Venue au monde presque dans ses bras, sauvée par lui, élevée sous ses yeux, il l'aimait comme il aurait aimé ses propres enfants, s'il eût songé un seul jour à se créer une famille autre que celle de ses maîtres.

Cependant, ses paroles mêlées aux caresses de Philippe semblaient avoir apaisé Dolorès. Les sanglots ne soulevaient plus sa poitrine délicate, et ses yeux ne versaient plus de larmes. Mais, tout à coup, au moment où Philippe

s'éloignait pour se rendre auprès de son père, elle s'écria :

Ne m'oublieras-tu pas, au sein des splendeurs parmi lesquelles tu vas vivre ? Ne cesseras-tu pas de m'aimer ?

— Moi t'oublier ! Moi, cesser de t'aimer ! répondit Philippe en tressaillant, comme si une telle crainte exprimée en un tel moment eût répondu à quelque préoccupation de même nature qui alarmait son cœur. Je ne t'oublierai jamais. Jamais je ne cesserai de t'aimer.

Comme il venait de s'engager solennellement, il vit approcher la marquise. Il poussa doucement Dolorès vers elle, les embrassa l'une et l'autre et courut rejoindre son père qui l'attendait.

Celui-ci marchait dans sa chambre, soucieux, préoccupé, le cœur gros, affligé du départ de son fils.

— Vous m'avez appelé, mon père ? dit ce dernier.

— Oui, Philippe, répondit le marquis en s'asseyant et en le faisant asseoir près de lui, j'avais à m'entretenir avec toi. Tu vas partir, mon enfant ! Dans quelques heures, tu seras ton maître. Je ne serai plus auprès de toi ; ta mère n'y sera pas davantage pour te guider, et c'est

au moment où ton existence se transforme, où es circonstances vont peut-être devenir difficiles, que notre appui te manquera. J'ai décidé que Coursegol t'accompagnerait, parce que ses conseils pourront suppléer aux nôtres. Tu les écouteras comme venant d'un ami, plus encore que d'un serviteur ; mais pour t'accoutumer à devenir homme, si tu ne dois pas les suivre, ni ceux-là ni d'autres, sans les avoir raisonnés. Ce serait indigne de toi. Puis, il est des cas où la rapidité des décisions est nécessaire. Si tu n'as pas alors le temps de consulter ceux qui ont ta confiance, il faut que tu puisses agir par toi-même, aussi sûrement que si tu avais pris conseil d'eux. Eh bien, mon enfant, pour n'être jamais en défaut, grave dans ton cœur les paroles que je vais t'adresser.

Le marquis s'arrêta un moment ; puis il reprit :

— Dieu, le pays et le roi : voilà ce qui doit être le triple culte de ta vie. Tu vas vivre dans des sociétés bien diverses. Tu rencontreras des fanatiques, des incrédules, des débauchés. Fuis leurs exemples, ne te laisse pas entraîner par leurs sophismes, et, avant d'agir ou de parler, demande-toi si ce que tu vas dire ou faire ne s'écarte pas du respect que tu dois à ta foi, à la France et à ton prince.

C'est sur ce ton que, durant une heure, le marquis parla à son fils. Sans doute, il ne lui apprenait rien qu'il ne lui eût appris déjà. C'était, en quelque sorte, le résumé des conseils et des leçons qu'il lui avait toujours donnés. Mais Philippe, remué profondément, promit, avec une émotion voisine d'un enthousiasme ardent, de ne sortir jamais de la ligne de conduite que son père venait de lui tracer.

Ce dernier, cependant, lui préparait une émotion plus grande encore, car, changeant tout à coup de ton, il lui dit:

— Je te dois maintenant une confidence que je ne peux retarder plus longtemps, puisque tu quittes cette maison peut-être pour plusieurs années.

— Qu'est-ce donc ? demanda Philippe surpris.

— Dolorès n'est pas ta sœur !

— Dolorès ! Mais alors...

Philippe s'arrêta. Il n'osait exprimer tout haut la pensée qui venait de se présenter à son imagination. En entendant le marquis et en apprenant de sa bouche la vérité sur Dolorès, il avait éprouvé un involontaire mouvement de joie. S'il eût formulé hautement sa pensée, son père aurait entendu ces paroles :

— Dolorès n'est pas ma sœur ! Mais alors elle peut être ma femme.

Il se contint, et son père ne devina pas ce qui se passait en lui. L'histoire de Dolorès fût racontée par le marquis dans tous ses détails, tandis que Philippe, qui n'en pouvait croire ses oreilles, s'étonnait que l'adorable enfant fut née d'une de ces bohémiennes qu'il rencontrait fréquemment dans ses promenades.

— Tu ne dois pas l'aimer moins, dit le marquis, en terminant son récit. Elle a remplacé Marthe dans nos cœurs ; nous lui devons la guérison de ta mère. Il faut donc la chérir toujours. Elle ignore la vérité. Je veux qu'elle l'ignore jusqu'au jour que je jugerai propice pour la lui faire connaître.

— Oh ! je ne cesserai jamais de l'aimer; répondit vivement Philippe, répétant, devant son père, la promesse que quelques instants avant il avait faite à Dolorès.

Puis, troublé par tout ce qu'il venait d'apprendre, il quitta le marquis et la rejoignit. Il voulait la revoir encore une fois seule avant de partir. Lorsqu'il s'approcha d'elle, son cœur battait avec violence.

— Elle n'est pas ma sœur ! se disait-il.

Elle lui parut autre, comme si elle eût été

une personne nouvelle. Pour la première fois, il remarqua qu'elle avait d'adorables petites mains blanches dont la forme était d'une irréprochable pureté. Pour la première fois, il ne put soutenir l'éclat des yeux noirs fixés sur lui. Enfin, il lui parut que les cheveux de Dolorès étaient odorants, tout embaumés d'un parfum de marjolaine. Il aurait voulu que Dolorès connût la vérité sur sa naissance et pouvoir lui dire ensuite :

— Je t'aime !

Ce fut un sentiment nouveau, qui éclata inavoué, incompris, dans ce cœur de dix-huit ans, ignorant et chaste, et sous l'empire duquel Philippe attira Dolorès contre lui, la serra sur sa poitrine et lui dit doucement :

— Je t'aimerai toujours, toujours, je le jure. Rappelle-toi cette promesse. Un jour tu la comprendras mieux.

Au lieu de répondre, Dolorès, attendrie, étonnée, regarda Philippe. Puis, se suspendant à son cou, elle l'embrassa de nouveau, portant, sans le savoir, un trouble nouveau jusqu'au fond de cette âme, tout à l'heure l'âme d'un enfant, maintenant l'âme d'un homme.

Cependant l'heure était venue de partir. Le char-à-bancs, attelé de deux forts chevaux, atten-

dait au bas de la colline. On devait descendre à pied jusque-là et y échanger les derniers adieux. Vers trois heures, on se dirigea tristement de ce côté. Philippe donnait le bras à sa mère. Dolorès marchait entre Coursegol et le marquis ; une tristesse désolante se lisait sur son visage.

La tristesse ! en cet instant, elle était partout, même dans la nature. L'automne finissait. Le vent soufflait et arrachait aux arbres les feuilles jaunies, en même temps qu'il soulevait des flots de poussière. Il s'engouffrait avec des mugissements sans nom dans le vallon du pont du Gard, poussait devant lui les nuages, pareils à des loups affolés. Du ciel obscurci ne descendait aucun de ces rayons qui sont la lumière, le symbole de nos douleurs apaisées par l'espérance immortelle.

— Soigne ta santé, disait la marquise à son fils.

— Écris-moi, ajoutait Dolorès.

— Sois honnête et vaillant, reprenait le marquis ; et tous les trois, s'adressant à Coursegol, plaçaient, comme par un accord unanime, Philippe sous sa sauvegarde.

On s'embrassa encore ! On pleurait ! Rien qu'un baiser ! une étreinte ! Les chevaux partaient. Philippe était déjà loin. La voiture se perdait dans des nuages de poussière, et les êtres aimés

que le jeune homme laissait derrière lui se demandaient, comme il se le demandait lui-même, si cette cruelle séparation n'était pas un rêve.

Dolorès, en dépit des efforts tentés autour d'elle pour remplir le vide qui s'était fait dans sa vie, passa un mois dans les larmes. Un désespoir sombre s'était emparé de son cœur, comme si, précocement mûrie par une douleur à laquelle elle n'était pas préparée, elle en eût plus vivement ressenti le coup. En vain ses parents adoptifs s'efforçaient de la distraire, de faire taire leur propre peine pour apaiser la sienne, de lui prodiguer les trésors de leur tendresse ; elle ne voulait pas être consolée. Elle semblait se complaire dans une douleur muette, qui révélait, dans ce corps d'enfant, une âme déjà faite pour souffrir.

Il appartenait à Philippe de mettre un terme à ce grand chagrin. Même de loin, il conservait sur Dolorès un pouvoir que n'avaient ni le marquis ni la marquise. Sa première lettre, arrivée un mois après son départ, fit plus en quelques heures que n'avaient pu les efforts de ces derniers. C'est à Dolorès que Philippe écrivait. Il lui racontait son arrivée à Paris, l'accueil qu'il avait reçu du duc de Penthièvre et de la princesse de Lamballe, auxquels le chevalier de Florian l'avait présenté; la complaisance que la princesse avait mise à le

conduire à Versailles pour le recommander à Marie-Antoinette et à Louis XVI, les promesses de Leurs Majestés, et, enfin, l'empressement avec lequel le bon duc, pour lui prouver sa protection, l'avait, en attendant la décision du roi, attaché à sa maison. Philippe se trouvait donc, dès ce moment, en belle voie. La princesse de Lamballe lui temoignait de l'intérêt. Il vivait dans l'intimité du chevalier de Florian, tantôt à Sceaux, tantôt à Paris, et devait prochainement se rendre en Bretagne, avec la maison du duc. On attendait qu'il eût vingt ans, afin de solliciter pour lui une compagnie dans l'un des régiments du roi.

Ces nouvelles comblèrent de joie le marquis de Chamondrin. Il écrivit à monseigneur de Penthièvre pour le remercier, et la réponse de celui-ci manifestait un tel désir d'aider à l'avenir de Philippe que le marquis et la marquise se consolèrent de l'absence de leur fils, en songeant aux brillantes destinées qui lui semblaient réservées. Quant à Dolorès, ce qui l'avait consolée, c'était moins les rapides succès de celui qu'elle appelait son frère que les témoignages de tendresse qui remplissaient sa lettre. Tous ses bonheurs, il les rapportait à sa sœur. C'est pour elle qu'il voulait atteindre à la gloire, afin de la rendre

fière et heureuse. Philippe exprimait ainsi, sans trahir le secret qui lui avait été confié par son père, les sentiments encore confus qui remplissaient son jeune cœur.

A dater de ce jour, Dolorès retrouva la sérénité de son âge. Elle se résigna à l'absence de Philippe, n'ayant pas de bonheur plus grand que celui de lui écrire ou de recevoir ses lettres. Le temps s'écoula sans rompre l'uniformité de ces existences tranquilles. Au bout de deux ans, Philippe annonça qu'il venait d'obtenir une compagnie dans un régiment de dragons. Sa position nouvelle, qu'il devait tout entière à la protection de madame de Lamballe et à la générosité du duc de Penthièvre, n'était qu'un premier pas. La reine avait promis de ne pas l'oublier et de lui prouver l'intérêt qu'elle lui portait. Afin de ne pas quitter son jeune maître, de ne pas cesser de le servir, Coursegol avait demandé et obtenu de reprendre du service et faisait partie du même régiment.

Deux années s'écoulèrent encore.

Il faudrait avoir recours à des comparaisons bien compliquées pour tracer le portrait de Dolorès à cette époque. La plume la mieux exercée serait encore impuissante à ressusciter la physionomie enchanteresse de l'héroïne de ce

récit. Contentons-nous de dire que sa beauté était complète. Au milieu des champs, elle avait grandi, s'était développée, comme les arbres robustes ornement du paysage, qu'elle contemplait sans cesse. A ce point de vue, elle était bien la fille de ces bohémiens, chez qui la vie errante et vagabonde n'a pas altéré la pureté primitive du sang. Si elle n'avait pas le teint olivâtre de son père, ni la fougue, ni la rudesse qui caractérisaient ce dernier, c'est qu'elle tenait de Tiepoletta la délicatesse que nous avons signalée déjà, qui pouvait faire croire que celle-ci, ravie enfant à ses parents, n'était ni la fille de Corcovita, ni de la race de Borachio.

Dolorès était énergique comme son père, blonde et blanche comme sa mère. Dans ses yeux noirs se révélaient l'ardeur du tempérament, la force de la volonté. Ce n'était point là une faible créature, rejeton maladif d'un tronc dont la séve est tarie, mais une belle jeune fille, riche rameau d'un arbre plantureux et fécond. Élevée par les bohémiens, Dolorès aurait été brutalement belle, sans distinction ni noblesse. L'éducation avait féminisé le corps comme l'instruction avait poétisé l'intelligence. Telle qu'elle était à dix-sept ans, elle annonçait déja l'une de ces beautés parfaites, qui défient toute description, qui ne peuvent ap-

paraître dans le monde sans éclipser, par leur éclat, toutes leurs rivales. L'âme égalait l'enveloppe. La suite de ce récit fera connaître les qualités et les vertus de cette adorable enfant, destinée à jouer un rôle, aussi héroïque qu'ignoré, dans le drame révolutionnaire, qu'on ne connaîtra jamais tout entier, et où la pudeur, le dévouement, l'abnégation de soi, le courage indomptable, s'élevèrent communément au delà des forces humaines.

A cette époque de sa vie, sauf la présence de Philippe, rien ne manquait au bonheur de Dolorès. Séparés de leurs fils, le marquis et la marquise semblaient avoir redoublé de tendresse pour elle. Ses désirs étaient des ordres. Afin de la distraire, on l'avait conduite tour à tour à Nîmes, à Montpellier, à Avignon. Partout elle avait été reçue et fêtée comme l'héritière de ce beau nom de Chamondrin, qui semblait ne s'être résigné à l'obscurité, durant un quart de siècle, que pour se relever plus éclatant, sur deux têtes jeunes et belles. Dolorès fut alors véritablement heureuse. Elle espérait voir bientôt son cher Philippe. C'est à lui-même qu'elle aimait à faire part de ses espérances. Exact à lui répondre, Philippe lui écrivait : « J'espère pouvoir bientôt vous em-

brasser, vous tous que j'aime, et venir encore, durant quelques semaines, à Chamondrin, libre et gai comme autrefois. » Dans une lettre postérieure, Philippe disait encore : « J'ai hâte de partir, d'aller vous rejoindre. Mais ce voyage me semble parfois d'une réalisation difficile. S'il devenait impossible, je vous attends tous à Paris. »

Ainsi, soit à Chamondrin, soit à Paris, Dolorès embrasserait bientôt son frère. Cette pensée la plongeait dans la plus douce ivresse. Cependant, son impatience la poussait souvent à interroger le marquis.

Pourquoi le voyage de Philippe serait-il impossible, ainsi qu'il le craint? demandait-elle.

— Parce qu'il est des circonstances qui peuvent le retenir à son poste, auprès du roi, répondait le marquis, non sans tristesse.

Dans les lettres personnelles qu'il recevait de son fils, celui-ci l'entretenait des graves événements par lesquels la royauté s'acheminait, à son insu, vers de sanglantes épreuves. Il y avait là de quoi alarmer les esprits observateurs et réfléchis et surtout les hommes qui, vivant, ainsi que le marquis, au cœur même des provinces, pouvaient juger, par le spectacle des maux de la nation, de l'imminence du péril.

Sans doute, personne ne pouvait alors prévoir les catastrophes qui devaient, à quelques années de là, se succéder si rapidement. Mais il y avait, d'un bout de la France à l'autre, un malaise général incontestable, dont les esprits s'affectaient, qui ne pouvait qu'engendrer des malheurs sans nombre.

L'année 1788 venait de s'ouvrir sous les auspices les plus défavorables. Maurepas, Turgot, Necker, Calonne, avaient tour à tour possédé le pouvoir, sans parvenir à rendre au pays le calme et la prospérité. Impuissants pour des causes diverses, ils s'étaient retirés brisés, les uns par les intrigues de la cour et des parlements, les autres par leur propre incapacité. Brienne les avait remplacés, sans être plus heureux. Loin de s'apaiser, la dissension s'aggravait sans cesse. Les parlements étaient en révolte contre le roi, jalousaient la noblesse et le clergé, qui le leur rendaient bien. Les assemblées de notables, sur lesquelles Calonne avait fondé les espérances les plus brillantes, avortaient sans résultat. Les finances étaient épuisées. Il était question de rappeler Necker au ministère. On blâmait les lenteurs apportées à la convocation des États généraux, considérée par tous les hommes sans passion comme le seul

remède au malaise dont chacun se plaignait. Le payement des rentes était suspendu ; les conflits se succédaient, s'universalisaient ; le parlement refusait d'enregistrer les édits royaux. L'armée elle-même se montrait hostile à la cour. Dans les provinces, la misère était partout, l'agitation grandissait sans cesse.

Le Midi était, pour sa part, horriblement troublé. A Nîmes, les rivalités religieuses, envenimées comme au temps de la révocation de l'édit de Nantes, se cachaient mal sous les discussions politiques, et divisaient la ville. Avignon, impatient de secouer le joug pontifical et de s'annexer à la France, était le théâtre d'émeutes quotidiennes. Placé entre ces deux villes, le château de Chamondrin ne perdait rien de leurs dissensions dont les villages environnants subissaient le contre-coup.

Dans presque toutes les grandes villes, des assemblées s'étaient formées. On y discutait avec irritation les intérêts du pays. La noblesse et le clergé, qui voyaient leurs priviléges menacés ; le peuple, qui en avait été si longtemps la victime, apportaient dans ces discussions un langage ardent qui révélait l'impatience de l'un, la résistance des autres. La fermentation s'étendait chaque jour, descendant jusqu'au sein

des classes jusqu'alors deshéritées de toute participation aux emplois et aux affaires. Les paysans, épuisés par des impôts aussi lourds qu'injustement perçus, jetaient des regards de colère et d'envie sur les nobles. La chaumière menaçait le château. La France entière s'agitait comme à la veille de grands événements.

Au milieu de cette perturbation, le roi, indécis, troublé, allait de l'un à l'autre, ouvrait l'oreille à tous les conseils, cédait à toutes les intrigues et prenait mille résolutions sans avoir la force de faire exécuter les bonnes.

Le marquis de Chamondrin était le témoin d'une partie de ces faits. Les lettres de son fils lui révélaient les autres. Il était inquiet de l'avenir, et, plus d'une fois, Dolorès et la marquise virent son front soucieux et ses yeux attristés.

Dans les premiers jours du mois de mai 1788, une lettre de Philippe vint accroître ses inquiétudes. Elle avait été écrite au lendemain de la déclaration du parlement de Paris pour la défense de ses droits, et de l'arrestation du conconseiller d'Esprémenil. Philippe avait vu le tumulte de cette journée, le peuple applaudissant les membres du parlement, proférant des injures contre les représentants de l'autorité royale. Il racontait ces événements à son père.

Pressé par Dolorès, le marquis lui lut la lettre de Philippe, lui fit part de ses craintes. Elle comprit alors pourquoi le voyage de Philippe était retardé. A dater de ce jour, elle s'intéressa vivement à tous ces faits, non à cause de leur gravité qui lui apparaissait moins clairement qu'à ses parents adoptifs, mais parce que Philippe en était le témoin, et son retour, subordonné à leur solution. Elle ne prévoyait pas alors qu'un événement aussi douloureux qu'inattendu allait rappeler celui-ci à Chamondrin.

CHAPITRE IV

LE CHAPITRE DES AMOURS.

A quinze jours de là, Philippe, qui était en garnison à Versailles, reçut de Dolorès la lettre suivante : « J'ai le triste devoir, mon cher Philippe, de vous faire connaître l'irréparable malheur qui vient de nous frapper. Réunissez toutes vos forces, mon ami. Votre mère est morte hier. Le coup a été si foudroyant, la marche du mal si rapide, que nous n'avons pu vous prévenir ni vous donner la consolation suprême d'embrasser une dernière fois celle que nous pleurons et qui n'a cessé jusqu'à son dernier soupir d'appeler son fils.

« Il y a quatre jours, elle était debout, pleine de santé, de vie et d'espérances. Elle parlait de votre prochain retour ; nous partagions sa joie Un soir, elle est rentrée de sa promenade accoutumée, avec un peu de fièvre et se plaignant du froid. Ce n'était qu'une indisposition qui, mal-

heureusement, est devenue dès le lendemain une maladie alarmante. Nos soins ont été impuissants à conjurer le malheur, et il ne nous reste qu'à pleurer et à nous incliner sous la main qui nous frappe.

« Pleurez donc, mon cher Philippe, mais ne vous révoltez pas contre les arrêts de Dieu. Résignez-vous. Vous en aurez la force, si vous voulez la chercher dans l'espérance de l'immortelle vie qui nous réunira pour jamais. C'est par la contemplation de cet indestructible espoir que je fais violence à ma propre douleur, que je peux vous écrire, et prodiguer à votre père les consolations dont il a tant besoin. Toutefois, je serais impuissante à apaiser son mal si son fils ne vient à mon aide. Il importe que vous arriviez sans retard, Philippe. Le marquis vous réclame. Au milieu de ses gémissements, il prononce votre nom. Ne tardez pas. Il y va de sa vie.

« Maintenant, vous qu'hier j'appelais mon frère, je vous dois un aveu. Peut-être l'avez-vous déjà pressenti ? Je connais la vérité de ma naissance. Avant de mourir, la marquise m'a dévoilé les détails de l'étrange aventure qui me jeta, orpheline et mendiante, dans votre famille. Au moment où elle venait de rendre le dernier soupir, votre père s'est précipité dans mes bras, en

pleurant et en criant. Il m'appelait des noms les plus tendres, comme s'il eût voulu dans les caresses de son enfant trouver un refuge contre la terrible catastrophe. Je suis tombée à ses pieds.

« — Je sais tout, monsieur le marquis.

« — Quoi ! elle t'a dit ! s'est-il écrié. Eh bien, est-ce en un semblable moment que tu veux cesser d'être ma fille !

« — Jamais ! ai-je répondu, en le serrant contre moi.

« Je ne le quitterai jamais, Philippe. Je veux donner à sa vieillesse la tranquillité, la sérénité, l'apaisement et, puisque je continue à être sa fille, c'est à vous à me faire savoir s'il vous agrée que je continue à être votre sœur.

« DOLORÈS. »

Quelques heures après avoir reçu cette lettre, qui mit le deuil dans son cœur, Philippe, suivi de Coursegol, quitta Versailles pour se rendre à Chamondrin. Quelle que fût dès ce moment la gravité toujours croissante des évenements politiques, il ne lui avait pas été difficile d'obtenir de son colonel un congé illimité, en raison des motifs qui l'appelaient auprès de son père et pourraient l'y retenir. Il voyagea en chaise de poste,

ne s'arrêtant que lorsque les chevaux manquaient aux relais.

Éloigné de Dolorès depuis plus de quatre ans, et l'ayant laissée presque enfant, Philippe, au moment où il allait la retrouver changée, embellie, transformée, sentait battre son cœur plus fort que de coutume. C'est que sa longue absence n'avait pas détruit cet amour candide qui s'était révélé à lui le jour où il quittait la maison paternelle. C'est qu'il n'avait pas cessé d'aimer Dolorès. Les émotions, les aventures, les orages de sa vie nouvelle ne pouvaient rien contre le souvenir dont son âme était comme illuminée, ni contre la résolution qu'il avait prise d'épouser la compagne de sa jeunesse. Il revenait auprès d'elle, sachant qu'elle n'ignorait plus la vérité, qu'il pouvait lui révéler son amour. Si près de connaître son destin, alors que la réponse de Dolorès renfermait le malheur ou le bonheur de sa vie, il éprouvait une émotion violente, accrue encore par les impressions qui saisissent l'homme lorsqu'il revoit le ciel natal, longtemps déserté, et n'y retrouve plus tous ceux qu'il y avait aimés.

Philippe songeait à sa mère qu'il ne reverrait pas, à son père qu'il savait abattu, désolé; à Dolorès dont il devinait le désespoir. Sa tristesse

augmentait à mesure qu'il approchait du pont du Gard. Cependant cette route lui était bien connue; les arbres semblaient lui sourire comme autant de gais compagnons inclinés sur son passage. Le soleil semblait briller d'un éclat plus vif pour le fêter. Que de fois, par un temps semblable, il avait fait ce trajet entre Avignon et Chamondrin! Là, tout lui était familier, tout lui rappelait quelque doux souvenir. Mais qui dira le cœur de l'homme? A la joie de revoir les êtres et le pays aimés se mêlaient, chez Philippe, les regrets, l'incertitude, le doute, et il n'était pas heureux. Durant le voyage, Coursegol avait d'abord essayé de le distraire. Puis, à mesure qu'on se rapprochait de Chamondrin, il était lui-même tombé dans la mélancolie qu'il voulait dissiper chez son maître.

Enfin, le soir du septième jour, la chaise de poste roula bruyamment sous l'une des arches du pont du Gard; quelques minutes après, les chevaux, ayant gravi la colline, entraient, couverts de sueur et d'écume, dans la cour du château de Chamondrin.

Le marquis et Dolorès, attendant qu'on servît le souper, étaient ensemble assis sur la terrasse, du côté du parc. Le bruit de la voiture les attira dans la cour, au moment où Philippe et Coursegol

mettaient pied à terre. Il y eut un cri de joie, et, longtemps séparés, nos amis s'embrassèrent. Il faut renoncer à décrire ces premières étreintes, ces longs baisers, qui sont le charme du retour.

C'est Dolorès que Philippe vit d'abord. Cette écrasante beauté le stupéfia. Quatre années avaient fait de l'enfant une adorable jeune fille. Ses traits délicats, ses cheveux éblouissants, ses yeux pleins de rayons et de mystère, ses lèvres vermeilles, sa voix sonore, harmonieuse, pénétrante, sa taille flexible, ses mains de reine, Philippe les admira, après les avoir dévorés d'un regard. Il avait porté, durant son absence, un pur et noble amour dans son cœur. Il en avait vécu moralement, y rattachant ses actions, son langage, ses pensées, ses espérances, son avenir, sans connaître tout entière celle qui l'inspirait. Il la rêvait belle, mais, si belle qu'il l'eût rêvée, il dut s'avouer, en la voyant, que la réalité dépassait le rêve; il l'en aima plus encore.

Cependant le marquis entraînait son fils dans le salon. Lui aussi voulait se rendre compte des changements que le temps avait laissés sur Philippe. Sous la lumière des bougies, il le regardait, l'embrassait, le regardait encore, en l'admirant. C'était bien là le noble héritier d'une vaillante race.

Puis, on parla du passé, de la morte. On pleura, mais ce ne furent pas les larmes amères que le marquis avait versées au lendemain de son malheur. La joie de revoir son fils y mêla quelque douceur. Il se sentait apaisé, consolé, et la mort lui apparaissait moins cruelle, parce qu'au milieu de ses enfants, ses espérances et sa foi se fortifiaient.

Cette première soirée passa comme une minute. Philippe, pour distraire son père, retraça les événements, les intrigues dont la cour était le théâtre; les craintes et les espérances du pays. Il fit l'éloge de ce charitable duc de Penthièvre, dont la protection avait facilité ses pas dans la vie, du chevalier de Florian, intendant des bienfaits de ce prince, de cette adorable princesse de Lamballe, devenue la plus chère amie de la reine. Dolorès ne perdait pas un mot de ces récits. Elle donnait son cœur, sans les connaître, à ceux que Philippe aimait. Elle admirait les sains jugements que son frère adoptif portait sur les hommes et sur les choses, l'éloquence avec laquelle il exprimait son opinion.

Coursegol assistait à cet entretien. Souvent, d'un mot, il complétait ou rectifiait les souvenirs de son jeune maître, et pour l'attachement dont chacune de ses paroles témoignait, Dolorès l'ai-

mait. Quant à lui, nonobstant la familiarité qui avait autrefois régné dans ses rapports quotidiens avec la jeune fille, il se trouvait quelque peu intimidé en sa présence, sans ressentir pour cela une moindre affection.

Vers onze heures, le marquis se leva, et, s'adressant à son fils :

— Tu dois avoir besoin de prendre du repos ? dit-il.

— Je suis si heureux de vous revoir tous que je n'éprouve plus aucune fatigue, répondit Philippe. J'ai tant de choses à dire à Dolorès et à lui demander, que je ne sens pas le sommeil.

— Eh bien, mes chers enfants, bavardez à votre aise. Moi, je me retire.

Sur ces mots, le marquis, les ayant tendrement embrassés, sortit, suivi de Coursegol. Philippe et Dolorès restèrent seuls. Il y eut d'abord un assez long silence. Assise auprès d'une croisée entr'ouverte, Dolorès, pour cacher son embarras, regardait le parc et les champs, silencieux dans l'éclatante blancheur d'une nuit claire et embaumée. Philippe, encore plus troublé qu'elle, allait et venait dans le salon, comme s'il eût cherché l'occasion de placer les aveux que ses lèvres retenaient mal. Enfin il se décida, et, s'asseyant en face de Dolorès, il lui dit :

— Tu m'as écrit une longue lettre. Tu m'as demandé de t'apporter la réponse. Cette réponse la voici.

Dolorès releva la tête, le regarda et s'aperçut alors qu'il était en proie à une vive émotion. Cette découverte accrut son propre embarras. Elle ne trouva pas un mot à répondre. Philippe reprit alors :

— Mais, d'abord, explique-moi la cause de la froideur que trahissait cette lettre. Pourquoi employais-tu ce *vous* solennel ? Pourquoi ne m'appelais-tu pas ton frère, comme par le passé?

— Savais-je si je n'allais pas devenir une étrangère pour toi? répondit doucement Dolorès.

— Une étrangère ! toi ! s'écria Philippe en se levant. Voici plus de quatre ans que je connais la vérité, et jamais je ne t'ai autant aimée. Que dis-je? du jour où je l'ai connue, je t'ai aimée plus et autrement.

Dolorès n'osa répondre. Pouvait-elle lui dire que, depuis qu'elle savait n'être pas sa sœur, elle éprouvait le même sentiment que lui et commençait, elle aussi, à l'aimer autrement? Philippe continua :

— Tu m'as demandé si je consentais à ce que tu fusses encore ma sœur. Ma sœur, non ! ma femme, si tu le veux.

— Moi, ta femme! s'écria Dolorès, se levant à son tour, le regard illuminé d'une sainte et pieuse joie.

En même temps, comme si elle eût craint d'y laisser lire trop vite, de ses mains tremblantes elle cacha ses yeux. Philippe s'était mis à genoux. Il disait :

— Je caresse cette espérance depuis le jour où mon père me fit connaître ton histoire. Je me disais qu'ainsi nous ne nous séparerions jamais, que j'aurais éternellement près de moi celle que, si longtemps, j'appelais ma sœur, celle qui a rendu la raison à ma mère, charmé sa vie, consolé ses derniers instants, soutenu, durant ces tristes heures, mon père désolé. Dolorès, ne me refuse pas. J'en mourrais.

Elle ne pouvait en croire ses oreilles. Les aveux de Philippe, elle les entendait comme dans un rêve. Elle doutait de la réalité de cette heure enivrante. Philippe, alarmé de son silence, ajouta :

— Si ma mère était là, c'est elle qui te supplierait de me rendre heureux.

— Par pitié ! tais-toi, s'écria-t-elle, nous sommes fous !

Elle se rappelait les projets du marquis qui, tant de fois la prenant pour confidente, lui avait

dit qu'il recherchait, pour son fils, une riche et illustre alliance. Et, cependant, en présence de l'amour qu'elle inspirait, en le partageant, elle n'osait ni désoler Philippe par un refus immédiat, ni renoncer elle-même à l'espoir qui venait de s'éveiller en elle.

— T'aimer, est-ce donc être fou ? demanda Philippe.

— Écoute-moi, fit-elle. Je ne peux te répondre aujourd'hui. Je m'attendais si peu à ce qui m'arrive ! J'ai besoin de descendre en moi-même, de consulter ma conscience et mon cœur. Il faut que tu réfléchisses toi-même.

— Je réfléchis depuis quatre ans !

— Mais, moi, je n'ai pu envisager encore l'existence nouvelle que tu m'offres.

— Ne m'aimes-tu donc pas ?

— Comme une sœur aime son frère. Si je t'aime autrement, je l'ignore. Va, mon Philippe, ajouta-t-elle en essayant de se calmer pour le calmer lui-même, laisse-moi m'accoutumer aux idées que tu viens de jeter dans mon cœur. Elles y germeront, et alors je te ferai connaître ma réponse. Jusque-là, je t'en supplie, prends pitié de ma faiblesse; respecte mon silence et attends.

Philippe se releva et lui dit :

— La première preuve d'amour que je veux te donner, c'est l'obéissance. J'attendrai, Dolorès ; j'attendrai, mais j'espère.

Ayant ainsi parlé, il se retira, la laissant livrée à un trouble que la nuit et le sommeil ne dissipèrent qu'imparfaitement.

Le lendemain et les jours suivants, fidèle à sa parole, il ne fit aucune allusion à la scène que nous venons de raconter. Il était, depuis quatre ans, accoutumé à cacher son secret au fond de son cœur, si profondément, que Coursegol lui-même n'en avait rien deviné. Aux yeux de son père, il ne lui fut donc pas difficile de continuer le même rôle, et si la contrainte qu'il s'imposait devint plus lourde en présence de Dolorès, il trouva, dans ses espérances mêmes, la force de la subir.

Ses espérances ! elles étaient immenses. Les jeunes cœurs ne doutent jamais. Il n'ignorait pas les projets de son père. Mais il se disait que le marquis l'aimait trop pour lui causer une douleur, qu'il serait peut-être heureux de sacrifier ses rêves ambitieux au bonheur de ses deux enfants. Toujours en face de son amour, Philippe ne voyait que les motifs qui devaient en assurer la consécration. Les motifs contraires ne lui apparaissaient qu'imparfaitement. Il se faisait fort

d'en avoir raison. Il invoquerait le souvenir de sa mère, la tendresse qu'elle avait pour Dolorès; le marquis se laisserait fléchir. Il se voyait à six mois de là, marié, en possession d'une félicité au delà de laquelle rien ne lui semblait enviable. Fortifié par cet espoir, il attendait avec impatience la décision de Dolorès, heureux de vivre auprès d'elle, de la voir tous les jours, de l'entendre, de la suivre dans ses promenades. Il veillait sur lui avec tant de soin que jamais un mot ne révélait l'état de son cœur, et personne, en observant ses actions et son langage, n'aurait pu deviner l'existence des sentiments sur lesquels il fondait, dès ce moment, le bonheur de son avenir.

Dolorès lui savait gré de sa réserve, de la fidélité avec laquelle il observait sa promesse. Elle appréciait d'autant mieux le sacrifice de Philippe qu'elle-même s'imposait une égale violence pour ne pas se trahir. Elle l'aimait. Tout ce qu'une âme chaste et ardente peut contenir d'aspirations idéales, rêver de félicités pures basées sur une noble affection, la sienne le contenait et le rêvait. Il avait suffi des aveux de Philippe succédant aux révélations de la marquise mourante, pour lui prouver que le but de sa vie était dans un mariage selon son cœur,

et que l'élu, l'être désigné de toute éternité pour réaliser sa destinée, c'était Philippe. Élevés ensemble, ils se connaissaient, s'estimaient, goûtaient les mêmes joies, partageaient les mêmes impressions, s'enthousiasmaient pour les mêmes causes. Il y avait entre leurs âmes comme un lien que rien ne pouvait briser et qui n'en faisait qu'une. Philippe était à ses yeux le plus beau, le plus délicat, le plus noble, le plus parfait des hommes : tout cela n'est-il pas l'amour ? Pourquoi donc Dolorès gardait-elle encore le silence, alors que son ami attendait anxieusement qu'elle le rompît ? C'est qu'elle redoutait de déplaire au marquis. Elle tenait tout de sa générosité. Elle était sans fortune. En devenant la femme de Philippe, elle n'apporterait à la maison de Chamondrin aucun des avantages que le marquis espérait d'une grande alliance, en vue desquels il s'était, depuis la naissance de Philippe, condamné à une existence obscure. Consentirait-il à une union si contraire à ses désirs ? S'il n'y consentait pas, quel serait son rôle à elle, placée entre l'amour du fils et la résistance du père. S'il y consentait, ne serait-ce pas au prix du plus cruel des sacrifices qu'on pût lui demander ? Éprouvé déjà par la perte prématurée de sa femme, supporterait-il ce nouveau coup porté à ses espérances ?

Voilà quelles réflexions douloureuses obsédaient l'imagination de Dolorès et la laissaient sans volonté pour parler. Elle n'osait faire part à Philippe de ses craintes de peur de le désespérer. D'un autre côté, lui déclarer qu'elle ne l'aimait pas était au-dessus de ses forces. Même alors que l'impossibilité de ce mariage lui apparaissait clairement, elle n'avait pas le courage de mentir, de marcher sur son propre cœur. Un parti s'offrait encore à elle. Révéler la vérité au marquis. Mais c'était jouer le tout pour le tout. Un pressentiment secret lui disait qu'averti par elle, c'est à elle que le marquis s'adresserait pour obliger Philippe à renoncer à ses espérances ; puisque d'un mot elle pouvait les détruire. Au milieu de ces alternatives, le temps passait, et Dolorès, tour à tour fortifiée, indécise, désolée, attendait du hasard une solution suprême.

A deux mois de là, le marquis fut mandé à Marseille par un de ses cousins dangereusement malade. Il partit sur-le-champ, accompagné de Philippe. Ce cousin se nommait le comte de Mirandol. Maître d'une fortune considérable gagnée aux colonies, veuf depuis longtemps, n'ayant qu'une fille âgée de dix-huit ans, qui devait hériter de tous ses biens, il arrivait en France

avec le dessein de s'y fixer. Atteint d'une maladie chronique contractée durant ses longs voyages, il revenait vers le sol natal, avec l'espoir d'y trouver un soulagement à ses souffrances. Mais il avait à peine mis le pied à Marseille que son mal s'aggrava. Il fut en quelques jours à toute extrémité. Il ne se fit aucune illusion sur son état, et, cherchant un protecteur pour sa fille, il songea à son cousin, le marquis de Chamondrin. Bien que depuis trente ans il n'y eût entre eux que des relations lointaines, il le connaissait assez pour ne pas hésiter à lui confier la tutelle de son enfant.

Le marquis ne trompa point ses espérances. Il accepta la charge que son parent lui léguait, lui ferma les yeux, et, peu de jours après, Philippe et lui revenaient au château, accompagnés d'une jeune fille en grand deuil. C'était mademoiselle Antoinette de Mirandol.

Douée d'un visage sympathique et fin, Antoinette, sans posséder aucun de ces charmes qui donnaient à la beauté de Dolorès un incomparable éclat, avait de la grâce. Elle était brune, un peu frêle, et plutôt petite que grande. Mais la douceur de ses yeux était telle que, lorsqu'elle les fixait sur vous, vous étiez en quelque sorte pénétré, enveloppé et obligé de l'aimer.

— Je t'amène une sœur, dit le marquis à Dolorès, en lui présentant Antoinette. Elle a besoin d'affection.

Les deux jeunes filles allèrent aussitôt l'une vers l'autre, s'embrassèrent tendrement. Dolorès entraîna mademoiselle de Mirandol dans la chambre que celle-ci devait partager avec elle, lui prodigua des consolations, des caresses, et dès ce moment elles s'aimèrent comme si elles se connaissaient de toute leur vie.

Cruellement éprouvée par la perte de la marquise et par les combats qu'elle se livrait, au sujet de Philippe, Dolorès puisa de telles forces dans la présence, auprès d'elle, d'une amie à consoler, qu'elle oublia ses propres maux et se voua tout entière à la mission de calmer la douleur d'Antoinette. Celle-ci ne tarda pas à éprouver un immense apaisement. Il était l'œuvre de Dolorès. Il rendit leur amitié plus étroite. Elles se racontèrent mutuellement leurs jours passés. Dolorès n'en cacha rien. Elle avoua, sans fausse modestie ni fausse honte, qu'elle devait au marquis de n'être pas une mendiante. Antoinette, à son tour, parla d'elle. Elle ne connaissait rien de la France. Sa jeunesse s'était écoulée à la Louisiane. Elle parlait avec enthousiasme de ce pays admirable qu'elle regrettait. Dolorès, cherchant

à la distraire, obligea Philippe à répéter ce qu'il savait de Paris, de Versailles et de la cour, ce qu'il y avait vu. Le marquis, non sans intention sans doute, mit quelque ardeur à placer en lumière les qualités de cœur et d'esprit qui faisaient de Philippe le plus séduisant des hommes. Comme Desdémone, charmée par l'éloquence d'Othello, c'est en écoutant Philippe qu'Antoinette commença à s'éprendre de lui.

Heureux ceux qui ont connu l'aurore radieuse du premier amour dans un cœur jeune et chaste ! C'est d'abord une lueur crépusculaire qui montre, comme dans une brume indécise, les traits et les dons de l'être aimé, — ce qui le rend aimable. Puis le jour grandit ; il adoucit les contours, éclaire ce qui était encore obscur ; le cœur voit mieux au dedans de lui-même, où se sont reflétées et fixées, comme en un miroir qui retiendrait les images, les beautés de celle qui le charme et le fait rêver. Tout à coup, les derniers voiles se déchirent, le soleil apparaît, embrase l'être entier d'une chaleur, d'une flamme, d'une vie nouvelle. C'est l'amour.

Après un mois de séjour à Chamondrin, Antoinette en était encore au premier degré de ce travail mystérieux qui se fait dans l'homme comme dans la nature. Elle trouvait Philippe ai-

mable, bon, irrésistible. Elle ne le cacha pas à Dolorès, sans se douter qu'elle lui déchirait l'âme par ses confidences. Elle n'était déjà plus insensible à la pensée de devenir marquise de Chamondrin. C'est alors que pour la première fois, comme à la lueur d'un éclair qui, sur la route obscure, découvre soudain un précipice au voyageur épouvanté, apparut nettement à Dolorès l'impossibilité d'épouser Philippe. Elle vit mieux qu'elle ne l'avait fait jusque-là les obstacles élevés entre eux. Pouvait-elle lutter contre Antoinette ? Oui, si l'on ne consultait que l'amour de Philippe et le sien. Non, si l'on consultait la noblesse, la fortune, toutes ces choses que possédait mademoiselle de Mirandol et que le marquis souhaitait dans la femme qui épouserait son fils.

Quelle terrible nuit fut pour Dolorès celle qui suivit la confidence d'Antoinette ! Que de douleurs ! que de larmes ! que de combats ! Les deux jeunes filles couchaient dans la même chambre, et si l'une ne connut pas, durant cette nuit, le mal de l'autre, c'est que Dolorès en retint l'explosion. Elle ne voulait pas montrer à Antoinette ce qu'elle appelait sa faiblesse. Elle ne ressentait contre son amie ni haine ni envie, comprenant bien qu'elle eût aimé Philippe en le voyant. Elle pleurait, non de jalousie ni de colère, mais de désespoir.

Depuis qu'elle connaissait l'amour de Philippe, elle s'était rattachée, même lorsque se révélaient les obstacles qui existaient entre elle et lui, à une espérance secrète. Elle avait le temps pour elle. La femme que le marquis cherchait pour son fils n'était pas trouvée. Elle se payait de ces raisons et y puisait des forces. Maintenant, elle ne pouvait plus même conserver ces dernières illusions. La lutte qu'elle soutint fut pleine de déchirements. Une voix lui disait : « Tu aimes, tu es aimée, maintiens tes droits, lutte, supplie, seconde Philippe ; travaillez de concert au triomphe de votre amour, résistez ensemble aux volontés de son père, si vous ne pouvez dès à présent les vaincre, et vos efforts seront couronnés de succès. » Mais, une autre voix disait : « Le marquis fut ton bienfaiteur, la marquise te tint lieu de mère. Tu leur dois de n'avoir pas vécu dans l'ignorance, dans l'ignominie, de connaître Dieu, la tendresse paternelle, les joies de la famille, le bien-être, ce qui charme la vie. Est-ce trop les récompenser que de faire taire ton cœur et de ne pas détruire leurs espérances ? » La première voix reprenait : « Philippe sera malheureux de ton abandon. Il te pleurera, te maudira, et toi-même tu passeras ta vie dans les larmes, en te trouvant ridicule de t'être sacrifiée à des scru-

pules exagérés. » Mais, la seconde voix répondait : « Antoinette consolera Philippe. S'il te maudit d'abord, il te bénira le jour où il connaîtra les causes de ton refus. Quant à toi, si tu le pleures amèrement, tu t'apaiseras en puisant dans ta conscience le témoignage du devoir accompli. » Telles furent les luttes par lesquelles passa Dolorès. Mais, au matin, elle parvint à imposer silence à son imagination et à son cœur. Résignée à sa défaite volontaire, elle résolut, non de combattre l'amour naissant d'Antoinette, mais de l'encourager. Elle espérait que Philippe ne serait pas insensible aux grâces de celle-ci, et qu'elle pourrait alors, sans crainte de le désespérer, oser lui mentir et lui déclarer qu'elle ne l'aimait pas.

Trois mois s'écoulèrent ainsi. Ce fut vers ce temps que Philippe, lassé d'attendre la réponse qui devait décider de sa destinée, n'osant violer sa promesse et interroger directement Dolorès, résolut d'avoir recours à Antoinette pour obtenir, par son intermédiaire, la décision qu'il brûlait de connaître. Il savait combien s'aimaient les deux jeunes filles, combien était entière la confiance qu'elles se témoignaient l'une à l'autre, et il pensait qu'Antoinette ne refuserait pas d'intercéder pour lui. Lorsqu'il eut formé ce projet, il commença par essayer d'acquérir les bonnes

grâces de mademoiselle de Mirandol. Jusqu'à ce jour, il avait affecté, vis-à-vis d'elle, quelque froideur, comme s'il eût craint de l'embarrasser par les témoignages trop fréquents de l'intérêt qu'il lui portait. Il changea de tactique, se montra plus prévenant, plus empressé, eut pour elle quelques-unes de ces attentions qui semblaient, jusqu'à ce jour, réservées à sa sœur adoptive. Or, c'est au moment où le cœur d'Antoinette commençait à être occupé plus qu'il ne l'aurait fallu pour son propre repos, qu'elle remarqua les soins que lui rendait Philippe. Elle s'y trompa. Qui ne s'y fût trompée à sa place? Durant les promenades que l'on faisait en famille dans les environs, Philippe semblait goûter quelque plaisir à prendre place à côté d'elle, si l'on était en voiture; à lui offrir le bras, si l'on était à pied. Tous les matins, il cueillait des fleurs qu'elle trouvait sur son couvert. Il n'allait plus à Avignon ou à Nîmes sans en rapporter quelque souvenir pour elle. Comment pouvait-elle interpréter ces marques fréquentes d'une attention particulière? Ses propres sentiments la rendaient crédule. Ayant reçu de la sorte, durant quelques jours, les soins de Philippe, elle se crut comprise.

— Il m'aime! dit-elle un soir à Dolorès.

Celle-ci la crut folle. Était-il donc possible que

Philippe eût oublié si vite ses aveux ? Mentait-il lorsqu'il les formulait avec tant d'ardeur ? Comment le supposer ? Dolorès ne put s'adresser ces questions sans frémir. Après le combat qui s'était livré entre sa conscience et son cœur, elle avait consenti, au fond de soi-même, à ce que Philippe cessât de l'aimer, la sacrifiât à mademoiselle de Mirandol, reconnût que celle-ci était charmante et l'épousât. Oui, elle était prête à voir d'un œil tranquille se consommer son malheur. Mais être oubliée ainsi en quelques semaines, lui semblait odieux.

— Si cela était, se disait-elle, Philippe serait aussi indigne d'Antoinette que de moi. Mais, cela n'est pas. Elle se trompe.

Antoinette se trompait-elle ? Pour s'en assurer, Dolorès voulut connaître celles des actions de Philippe qui étaient interprétées comme des preuves d'amour. Mademoiselle de Mirandol les révéla. Dolorès fut rassurée. Quelques attentions prodiguées à la pupille du marquis de Chamondrin par le fils de ce dernier n'avaient pas à ses yeux l'importance que leur prêtait une jeune fille éprise, enthousiasmée. Néanmoins, elle se garda bien de dissuader celle-ci d'une conviction qui lui causait tant de joie. Antoinette s'endormit heureuse.

Le lendemain de ce jour, comme elle quittait sa chambre, elle rencontra Philippe dans la grande galerie du château.

— J'ai à vous parler, Mademoiselle, dit-il rapidement, et à voix basse, en passant devant elle. Je vais vous attendre dans le parc, aux Buissières.

Il avait disparu que sa voix charmante retentissait encore à l'oreille d'Antoinette, confuse et extasiée. Son cœur battait avec violence. Ses joues étaient colorées. Tout son être trahissait l'émotion la plus vive. Elle s'enfuit au dehors autant pour cacher son trouble à Dolorès qui la suivait que pour aller rejoindre Philippe aux Buissières. On appelait ainsi un massif de buis gigantesques situés sur la gauche du parc, qui enfermaient, comme entre des murailles élevées et épaisses, deux allées mystérieuses un peu sombres, où le soleil ne pénétrait jamais. C'est de ce côté qu'Antoinette dirigea ses pas, se reprochant la facilité avec laquelle elle obéissait à Philippe, se retournant à chaque pas afin d'observer si on ne l'épiait pas, murmurant ces paroles avec autant de surprise que de crainte :

— Un rendez-vous ! moi, j'ai un rendez-vous !

Elle y arriva. Philippe l'attendait. En la voyant, il marcha vers elle. Alors elle remarqua qu'il possédait son calme ordinaire, que ses traits n'exprimaient aucune émotion, qu'il souriait comme pour démontrer que ce qu'il allait dire n'était ni émouvant ni solennel. Antoinette éprouva quelque désappointement. Elle s'attendait à le trouver pâle, fiévreux, les cheveux épars, ainsi que les amoureux dont elle avait lu les tourments dans deux ou trois romans innocents tombés par hasard entre ses mains.

— Excusez-moi, Mademoiselle, d'avoir songé à recourir à vous, dit tout à coup Philippe. Mais, le service que seule vous pouvez me rendre est d'une telle importance pour moi, le bonheur de toute ma vie y est lié d'une manière si étroite, que je n'ai pas hésité à faire appel à votre bonté.

— En quoi puis-je vous servir ? demanda mademoiselle de Mirandol, que ce préambule, si contraire à ce qu'elle attendait, avait subitement calmée.

— J'aime, répondit Philippe.

Elle tressaillit, et, troublée de nouveau, baissa les yeux. Philippe continua.

— Celle que j'aime est charmante, belle, bonne comme vous. Ce n'est pas vous qui me

démentirez, car c'est de Dolorès que je veux parler.

Comment en cet instant Antoinette ne se trahit-elle pas? Elle ne put se l'expliquer mieux lorsque, après cette scène, elle essaya de s'en rappeler les circonstances. Elle poussa un cri étouffé que Philippe n'entendit pas. Elle se sentit devenir très-pâle. Mais l'ombre des buis lui permit de dissimuler sa pâleur. Ce fut avec un serrement de cœur inexprimable qu'elle entendit les confidences de Philippe. Il raconta qu'il aimait Dolorès depuis quatre ans, mais qu'elle ne le savait par lui que depuis quelques mois et avait refusé de répondre à ses aveux. Il attendait anxieusement qu'elle daignât se prononcer. Mais il ne pouvait plus vivre dans ces incertitudes cruelles ; il suppliait mademoiselle de Mirandol d'intercéder pour lui auprès de Dolorès, d'obtenir qu'elle fît enfin connaître sa décision à son adorateur. Antoinette promit d'exaucer ce désir. Elle promit sans trop savoir ce qu'elle disait, tant son cœur était oppressé. Elle ne souhaitait qu'une chose, quitter Philippe pour pleurer en liberté. Combien elle était malheureuse ! Venue à ce rendez-vous avec la confiance la plus naïve, elle y trouvait, au lieu des félicités qu'elle en attendait, la ruine de ses espérances. C'en était

trop pour une jeune fille peu faite à des émotions si violentes. Elle s'estimait coupable, se reprochait son amour comme un crime et voyait dans ce qui lui arrivait le doigt de Dieu qui la punissait d'avoir osé penser à Philippe, étant encore en deuil de son père.

Enfin elle resta seule et donna un libre cours à sa douleur. Puis, la jalousie s'éveilla dans son sein. Irritée contre Dolorès, qui avait reçu ses confidences, sans lui faire connaître que Philippe aimait déjà, elle courut auprès d'elle.

— Antoinette, que vous arrive-t-il ? s'écria celle-ci en la voyant pâle, en larmes, les traits bouleversés.

— Ce qui m'arrive, c'est que je ne suis pas aimée. C'est vous qu'il aime. Il m'a suppliée tout à l'heure de plaider sa cause, de vous arracher une réponse favorable à ses vœux. Comprenez-vous cette ironie du hasard qui fait que c'est à moi qu'on s'adresse pour remplir auprès de vous le rôle d'avocat ? Ah ! je souffre ! je suis meurtrie, humiliée, honteuse. Vous m'auriez épargné ces souffrances si, le jour où je vous fis part de mes impressions, vous m'aviez dit que M. Philippe vous aimait. Pourquoi ne m'avoir pas avoué la vérité ? C'est mal, Dolorès, je vous croyais mon amie, ma sœur...

Elle ne put en dire davantage et s'arrêta suffoquée. Dolorès, qui avait si durement souffert, qui souffrait encore du même mal, eut cependant pitié du chagrin d'Antoinette. Elle s'approcha d'elle, essuya ses larmes et répondit :

— Il est vrai que Philippe m'aime et qu'il me l'a dernièrement avoué, que j'ai refusé de m'engager avant d'avoir réfléchi. Mais il est également vrai qu'après avoir consulté mon cœur, je ne peux me résoudre à voir en Philippe autre chose que mon frère. Je ne serai jamais sa femme, et, si j'ai retardé à lui faire connaître ma volonté, c'est dans la crainte de lui causer une peine, en détruisant un espoir auquel il semblait tenir.

— Quoi ! il vous aime et vous ne voulez pas l'épouser ? demanda Antoinette à qui un tel aveu paraissait invraisemblable.

— Je ne veux pas l'épouser, reprit Dolorès. Vous l'avouerai-je même ? En vous voyant arriver au château, je me suis dit : Voici la femme qui convient à Philippe, et si mon refus le désespère, l'amour d'Antoinette le consolera.

— Vous aviez pensé cela ! s'écria mademoiselle de Mirandol en se jetant dans les bras de son amie. Et moi qui viens de vous juger si mal ! Dolorès, me pardonnerez-vous ?

Un sourire héroïque, accompagné d'un baiser,

fut la réponse de Dolorès. Puis, elle ajouta :

— Non-seulement je vous pardonne, mais encore je veux travailler à votre bonheur. Philippe vous aimera.

— Hélas ! dit Antoinette, comment m'aimerait-il, alors que son cœur est plein de vous, alors que son regard vous rencontre sans cesse ? Sans le vouloir, vous êtes une rivale redoutable pour moi, car Philippe, en me voyant à vos côtés, ne devinera jamais mon cœur.

— Je partirai, s'il le faut.

— Quoi ! vous quitteriez cette maison, et c'est moi qui vous en chasserais ! s'écria Antoinette, jamais !

— Je la quitterai jusqu'au jour où votre bonheur sera assuré. Quand vous serez devenue la femme de Philippe, vous irez à Paris avec lui, et je viendrai reprendre alors ma place auprès du marquis.

— Dolorès ! combien vous êtes bonne et combien je vous aime ! s'écria mademoiselle de Mirandol en pressant son amie dans ses bras.

Le ferme langage de celle-ci venait de la rassurer, de lui rendre l'espérance et de sécher ses pleurs. Restée seule, Dolorès, accablée par l'effort qu'elle s'était imposé, ne put d'abord s'arrêter à une solution radicale. Elle ne comprenait

qu'une chose, c'est qu'elle était toujours aimée. La fidelité de Philippe, la grandeur de l'amour qui se revélait à elle, rendaient plus douloureux son sacrifice. Il lui semblait que jamais elle n'aurait le courage de l'accomplir.

— Il le faut, se dit-elle enfin.

Et, secouant son abattement, imposant silence aux ardeurs de son cerveau surexcité, elle se rendit auprès du marquis. Ils eurent ensemble un long entretien. Avec un courage sans orgueil, Dolorès révéla toute la vérité. C'est par elle que le marquis apprit qu'elle était aimée de Philippe, qu'elle l'aimait ; mais que, ne voulant pas mettre obstacle à des projets formés depuis longtemps dans le but de relever l'éclat de la maison de Chamondrin, elle renonçait à ses espérances et cédait à Antoinette sa place et ses droits. Le marquis n'eut pas le courage de refuser le sacrifice que sa fille adoptive lui faisait, bien qu'il en comprît toute l'étendue. Le plus cher de ses vœux se réalisait. Tout en gémissant sur le sort auquel se condamnait Dolorès, il était heureux d'une décision qui lui épargnait de contraindre son fils et qui assurait le mariage de ce dernier avec une riche héritière. Cependant, lorsque Dolorès lui annonça qu'elle s'éloignerait de Chamondrin jusqu'au jour où Philippe serait marié,

il refusa d'abord de consentir à cette séparation.

— Elle est nécessaire, répondit Dolorès. Tant que Philippe me verra ici, il conservera l'espérance de toucher mon cœur. Il faut, pour le décider à renoncer à moi, qu'une barrière infranchissable s'élève entre nous, qu'il me croie morte au monde et à l'amour. D'ailleurs, vous ne sauriez exiger que je continuasse à vivre auprès de celui que je veux oublier. Je passerai deux ans dans une maison religieuse et je reviendrai ensuite auprès de vous.

M. de Chamondrin, touché de cet héroïsme dont Dolorès semblait, dans sa simplicité, ne pas comprendre la grandeur, la tint longtemps pressée contre sa poitrine, la couvrant de baisers, faisant entendre à ses oreilles des paroles de tendresse et de reconnaissance. Lorsqu'ils se séparèrent, il n'était pas le moins ému des deux. Dolorès se hâta de rejoindre Philippe. Elle le trouva aux Buissières, à la place où, le matin encore, il suppliait Antoinette d'intercéder pour lui.

Il la vit venir.

— C'est mon arrêt qu'elle va me faire connaître, pensa-t-il.

Elle était calme. La tristesse qu'exprimaient ses traits n'enlevait rien à sa sérénité.

— Antoinette m'a parlé, dit-elle d'une voix ferme. La crainte de t'affliger avait jusqu'à ce jour retenu sur mes lèvres la réponse que tu attends. Mais, après ce qui s'est passé ce matin, et puisque tu veux la connaître, il faut que je m'explique franchement.

Ce préambule ne pouvait laisser à Philippe aucun doute. Il poussa un gémissement et, le corps plié en deux, comme accablé, il écouta son amie.

— Du courage, Philippe, continua-t-elle. N'ajoute pas à la douleur que j'éprouve, en te désespérant, le spectacle de la tienne. Depuis le jour où tu m'ouvris ton cœur pour m'y faire lire les sentiments qui l'oppressaient, je n'ai cessé de consulter le mien. Je voulais y trouver les symptômes d'un amour égal à ton amour. C'est vainement que je les ai cherchés. Je t'aime à donner pour toi mon sang et mon repos, toute ma vie. Je t'ai toujours aimé ainsi, avec cette fraternelle tendresse prête à tous les dévouements. Mais, même en faisant violence à mon cœur, je ne saurais en éprouver une autre. Est-ce là cet amour que tu ressens, que tu voudrais me faire partager ? Non, et tu le vois bien, à celui-là mon cœur est resté obstinément fermé. Il y resterait fermé de même si je consentais à m'unir

plus étroitement à toi, par les liens du mariage. Être assez faible pour t'écouter, pour céder à tes désirs, ce serait faire à jamais notre malheur.

— Hélas ! murmura Philippe. Je n'ai pas su me faire comprendre.

— Puis-je donc oublier que durant dix-huit ans je t'ai traité comme un frère ? demanda Dolorès, qui cherchait en vain à le consoler. D'ailleurs, ce mariage était-il possible ? N'était-il pas contraire aux vœux de ton père, à la gloire du nom dont tu es l'unique héritier ?

— Et que m'importent la gloire de mon nom, les vœux de mon père? s'écria vivement Philippe. Suis-je né pour être offert en holocauste à des préjugés absurdes ? Depuis cinq ans, j'ai vécu d'une espérance. Elle est est détruite aujourd'hui. Que puis-je voir au delà ? Rien ne m'attache plus à la vie, car si ta décision est irrévocable, je ne me consolerai jamais.

— Oublies-tu donc ceux qui t'aiment ?

— Ceux qui m'aiment ! je les cherche en vain autour de moi. Où sont-ils ? est-ce mon père qui ne m'a élevé qu'en vue de son égoïste ambition ? Est-ce-toi, Dolorès, toi qui te plais à déchirer mon cœur ? Ma mère ! la seule qui m'aurait compris, consolé, soutenu, elle n'est plus là pour plaider ma cause.

Fou de douleur, il pleurait et gémissait ainsi. Dolorès, éperdue, faisait un suprême appel à son courage, pour continuer à mentir, résister à l'entraînement de cette passion qu'elle inspirait, en la partageant.

— Tu blasphèmes, Philippe, reprit-elle. Tu te montres ingrat envers ton père, envers moi-même. Mais, s'il est vrai que nous ne t'aimions pas, en diras-tu autant d'Antoinette ?

— Antoinette !

— Elle t'aime de l'affection la plus tendre, la plus dévouée. Elle me l'a dit, et si tu l'ignorais, maintenant que je te l'ai fait savoir, croiras-tu encore qu'il n'y a autour de toi que des cœurs ingrats ?

A cette déclaration, Philippe, étonné, s'apaisa subitement. Il se rappela que le matin même il avait confié à mademoiselle de Mirandol ses anxiétés et ses craintes. En songeant au rôle cruel qu'il lui avait imposé, à ce qu'elle devait souffrir, il eut pitié d'elle.

— Si elle éprouve une douleur semblable à la mienne, dit-il, elle est à plaindre.

— Que ne cherches-tu à apaiser ton mal en la consolant ?

Ces paroles ranimèrent l'irritation de Philippe.

— Suis-je donc le maître, s'écria-t-il, d'imposer à mon cœur l'oubli de ce qui le charme et le désespère à la fois, en ce moment ? Est-il en mon pouvoir d'en chasser ton image, d'y élever celle d'Antoinette ? Crois-tu qu'on renonce ainsi au bonheur que l'on rêvait ? Crois-tu qu'il suffise de tes paroles pour m'arracher l'espérance qui m'a fait vivre jusqu'ici ? Détrompe-toi, Dolorès. Je suis navré, mais non résigné à te perdre. Je t'obligerai à m'aimer, ne serait-ce que par la pitié que t'inspirera mon désespoir.

Ces paroles exaltées déchiraient l'âme de Dolorès, mais sans abattre l'énergie de ses résolutions. Elle comprit qu'il fallait détruire l'espérance à laquelle Philippe venait de faire allusion, que c'était le seul moyen de le pousser dans les bras d'Antoinette ; d'une voix grave, elle dit :

— Je t'aime trop, Philippe, pour vouloir prolonger, en vue d'une consolation passagère, des illusions dont je ne saurais faire une réalité. Ma décision est irrévocable, et si tu en doutes encore, apprends toute la vérité. Je suis promise.....

— Promise ! s'écria Philippe qui, passant tour à tour de la surprise à la colère, eut un geste de menace pour l'inconnu qui osait devenir son rival. Promise ! A qui donc ?

— A Dieu ! répondit doucement Dolorès. J'ai fait connaître à ton père le dessein que j'ai d'entrer aux Carmélites.

A ces mots, Philippe recula, frappé de stupeur. Il couvrit de ses mains son visage bouleversé, prit la fuite, à travers les allées désertes du parc, en poussant des gémissements, des plaintes où revenait sans cesse le nom de celle qu'il perdait sans retour. Dolorès resta immobile pendant cinq minutes, clouée sur le sol, à cette place où elle venait de briser sa vie. Elle regarda Philippe s'enfuir. Lorsqu'il eut disparu, elle eut un mouvement de colère et de regrets. Mais ce ne fut qu'une ombre qui ternit à peine durant une seconde la surface de cette âme courageuse. Elle leva les yeux vers le ciel, sembla y chercher des forces et revint lentement vers le château, anéantie sous le poids d'une douleur déchirante, mais fière de sa conduite, comme les héros après le combat qui les a mutilés, mais qui a prouvé leur vaillance. Tout à coup, au détour d'une allée, Coursegol se trouva devant elle. Elle n'eut pas le temps de cacher son visage. Il vit ses larmes. Il osa, en souvenir du passé, au nom de la tendresse profonde qui remplissait son cœur, interroger celle qu'il considérait un peu comme son enfant.

— Pourquoi pleurez-vous, Mademoiselle ? demanda-t-il avec une sollicitude empressée.

Cette question, loin de blesser Dolorès, la soulagea. Elle trouvait donc quelqu'un en qui se confier. Il est des heures où le cœur a besoin de crier sa peine à quelque cœur qui le comprenne. Coursegol arrivait à propos pour être son confident. Dolorès éprouvait pour lui quelque chose qui ressemblait à une affection filiale. Elle éprouvait cette affection, même au temps où elle se croyait la fille du marquis de Chamondrin. Maintenant qu'elle connaissait son origine, elle estimait que le fils d'un paysan était l'égal de la fille des bohémiens. Elle n'hésita donc pas à lui ouvrir toute son âme. Elle lui raconta les péripéties qu'elle venait de traverser, le mal qu'elles lui avaient causé. Ce qu'elle n'avait pu dire au marquis, à Philippe, à Antoinette, son amour ardent dont elle venait de faire courageusement le sacrifice, elle l'avoua. Elle pleura devant le protecteur de ses jeunes années, comme elle eût pleuré devant son père.

— J'avais prévu toutes ces choses, dit tristement Coursegol. Pauvres enfants ! on vous a révélé trop tôt la vérité. Il fallait vous laisser dans votre ignorance jusqu'au jour où l'un de vous eût été marié. Vous n'auriez pas songé

alors à unir vos destinées. Votre amitié mutuelle ne se serait pas transformée en un amour malheureux, fait pour les larmes.

— Cela eût mieux valu, répondit Dolorès.

— Et maintenant, qu'allez-vous faire ? demanda Coursegol.

— J'irai attendre dans un couvent que Philippe soit marié.

— Vous, dans un couvent ! vous si gaie ! si rieuse, toute pleine de santé, d'exubérance, d'ardeur, vous irez vous cloîtrer ! C'est impossible !

— Il le faut, dit Dolorès, en répétant à Coursegol ce qu'elle avait déjà dit au marquis.

— Je vois bien qu'il faut que vous quittiez cette maison. Mais, pourquoi choisir un couvent ?

— Où irai-je, seule, sans autres amis que ceux qui resteront ici et ne peuvent m'accompagner ?

— Ne savez-vous donc pas que Coursegol est votre ami, qu'il est prêt à tout sacrifier pour vous suivre ? Où voulez-vous aller ? J'irai avec vous. Je vous servirai, je vous défendrai. Je possède quelques petits biens, ils vous appartiendront.

Il faisait ces offres simplement, mais sur un ton qui ne permettait pas de douter de sa sin-

cérité. Touchée de son dévouement, Dolorès refusa. Elle lui démontra que, sa place à lui étant au château, qu'elle-même étant résolue à y revenir après le mariage de Philippe, afin de vivre auprès du marquis, un couvent serait jusque-là pour elle la plus honorable, la plus digne des retraites.

— Soit, répondit Coursegol, mais rappelez-vous que, si jamais vous changiez d'avis, ma vie, ma petite fortune, mon dévouement, vous appartiennent.

Il était plus ému qu'elle en lui parlant ainsi.

Dans les premiers jours de l'année 1789, Dolorès entrait aux Carmélites d'Arles, non comme postulante, — car elle ne voulait pas se vouer à la vie religieuse, — mais comme pensionnaire, ce qui suffisait à placer momentanément une barrière entre elle et Philippe, tout en lui laissant sa liberté dans l'avenir.

Les journées qui suivirent son départ trouvèrent Philippe plongé dans un violent désespoir. La mort de Dolorès ne lui aurait pas causé une douleur plus amère. N'était-elle pas morte pour lui ? Elle lui avait soigneusement caché que son séjour aux Carmélites ne devait être que momentané. Il la croyait cloîtrée à jamais, perdue pour toujours. Il pleura sur elle comme sur les

êtres aimés que le destin nous arrache, en brisant leur vie et la nôtre du même coup. Mais la violence même de son chagrin prouvait à son père qu'il n'était pas inconsolable. Il est des maux dont on peut mourir. Mais, s'ils ne vous tuent pas, en vous frappant, on en guérit, et tel était celui de Philippe. La certitude où il était que Dolorès ne serait jamais à un autre, qu'elle n'avait refusé sa main que pour se donner à Dieu, cette certitude fut de toutes les circonstances qui devaient concourir à le soulager, celle qui le prépara le mieux à la résignation. La présence d'Antoinette qui, de bonne foi, croyait à tout ce que Dolorès lui avait dit de l'état de son cœur et de ses sentiments purement fraternels pour Philippe, l'amour timide et discret de cette jeune fille que remplissait une ardente espérance, contribuèrent encore à rasséréner Philippe. Quelle que soit la violence d'une passion, on se résigne à l'apaisement, lorsque celle qu'on aime vous donne un Dieu pour rival, lorsqu'en vous quittant, elle laisse auprès de vous, pour se faire oublier, une âme égale à la sienne, sinon par l'énergie et la grandeur, du moins par la tendresse et la chasteté. Sans entrer dans d'autres détails, il suffit d'expliquer ces choses pour faire comprendre comment peu à peu se

calma la première douleur de Philippe. Six mois, en passant sur elle, le transformèrent.

Au lendemain du départ de Dolorès, il avait voulu quitter Chamondrin, retourner à Versailles où son régiment se trouvait toujours. Les supplications de son père eurent raison de sa volonté. Le marquis lui montra qu'ayant perdu Dolorès, il ne survivrait pas à l'abandon de son fils, à la ruine de ses espérances. Philippe resta. C'était déjà un succès considérable obtenu par le marquis. Les raisons que nous avons indiquées tout à l'heure et, par-dessus tout, la grâce d'Antoinette firent le reste. Entre son père, dont le silence éloquent semblait le pousser à épouser mademoiselle de Mirandol, et celle-ci qui se montrait patiente, dévouée, tendre, Philippe en arriva à considérer, sans colère, le résultat que les événements préparaient, son mariage avec Antoinette. Mais il ne voulait pas passer brusquement d'un amour à un autre. Le temps pouvait seul préparer cette transition. De même qu'il aurait porté le deuil de Dolorès morte, il voulait porter le deuil de Dolorès perdue pour lui, et attendre que son cœur fût complétement apaisé. Il laissa comprendre à son père, comme à mademoiselle de Mirandol, que, sans repousser le projet d'union qui semblait leur plaire, il vou-

lait à son gré en fixer lui-même la date. Sa volonté fut un ordre pour eux. Le marquis fut patient. Antoinette se montra discrète, et la situation suivait paisiblement son cours, lorsque les événements politiques, aggravés de jour en jour, vinrent tout à coup la modifier.

CHAPITRE V

OU L'HISTOIRE SE MÊLE AU ROMAN

De l'année 1789, datent réellement le réveil du pays, l'avénement de la révolution. Ce qu'avait souffert la France depuis un demi-siècle, tout le monde le sait. On sait aussi comment, lassée de sa misère, des vexations des puissants, de ses malheurs antérieurs, de la faiblesse de son roi, du gaspillage de ses trésors, des intrigues de son gouvernement ; poussée à puiser au dedans d'elle-même le remède à tous ses maux, elle demandait la convocation des états généraux. Le pouvoir s'était enfin décidé à exaucer les vœux ardents qui ne cessaient de l'assaillir. C'est dans les premiers mois de cette année que la France fut appelée à élire ses représentants. On vit alors plusieurs millions d'hommes, forts d'un droit méconnu jusque-là, se rendre aux assemblées, et, par leurs votes, désigner ceux d'entre eux qu'ils jugeaient dignes de procéder aux élections

de leurs députés. D'un bout à l'autre de la nation, souffla un vent généreux qui faisait monter à toutes les têtes l'âpre désir d'une vaste régénération.

Le Midi ne prit pas à ce mouvement une part moins active que le reste du pays. La Provence, le Languedoc étaient secoués comme une femme aux heures périlleuses de l'enfantement. Dans toute cette contrée qui avoisine le Gardon, à Nîmes, à Beaucaire, à Arles, à Remoulins, à Tarascon, on avait ouvert des clubs. Chacun s'y rendait, chacun exprimait ses vœux. La physionomie d'un peuple condamné jusqu'alors à une sorte d'ilotisme changea tout à coup. La faiblesse devint la force, la timidité se fit audace, l'humilité se fit orgueil et, du sein d'une populace asservie, on entendit sortir des voix qui revendiquaient la liberté. Depuis longtemps, dans les classes inférieures, ce mouvement se préparait. Mais il éclata soudainement, et ce fut la convocation des états généraux qui lui permit de se révéler.

A Nîmes et dans les environs, l'agitation causée par ce grand événement fut aggravée par les souvenirs des guerres religieuses. Les rivalités qui, durant plus d'un siècle, avaient maintenu la guerre civile entre les catholiques et les protestants s'allumèrent de nouveau, vinrent s'ajouter

aux rivalités que devaient causer naturellement les élections. Ne furent-elles qu'un prétexte allégué par les uns pour cacher la contre-révolution qui se préparait ; par les autres, pour la dévoiler? Y eut-il là seulement des hommes du régime ancien en présence des hommes du régime nouveau ; ou bien ces lutteurs acharnés qui se combattaient de la parole, en attendant de s'armer les uns contre les autres, n'étaient-ils que des religionnaires fanatiques, exaltés, prêts à donner le martyre ou à le recevoir? L'histoire n'a pas encore prononcé sur cette grave question, et les ardeurs passionnées des consciences n'ont pas encore permis à un écrivain impartial de se faire entendre. Mais on a constaté que dans tout le Languedoc, notamment à Nîmes, l'agitation eut un caractère particulier. Le sang coula dans ce pays plus tôt qu'à Paris. Les massacres de Nîmes précédèrent de plus de deux ans les massacres de septembre, et, dans Avignon, bien que cette ville ne fût encore française que par sa situation, par la langue de ses habitants, la terreur était à son comble, dès le mois d'octobre 1791.

En 1789, au moment où l'on présidait aux élections des états généraux, les symptômes de ces horribles événements se manifestaient déjà. A Nîmes, catholiques et protestants s'accusaient

avec une âpre violence de langage, se disputaient les emplois locaux, cherchaient les uns et les autres à acquérir l'influence, à se former en partis puissants. Le marquis de Chamondrin était catholique, mais c'était un esprit tolérant. L'un de ses aïeux avait énergiquement blâmé en plein Versailles, au risque de se faire exiler, la révocation de l'édit de Nantes. Le marquis pensait comme son aïeul : il n'aimait pas le despotisme. Depuis la ruine de sa maison et la disgrâce du roi, il n'avait plus ni fiefs ni vassaux. Il n'exerçait aucun droit féodal. Il avait lu les philosophes de son temps. Il croyait que l'égalité peut s'établir entre les hommes, sinon l'égalité des fortunes, du moins celle qui donne à tous les mêmes moyens pour y parvenir. Il était donc favorablement disposé pour la Révolution. Mais il détestait la violence. Dans les assemblées où il se trouva, il employa son influence à apaiser les esprits, à réconcilier les cœurs, à rapprocher les hommes. C'est ainsi qu'à Nîmes, en plus d'une circonstance, il prévint l'effusion du sang. Mais les passions étaient si vives dans ce pays et dans ce temps, qu'à ce rôle de médiateur, lui et les quelques hommes auxquels il s'était réuni ne gagnèrent qu'une chose : l'isolement. Il s'attira la haine de ceux qu'il voulait calmer ; il n'obtint pas l'amitié

de ceux qu'il voulait protéger, et qui, sauvés des périls les plus grands, se disaient assez habiles pour se défendre seuls. Sa popularité, habilement minée par ses ennemis, fut compromise. Bientôt, lassé des luttes auxquelles il se trouvait mêlé, il s'enferma dans son château de Chamondrin, observant philosophiquement les événements, résolu à n'y prendre aucune part.

A quelques jours de là, les états généraux se réunissaient à Versailles, mais ce fut pour se livrer longtemps à des querelles intestines, pour demeurer stériles, alors que la France pantelante, épuisée, assombrie, irritée, attendait ardemment le salut des réformes qu'ils devaient faire proclamer. Du mois de mai, date de leur réunion, à l'immortelle nuit du 4 août, dans laquelle la nation illusionnée salua l'ère réparatrice de tant de désastres, les événements se succèdent avec une rapidité vertigineuse. Les résistances victorieuses du tiers état aux prétentions de la noblesse et du clergé, le serment du Jeu de paume, la déclaration du roi, le mouvement des gardes-françaises, leur emprisonnement, leur délivrance par le peuple, les intrigues du parti d'Orléans, le renvoi de Necker, la prise de la Bastille, la mort de Foulon et de Berthier, viennent tour à tour faire avancer d'un pas la révolution déjà dévoyée. Successive-

ment répandues dans les provinces, ces nouvelles, dès les premiers mois de 1790, y avaient semé l'alarme. La famine était aux portes de Paris et pouvait s'étendre sur la France entière. Des brigands armés, profitant du désordre général, commençaient à porter la dévastation dans les campagnes. Dans certaines contrées, les paysans se joignaient à eux. Dans d'autres, ils leur résistaient. On marchait contre les châteaux ; on en brûla plusieurs, on en pilla d'autres. Enfin, la crainte de l'étranger grossissait toutes ces alarmes, et le peuple accusait les nobles de l'appeler de ses vœux.

Voilà quels événements vinrent distraire Philippe de Chamondrin de ses peines de cœur et retarder son mariage avec Antoinette de Mirandol. Quelque désir qu'eût le marquis de presser cette union, il partageait trop vivement les appréhensions de tous pour obliger son fils à se marier dans de tels instants. On était triste au château. Les bruits du dehors y arrivaient quotidiennement. On croyait le roi menacé. Dix fois, Philippe avait voulu partir pour se rendre à Versailles, y mourir au service de la royauté. Coursegol lui démontra que sa présence était nécessaire à Chamondrin, et qu'il ne pouvait s'éloigner sans laisser le marquis et Antoinette

exposés aux plus graves dangers. Coursegol avait plusieurs raisons pour dissuader son jeune maître de la pensée de ce départ, et la première de toutes, c'est qu'il ne voulait pas partir lui-même. Au milieu des agitations actuelles, il rendait au marquis d'utiles services. Grâce à son origine plébéienne, à ses allures, à sa réputation de bon enfant, à Nîmes et à Beaucaire, il se mêlait aux foules ; il entrait dans les chaumières ; il interrogeait les artisans ; il sondait leurs dispositions. Prévoyant le cas où le château de Chamondrin serait attaqué, il cherchait à faire des amis au marquis, à lui créer des défenseurs. Il était à l'affût des événements et les rapportait à son maître. Puis, il tenait à ne pas s'éloigner d'Arles où Dolorès était isolée, sans défense, et aurait peut-être quelque jour besoin de son secours.

Donc Philippe ne partit pas. De concert avec son père et Coursegol, il prit quelques dispositions pour armer le château. On recruta trois ou quatre hommes de bonne volonté. Coursegol s'assura l'appui de plusieurs paysans. Le marquis alla fréquemment dans la petite ville de Remoulins, située à un kilomètre du château, de l'autre côté du Gardon. Il y conservait des partisans qui avaient voulu l'envoyer aux

états généraux. On lui promit de venir le défendre s'il était attaqué. Si jadis les seigneurs de Chamondrin avaient été prodigues de vexations, on l'avait oublié. Depuis un demi-siècle, les terres immenses qui leur assuraient les droits féodaux ne leur appartenaient plus. Depuis plusieurs années, la marquise de Chamondrin et, après elle, Dolorès, avaient tenté de faire oublier le passé, en visitant les malades et les pauvres de la contrée. Antoinette de Mirandol essayait maintenant de les remplacer, de perpétuer, en les imitant, le souvenir de leurs bonnes œuvres.

On n'avait donc rien à redouter des habitants de la contrée. Mais on pouvait tout craindre des bandes qui traversaient le pays, se disant attirées par la foire de Beaucaire, qui s'ouvrait au mois de juillet, composées de gens sans aveu qui, sous des prétextes fallacieux, pillaient, volaient et vivaient de leurs rapines. Puis, les bohémiens qui, toutes les années, au printemps et à l'automne, passaient par le pont du Gard, n'étaient pas sans inspirer quelques appréhensions. Assurément, ils ne demandaient qu'à profiter du trouble général pour tenter sur les habitations isolées quelque mauvais coup. Enfin, au nord de Nîmes, il existe des populations violentes, fanatiques, alors excitées, parmi lesquelles

une propagande active était faite pour les pousser contre les catholiques, accusés de vouloir mettre obstacle à la révolution. On racontait qu'elles formaient le projet de marcher sur Nîmes et d'y mettre tout à feu et à sang. N'y avait-il pas à craindre que quelques-uns de ces hommes, s'ils étaient vainqueurs, n'eussent la fantaisie d'aller porter la mort au delà de Nîmes. Il n'était pas de terreur qui fût ridicule, pas de prudence qui fût exagérée, à une heure où la France entière subissait plus d'anxiétés qu'elle ne conservait d'espérances.

Tels sont les motifs qui avaient décidé le marquis et son fils à se préparer à une attaque que rien ne laissait encore prévoir. Quelque discrétion qu'on apportât à ces préparatifs, Antoinette en était chaque jour témoin. On ne put les lui cacher, ni lui en laisser ignorer la cause. Elle y assistait avec courage, presque heureuse de ces périls inconnus qui retenaient Philippe au château. Elle l'aimait alors dans le silence de son cœur, plus qu'elle n'en était aimée, et, si parfois elle se prenait à trembler en songeant que cette vie si chère serait peut-être menacée durant quelque jour prochain, elle se rassurait en se disant que, du moins, elle aurait la consolation de mourir avec lui.

Cependant, le marquis eut un scrupule. Il se reprocha d'exposer Antoinette à de tels dangers, alors qu'elle n'appartenait pas encore à sa famille et qu'il avait promis à M. de Mirandol mourant de la protéger, elle et ses biens, jusqu'au jour où elle serait mariée. Il résolut de l'envoyer provisoirement en Angleterre où elle trouverait un asile plus sûr que le château de Chamondrin. Il fit part de son projet à Antoinette. Mais, dès les premiers mots, la jeune fille l'arrêta par ces mots :

— Si ma vie vous est chère, ne m'éloignez pas de Philippe.

Il ne put résister à cette prière. Antoinette ne partit pas.

Tandis que le temps s'écoulait pour les habitants de Chamondrin, au milieu d'émotions si diverses, Dolorès, retirée aux Carmélites d'Arles, y attendait avec patience le terme de la retraite qu'elle s'était volontairement imposée. Après plusieurs mois de séjour dans cette sainte maison, elle éprouvait un grand apaisement. La solitude, le calme, avaient comme endormi sa douleur. Elle souffrait encore de son amour sacrifié ; elle devait en souffrir toujours. Mais elle puisait dans sa foi, dans l'accomplissement de ses vaillantes résolutions, la résignation, grâce sur-

naturelle et divine que le ciel envoie aux âmes malheureuses qui l'ont supplié. Dolorès était entrée au couvent, nous l'avons dit, non comme novice, mais comme pensionnaire. Depuis la fondation de leur établissement, c'est-à-dire depuis le commencement du dix-septième siècle, les religieuses carmélites d'Arles, pour obéir aux vœux de leur fondatrice, aux libéralités de laquelle elles devaient la maison et le jardin qu'elles habitaient, offraient un refuge aux dames nobles qui, pour une cause ou pour une autre, désiraient vivre à l'ombre de ces murs mystérieux, sans obéir aux règles de l'ordre. Les veuves inconsolées, les mères qui pleuraient leurs enfants, les orphelines que le monde effrayait, trouvaient là un abri paisible, une vie pieuse qui n'était, le plus souvent, qu'une étape vers le cloître.

Au moment où Dolorès vint habiter le couvent, les pensionnaires étaient au nombre de sept, âgées pour la plupart. Elles accueillirent sympathiquement la jeune fille, qui bientôt fut au milieu d'elles comme au sein d'une famille. Leur existence était simple. Elles vivaient dans l'enceinte du couvent, mais hors du cloître. Levées dès six heures, elles assistaient aux offices du jour, avec les religieuses. séparées

d'elles par la grille du chœur. Entre les offices, elles étaient libres de leurs actions et de leur temps jusqu'à l'heure du coucher. On prenait les repas en commun. Dolorès consacra ses loisirs à certains travaux dont bénéficiaient tour à tour les indigents et la communauté. Elle confectionnait des vêtements pour les orphelins, elle brodait des ornements pour la chapelle. Elle visitait les pauvres. Ses jours s'écoulaient en paix dans la prière et dans les bonnes œuvres. Elle avait fréquemment des nouvelles du château de Chamondrin, tantôt par les lettres que lui écrivait le marquis, tantôt par Coursegol qui venait la voir tous les mois. Elle prenait une vive part aux préoccupations de ceux qu'elle n'avait quittés que pour leur donner une preuve nouvelle de sa tendresse et de son dévouement. Quand Coursegol la venait voir, elle lui témoignait le désir violent qu'elle nourrissait de rentrer bientôt à Chamondrin. Elle espérait qu'à peu de temps de là, Philippe et Antoinette seraient mariés, qu'elle irait reprendre sa place à ce pays béni où s'étaient déroulées les tranquilles émotions de son enfance. Ses espérances ne devaient pas se réaliser. Cette maison aimée, elle ne devait pas la revoir.

Dans la première quinzaine du mois de juin,

Coursegol, fidèle à ses habitudes, crut pouvoir quitter le château et venir passer quelques jours à Arles. Il arriva dans la ville le 14. Il eut avec Dolorès des entrevues quotidiennes, ainsi qu'il faisait tous les mois, et repartit le 16 au matin.

Quelques heures à peine le séparaient du château de Chamondrin. Il fit le trajet à pied. Le ciel était légèrement voilé de nuages diaphanes et blancs qui tempéraient l'éclat du soleil. La route est charmante entre Arles et Nîmes. Coursegol marchait allégrement, respirant à pleins poumons les brises matinales qui lui apportaient les vivifiantes odeurs des oliviers et des cyprès. Lorsqu'il approcha de Beaucaire, jolie ville située au bords du Rhône, il remarqua une certaine animation. Des paysans passaient par groupes, parlant avec animation ; les visages exprimaient une vraie douleur. Il crut d'abord que ces individus allaient à quelque enterrement ou en revenaient. Mais il observa bientôt que quelques-uns étaient armés, qui d'un mauvais fusil de chasse, qui d'une faulx. Lorsqu'il arriva à Beaucaire, dans les rues, sur les places, on voyait des attroupements. Des gardes nationaux circulaient dans la foule. Les officiers donnaient des ordres. On eût dit le soulèvement d'une ville qui va se défendre.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Coursegol en se mêlant à un groupe.

— Quoi ! vous ne connaissez pas les événements ? lui répondit-on.

— Je ne sais rien. J'arrive d'Arles.

— Nîmes est au pillage. Les paysans des Cévennes sont descendus sur la ville. Ils ont massacré trois cents personnes, des ouvriers, des bourgeois, des prêtres, des religieux. Ils sont les maîtres, et l'on redoute qu'ils ne portent la mort au delà de Nîmes. Nous nous préparons à les recevoir.

— Mais, ont-ils déja dépassé Nîmes ? reprit Coursegol que ces nouvelles frappaient de terreur.

— Quelques-uns d'entre eux se sont avancés l'avant-dernière nuit jusqu'au pont du Gard. Ils ont pillé, puis brûlé le château de Chamondrin.

Coursegol poussa un cri d'effroi et ressentit au cœur une douleur si vive, qu'il y porta la main. En même temps, son visage se couvrit d'une horrible pâleur.

— Qu'avez-vous donc, camarade ? demanda l'homme qui venait de lui apprendre ce malheur.

— Mes maîtres ! où sont mes maîtres ? s'écria le pauvre garçon.

Et, sans attendre une réponse que nul ne pouvait lui donner, il s'élança comme un fou, traversa la ville, courant à perdre haleine dans la direction du pont du Gard.

Bien que la lumière n'ait pas encore été faite sur les événements qui se passèrent à Nîmes au commencement de 1790, on doit supposer que cette ville était devenue l'un des boulevards de la contre-révolution. Les populations catholiques du Midi avaient frémi d'indignation et de douleur, en apprenant que la Constituante voulait réformer l'Église catholique sans consulter le pape. Dès ce jour, elles furent ennemies de la révolution. Elles pouvaient bien se résigner à voir s'amoindrir l'éclat du trône, mais non à voir détruire l'autel. Leurs plaintes furent énergiques. Des plaintes, on passa aux actes. Les catholiques s'armèrent pour se défendre, disaient-ils, contre les protestants qui voulaient les anéantir, et surtout pour défendre leur religion menacée. De leur côté, les protestants étaient sur la défensive, recevant des instructions de leurs coreligionnaires de Paris et de Montauban, prêts à se lever au premier mot d'ordre. Le régiment de Guienne tenait garnison dans la ville. Les officiers, tous gentilshommes, manifestaient leurs sympathies pour les catholiques, qui re-

présentaient à leurs yeux l'aristocratie ; les soldats semblaient favorables aux protestants, aux patriotes. Cette division apportait à la guerre civile un nouvel élément de désordre.

On vécut, pendant plusieurs mois, sur le pied d'une paix armée et menaçante. Un conflit entre quelques gardes nationaux catholiques et une compagnie de dragons fut le signal d'un combat devenu inévitable. Les protestants prirent parti pour les dragons, les catholiques pour les gardes nationaux et, dès le premier moment, plusieurs de ces derniers furent frappés à mort. Cela se passait le treize juin. Dès le lendemain, des bandes de paysans, venues des Cévennes, de la Vaunage, de la Gardonnengue, contrées placées au nord de Nîmes, descendirent sur la ville, appelées par les protestants. Elles entrèrent d'abord, en bon ordre, comme animées d'intentions pacifiques. Mais les hommes qui les composaient n'étaient que des rustres fanatiques, à demi sauvages, que d'habiles meneurs avaient attirés par l'appât du pillage. Ils parcoururent les boulevards, les rues, s'excitant peu à peu. Leur fureur éclata soudainement. Ils se répandirent dans tous les quartiers, y portant le désastre et la mort. Il y avait à Nîmes une communauté de capucins. Ce couvent fut envahi

le premier, les religieux massacrés au pied de l'autel, dans l'église qui a conservé l'ineffaçable trace de leur sang. Après ce premier exploit, les assassins coururent aux Carmes. Les moines s'étaient enfuis. On pilla leur église, puis on assiégea un certain nombre d'habitations. Les bandits ne faisaient pas grâce. On canonna sans pitié, dans la tour de Froment, les individus qui s'y étaient réfugiés. En trois jours, trois cents personnes périrent.

A la première nouvelle de ces massacres, un cri de terreur retentit dans tous les villages catholiques riverains du Rhône et du Gardon. Ce cri était celui-ci :

— On égorge nos frères de Nîmes !

Les hommes influents s'assemblèrent aussitôt au Pont-Saint-Esprit, à Bagnols, à Remoulins. Ils communiquèrent à la hâte entre eux, appelèrent aux armes les populations indignées et épouvantées. Le tocsin se fit entendre, et en quelques heures, plusieurs milliers d'hommes se trouvèrent réunis non loin du pont du Gard, prêts à marcher sur Nîmes pour en chasser les misérables qui venaient d'y répandre le sang innocent. D'un accord unanime, le marquis de Chamondrin, qui avait provoqué ce grand mouvement, fut nommé l'un des chefs de cette

armée improvisée. Il monta à cheval, ayant à ses côtés Philippe et les notables de la contrée. Il prononça quelques paroles éloquentes pour engager ses soldats à faire leur devoir. Puis toute l'énorme troupe se mit en route. Quelques bohémiens de passage au pont du Gard, en ce moment, marchèrent derrière elle, avec l'espoir qu'à la faveur de la bataille qui allait se livrer dans les murs de Nîmes, ils pourraient piller et voler.

Cette manifestation terrifia les assassins. En apprenant qu'une armée de paysans catholiques venait les châtier, le plus grand nombre prit la fuite. Mais ceux qui habitaient la ville et avaient lieu de redouter pour eux et leurs familles de sanglantes représailles, résolurent de détourner le coup qui les menaçait.

Il y a dans tous les partis des hommes vendus ou prêts à se vendre, pour lesquels la trahison, l'infamie, sont des moyens de fortune. Les catholiques en comptaient quelques-uns dans leurs rangs. C'est à ceux-là, que les coupables s'adressèrent. A force de promesses et d'or, ils les décidèrent à se rendre au-devant des bandes catholiques, à leur donner l'assurance que l'ordre était rétabli dans Nîmes, et que leur présence ne pourrait que donner lieu à des hostilités nouvelles.

Les parlementaires rencontrèrent les catholiques à trois lieues de Nîmes. Ils accomplirent fidèlement la mission menteuse qui leur avait été confiée. Les chefs ajoutèrent foi aux assurances qui leur furent données par des individus qu'ils croyaient appartenir à leur propre cause. Heureux d'éviter un sanglant conflit, ils ordonnèrent à leurs troupes de rétrograder et de se dissiper. Le même soir, sans troubles ni désordres, tous ces hommes tout à l'heure indignés et affamés de vengeance rentraient, rassurés et calmes, dans leurs foyers.

Malheureusement, dans cette éclatante manifestation, le marquis de Chamondrin s'était signalé par son zèle, son ardeur et, surtout, par l'éloquence avec laquelle, dans le but d'exalter les individus qu'il menait au combat, il avait flétri les assassins de Nîmes. Les plus farouches de ces derniers résolurent de se venger en incendiant et en pillant son château. Un complot se forma. Durant la nuit suivante, une quarantaine de misérables, n'appartenant à aucun des deux partis, ou plutôt écume et rebut des deux, gens de sac et de corde, toujours disposés à commettre le mal, devaient marcher sur Chamonarin. Ils savaient que le château ne comptait qu'un très-petit nombre de défenseurs, dont le plus redoutable, Coursegol, était absent en

ce moment. Ils savaient, en outre, que l'habitation était située loin de tout secours. S'ils pouvaient la surprendre, ils accompliraient leur œuvre de mort, avant que les populations de Remoulins et des villages environnants eussent le temps de porter aide au marquis et aux siens. Ce plan fut résolu en quelques heures. Le désordre qui régnait dans le pays, l'inertie des autorités, la division fomentée parmi les troupes, en favorisaient l'exécution.

Vers neuf heures du soir, les bandits sortaient silencieusement de Nîmes. Un peu avant minuit ils arrivaient au pont du Gard. Ils s'arrêtèrent là, afin de prendre leurs dernières dispositions avant de gravir la colline au sommet de laquelle est situé Chamondrin.

En ce moment, une douzaine de bohémiens, campés en cet endroit, les mêmes qui, le matin, se préparaient à accompagner les catholiques à Nîmes, s'approchaient du groupe des bandits, avec l'espoir qu'une armée nouvelle se formait pour marcher sur la ville et qu'ils pourraient la suivre. Lorsqu'ils virent la bande se diriger vers le château, ils marchèrent derrière elle. Semblables à des corbeaux pillards, ils pressentaient une bataille dont l'issue tournerait à leur profit.

Ce soir-là, on veillait à Chamondrin. Dans le grand salon du château, le marquis, Philippe, Antoinette de Mirandol, le curé de Remoulins, deux ou trois des grands propriétaires de la contrée, étaient réunis. Après les émouvantes péripéties de la journée, nul ne songeait au repos. On s'entretenait des événements de Nîmes. On pleurait les victimes. On se demandait avec angoisse si le sang qui avait coulé serait le dernier versé. On cherchait le moyen de prévenir le retour de nouveaux malheurs. Lorsque la pendule marqua minuit, le curé de Remoulins, vieillard énergique, nommé l'abbé Peretty, se leva pour regagner la petite ville. Les visiteurs qui devaient faire route avec lui, et dont la voiture attendait, attelée dans la cour, imitèrent son exemple. Tout à coup, un cri terrible se fit entendre dans le silence de la nuit. Suivi des personnes présentes, Philippe s'élança au dehors. Ce fut pour entendre un valet qui veillait à la porte appeler du secours.

— Nous sommes attaqués ! s'écria cet homme en voyant apparaître Philippe.

D'un regard celui-ci comprit l'imminence et l'étendue du danger. A la clarté de la lune un terrible spectacle s'offrit à ses yeux. Les assiégeants n'avaient trouvé qu'une issue pour entrer

dans le château. Mais cette issue était fermée par une solide grille qui leur barrait le passage. Cette grille était élevée, ses barreaux très-serrés les uns contre les autres, chacun d'eux, surmonté d'un fer de lance. Néanmoins, les bandits ne s'étaient pas découragés. Fous de colère et de vin, ils gravissaient cette barrière redoutable, avec l'espoir de la franchir. Sous leur poids, elle semblait prête à se renverser. Les massives tiges de fer tremblaient, les gonds criaient. Il y avait là, pressés, hurlants, les uns portant les autres, cinquante individus, d'aspect repoussant, la plupart en haillons. On eût dit des bêtes fauves en cage, essayant de briser leur prison.

— Aux armes ! s'écria Philippe.

Il courut vers une salle basse, qui renfermait des fusils. Son père, les visiteurs, les domestiques, tous dévoués à la maison de Chamondrin, le suivirent. Antoinette regardait, d'un œil épouvanté, cette invasion formidable et inattendue.

L'abbé Peretty s'avança au-devant des envahisseurs.

— Que souhaitez-vous, mes amis ? leur demanda-t-il.

— Ouvrez les grilles ! répondirent les moins exaltés.

— Nous voulons la tête de Chamondrin ! s'écrièrent les autres.

— Avez-vous à vous plaindre du marquis ? demanda encore l'abbé Peretty, essayant d'apaiser les misérables.

— Mort aux aristocrates ! reprirent-ils d'une seule voix.

L'un d'eux coucha même en joue le vénérable prêtre, qui, sans rien perdre de son sang-froid, raversa la cour, et vint, en marchant à reculons, rejoindre ses compagnons, qui, dirigés par le marquis et Philippe, sortaient de la salle basse, armés jusqu'aux dents.

— Ils ne veulent pas entendre raison, leur dit l'abbé Peretty.

— Nous nous défendrons alors, et malheur à eux !

En prononçant ces paroles, le marquis se retourna vers mademoiselle de Mirandol, autour de laquelle se pressaient les servantes du château, folles de terreur.

— Rentrez, mes enfants, fit-il. Votre place n'est point ici.

— La mienne est à vos côtés ! répondit Antoinette.

— Non, ma chère Antoinette. Il ne faut pas vous exposer inutilement. Vous êtes courageuse,

je le vois. Mais vous nous serez plus utile, en rassurant ces pauvres filles et en faisant cesser leurs cris.

Tandis qu'avait lieu ce rapide entretien, Philippe s'était avancé vers la grille. Elle résistait encore aux efforts des assaillants, dont quelques-uns s'efforçaient d'atteindre la toiture des pavillons placés de chaque côté de l'entrée du château.

— Je vous somme de vous retirer ! dit Philippe.

Les cris de colère et de mort retentirent de nouveau.

— Je vous rends responsables des malheurs qui vont arriver, reprit-il.

En même temps, l'impétueux jeune homme abaissa son fusil, fit feu et frappa l'un des misérables qui, du haut de la grille, se préparait à sauter dans la cour. Des imprécations éclatèrent aussitôt. Le combat s'engagea. On n'entendait plus que la fusillade mêlée à des cris poussés par les assiégeants et les assiégés. Ceux-ci étaient en trop petit nombre pour envoyer l'un d'eux chercher du secours à Remoulins. D'ailleurs, ils ignoraient si la bande qui les menaçait n'était pas suivie d'autres bandes qui arrêteraient leur messager. Mais ils espéraient que les cris et les

coups de fusil attireraient les habitants de la petite ville. Le marquis se battait avec acharnement, en homme qui défend son foyer menacé. Philippe luttait avec l'énergie du désespoir. Il songeait à son père, à Antoinette. Il frémissait en pensant au sort qui attendait la jeune fille si ces brutes, plus terribles que les fauves, étaient victorieuses. Le curé Peretty lui-même s'était armé. Les serviteurs, les amis du marquis se conduisaient héroïquement. Par malheur, Coursegol était loin de Chamondrin. Son bras vaillant manquait à la défense du château.

De l'autre côté de la grille, les assaillants s'agitaient et poussaient des hurlements furibonds. Ils étaient mal armés. Quelques-uns seulement possédaient des fusils ; les autres brandissaient des haches et des pioches, en criant :

— Renversons la grille.

Mais, aucun d'eux n'avait pu tenir à cette place dangereuse. Devant la fusillade bien nourrie des gens du marquis, ils s'étaient retirés à vingt pas de là, se cachant derrière les arbres, tirant comme ils pouvaient, essayant de s'avancer, mais repoussés toujours avec perte. Déjà six d'entre eux étaient couchés sur l'herbe, tandis que ceux qu'ils attaquaient restaient tous debout. Derrière eux, les bohémiens à la physionomie

féroce, attendaient impatiemment la fin de la lutte, prêts à se ruer sur les vaincus pour les dévaliser, lorsqu'ils seraient hors d'état de se défendre. Deux de ces sauvages examinaient les murs du château, cherchant quelques points qui leur permissent d'y pénétrer, sans passer par la grille autour de laquelle le combat s'était concentré.

Pendant ce temps, Antoinette, entourée de quatre ou cinq femmes, se tenait dans le salon, priait avec ferveur, dévorée d'angoisses et de craintes. Elle aurait voulu être un homme pour avoir le droit de combattre à côté de Philippe. Tout à coup la fusillade sembla s'apaiser. Philippe entra dans le salon. Son visage était pâle, noirci çà et là par la poudre, sa tête nue, ses vêtements en désordre. Tous ses traits exprimaient la douleur et la colère.

— Il faut fuir, s'écria-t-il.

Et prenant Antoinette par la main, il l'entraîna, et toutes les femmes à sa suite, à travers un long corridor qui s'ouvrait sur le parc. Devant eux marchaient les défenseurs du château, portant entre leurs bras un homme blessé.

Antoinette poussa un cri de terreur.

— Ah! j'aurais voulu mourir là! reprit Philippe avec désespoir. Mais nous sommes en-

vahis ; la grille est forcée, mon père blessé. Il fallait le sauver des mains des bandits, vous sauver vous-mêmes.

On put gagner le parc. Antoinette, la tête perdue, marchait comme dans un rêve épouvantable. Si Philippe ne l'eût soutenue, elle serait dix fois tombée. Ils s'approchèrent du marquis que quatre hommes portaient sur leurs bras. Blessé en pleine poitrine, M. de Chamondrin n'avait cependant pas perdu connaissance. Lorsqu'il vit son fils et Antoinette marcher à ses côtés, en le regardant avec un douloureux attendrissement, il fit un suprême effort pour sourire et leur laisser croire qu'il ne souffrait pas.

Aussi vite qu'elle le pouvait, la petite troupe descendait par les allées du parc pour se réfugier dans un petit pavillon, caché derrière les pins et les buis. Rien de plus triste que ce cortége d'hommes au visage assombri et de femmes en pleurs, fuyant dans la nuit pour échapper aux assassins, qui, maîtres du château, commençaient à tout saccager autour d'eux, et dont les cris féroces troublaient seuls le silence des champs. Enfin, on atteignit le pavillon. Le marquis fut déposé sur un mauvais lit qui se trouvait encore, avec quelques siéges, dans cette demeure depuis longtemps abandonnée. Le curé Peretty, aidé de

Philippe et d'Antoinette, fit, avec le mouchoir de celle-ci, un premier pansement. Deux hommes partirent en même temps pour tâcher de gagner Remoulins par des chemins détournés, afin d'en ramener un médecin et d'appeler la population au secours du château.

Une heure s'écoula, longue comme un siècle. Dans la triste chambre où se trouvaient réunis les malheureux, on n'entendait rien que les soupirs qui s'échappaient de la poitrine du marquis, semblables à des sifflements. De temps en temps le curé Peretty élevait la voix pour prononcer des paroles de consolation et d'espoir, pour apaiser la douleur muette de Philippe, les larmes d'Antoinette. Puis, tout retombait dans le silence.

Philippe souffrait comme si l'on eût percé son cœur de vingt coups de poignard. Son père mourant, la maison dans laquelle il était né, livrée à des vandales qui, sans doute, en ce moment, souillaient et dispersaient les plus chers souvenirs de sa jeunesse, Antoinette, accablée par les désastres de cette terrible nuit : voilà quels tableaux se pressaient devant ses yeux. Puis, il pensait à Dolorès, à Coursegol qu'il ne pouvait faire avertir de ce qui se passait. A ces maux se joignait le désespoir que lui causait son impuissance. Il avait suffi d'une poignée de scélérats

pour porter la mort dans sa famille, et il ne pouvait rien contre eux. Il aurait voulu remonter vers le château, y mourir, en châtiant ses ennemis. Mais il était retenu auprès d'Antoinette dont il serait peut-être bientôt l'unique protecteur. Il était plongé dans ces sombres pensées, lorsque tout à coup une rumeur confuse arriva jusqu'à lui. En même temps un homme, qui s'était aventuré dans le parc pour épier les faits et gestes des pillards, entra précipitamment en prononçant ces paroles.

— Ils brûlent le château !

Après tant d'épreuves survenues en si peu d'instants, cette nouvelle laissa Philippe presque insensible. Il fit quelques pas au dehors. Une colonne de flammes et de fumée montait dans le ciel qu'elle embrasait en l'obscurcissant. Les arbres se coloraient d'une teinte rougeâtre sinistre, et les crépitements de l'incendie qui s'étendait rapidement arrivaient aux oreilles de Philippe, au milieu des chants et des cris. Deux larmes montèrent à ses yeux. Il les essuya. Puis, résigné, il se préparait à rejoindre son père, lorsque l'abbé Peretty qui l'avait suivi s'approcha de lui.

— Du courage, mon pauvre enfant ! dit le bon prêtre.

— J'en aurai, monsieur le curé. A la perte de nos biens, je me soumettrai sans peine : mais, à la mort de mon père...

Il ne put achever. L'abbé qui avait perdu tout espoir garda le silence. Mais bientôt il reprit :

— J'ai une crainte que je ne peux vous cacher. J'ai peur que ces forcenés, après avoir incendié le château, ne veuillent aussi saccager le parc et ne découvrent notre retraite. Je ne crains rien pour moi, je resterai auprès du marquis. Ils respecteront un moribond et un prêtre en cheveux blancs. Mais, vous, Philippe, vous ne devez pas rester ici plus longtemps. Fuyez avec mademoiselle de Mirandol.

— Je ne peux abandonner mon père ! s'écria Philippe. Si notre retraite est découverte, nous nous y défendrons jusqu'à la mort.

Le curé s'inclina. Puis tous les deux se rendirent auprès du marquis. En les voyant rentrer, ce dernier se souleva, et s'adressant à Philippe :

— Le château brûle, n'est-ce pas? demanda-t-il.

La réponse de Philippe parut causer à M. de Chamondrin une violente douleur. Après quelques instants, il fit un signe à son fils qui s'approcha de son lit. Alors il reprit :

— Écoute-moi, Philippe, il faut quitter la France. Ce malheureux pays entre dans une série de maux que ni toi ni tes pareils ne conju-

rerez et dont vous serez les victimes, si vous y restez exposés. Il faut partir, Philippe. Songe, mon enfant, que tu vas être le seul héritier du nom de Chamondrin.

— Vous vivrez, mon père.

— Non : la mort me presse. Je la sens près de moi et je ne peux me faire illusion. Aussi, Philippe, je veux te prier d'exaucer un de mes vœux les plus chers. Je veux, avant de mourir, avoir l'assurance qu'après moi, ma famille ne s'éteindra pas. Consens à épouser Antoinette.

Philippe, on le sait, était résolu à ce mariage. Depuis qu'il avait perdu tout espoir de décider Dolorès à devenir sa femme, la pensée de s'unir à une autre ne le révoltait plus, alors surtout qu'il se savait aimé.

— Je suis prêt à vous obéir, mon père, répondit-il. Mais veuillez remarquer que mademoiselle de Mirandol est riche, que je n'ai plus rien.

Le marquis l'interrompit, et, appelant Antoinette, il lui dit d'une voix de plus en plus affaiblie :

— Antoinette, désormais, Philippe est pauvre. Sa position est brisée ; l'appui du roi ne peut plus rien pour lui, et le pouvoir passe aux mains de nos ennemis. Néanmoins, voulez-vous toujours l'épouser ?

— Si je le veux ! s'écria mademoiselle de Miran-

dol. Je n'ai jamais été plus heureuse d'être riche.

Philippe pressa la main de la noble enfant, tandis que, touchant à l'agonie, le marquis tressaillait de joie. Il reprit :

— Vous partirez, mes enfants. Vous vous marierez aussitôt que les circonstances vous le permettront. Vous vivrez à l'étranger, jusqu'au jour où la France recouvrera la raison qu'elle perd en ce moment. Promettez de m'obéir.

Ils promirent d'un accent que brisaient les sanglots.

— L'abbé ! dit encore le marquis, bénissez ces enfants.

L'abbé Peretty se recueillit durant quelques minutes. Sans avoir échangé un seul mot, obéissant aux vœux du mourant, Antoinette et Philippe s'agenouillèrent devant le prêtre. Alors, ce dernier, employant la formule solennelle qui engage les époux irrévocablement, lorsqu'ils ont répondu d'une manière affirmative, demanda à mademoiselle de Mirandol si elle acceptait Philippe pour époux ; à Philippe, s'il acceptait Antoinette pour femme, et lorsqu'ils eurent consenti, il ajouta :

— Je ne peux ici, dans les circonstances présentes, vous unir par les liens du mariage. Mais en attendant que les promesses que vous venez d'échanger soient consacrées par l'Église, j'en prends

acte au nom de Dieu, en le priant de vous bénir.

— Je suis heureux, dit doucement le marquis, dont l'agonie commençait. L'abbé, donnez-moi l'absolution.

Antoinette et Philippe restèrent à genoux. Un quart d'heure plus tard, le marquis expirait. Au même moment l'homme qui avait signalé l'incendie du château, et qui de nouveau était sorti pour veiller autour du pavillon, y rentra brusquement.

— Ils se répandent dans le parc ! Ils viennent de ce côté !

Le curé Peretty, qui était en prière, se releva :

— Fuyez tous ! s'écria-t-il.

— Ma place est ici, répondit Philippe.

Antoinette l'approuva d'un regard.

— Au nom de votre père qui vous a ordonné de vivre, je vous ordonne de fuir.

Et parlant ainsi, l'abbé montrait la porte.

— Mais, qui lui donnera la sépulture ? s'écria Philippe.

— Moi ! Partez, répondit l'abbé.

Antoinette et Philippe se laissèrent entraîner.

Le curé Peretty resta seul en face du cadavre de M. de Chamondrin. Il s'agenouilla, et, calme comme s'il eût été dans son presbytère, il récita les prières que l'Église adresse au ciel pour

l'âme des morts. La faible lueur d'une chandelle aux trois quarts consumée éclairait cette veillée funèbre. Au dehors, une clarté resplendissante embrasait la campagne. Les bandits couraient dans le parc en vociférant, arrachant les fleurs, les arbres, brisant les statues, les vases de marbre, assouvissant sur des objets inanimés la fureur qu'ils n'avaient pu assouvir sur des vivants.

Tout d'un coup, l'un d'eux découvre le pavillon. La porte est ouverte. Il entre. Quelques-uns de ses camarades le suivent. Un prêtre aux cheveux blancs se dresse devant eux. D'un geste, il leur montre le grabat où repose le corps inanimé du marquis de Chamondrin et leur dit :

— La mort a passé déjà par ici. Retirez-vous...

Il n'a pas le temps d'achever. Un violent coup de hache le renverse sur le sol, la tête fracassée. On foule son corps aux pieds, et l'un des assassins prend plaisir à promener contre les poutres du plancher une torche enflammée. L'incendie s'allume et déroule bientôt ses flammes sinistres. Alors, l'odieuse troupe s'enfuit pour continuer sa course dévastatrice. Le pillage du château a duré trois heures. Les pillards ne se retirent que lorsque la garde nationale de Remoulins, accourant trop tard au secours du marquis de Chamondrin, est signalée par l'un d'eux. Ils se

dispersent alors dans tous les sens pour échapper au châtiment qu'ils ont mérité.

Lorsque, au surlendemain de cette épouvantable nuit, Coursegol arriva, anxieux, éperdu, devant le château, les murs seulement restaient debout. De l'imposante demeure où il était né, on ne voyait que des ruines, desquelles sortaient des nuages de fumée. Une ferme, le pavillon, avaient subi le même sort, et le parc n'offrait plus qu'un amas d'arbres et de décombres, parmi lesquels des bohémiens et des mendiants, vautours que rien ne rebute, cherchaient encore les objets qu'avait épargnés le feu. A ce spectacle, Coursegol ne put retenir un cri de désespoir et de rage. Mais, combien sa douleur s'accrut, lorsqu'il apprit que deux cadavres, celui du marquis et celui du curé Peretty, avaient été découverts à moitié consumés sous les pierres chaudes encore. Philippe et Antoinette étaient-ils morts aussi ? Nul ne le savait. Un seul individu prétendit les avoir vus fuir. Ce doute était pour Coursegol plus horrible que la réalité poignante qu'il avait sous les yeux. Il s'accroupit sur l'herbe calcinée, et là, sombre, immobile, livré au désespoir le plus effroyable, il pleura amèrement.

CHAPITRE VI

PARIS EN 1792.

Le trois septembre 1792, vers onze heures du matin, un homme de haute taille, à la physionomie énergique, aux mains hâlées, suivi d'une jeune femme, se présentait, arrivant par la route de Lyon, à la barrière du Trône. Ils étaient l'un et l'autre vêtus comme des paysans du Midi. La jeune femme portait le costume des Provençales et sur le bras une mante de couleur sombre, qui l'avait abritée contre la fraîcheur de la nuit, et que la chaleur du jour rendait inutile. L'homme avait une veste et des culottes de futaine noire, un bonnet en peau de renard, des bas bleus et des souliers à semelles épaisses. La fatigue, empreinte sur leurs traits, la poussière qui couvrait leurs vêtements, la sueur qui coulait sur leur visage, attestaient une longue marche. Lorsqu'ils furent en vue de la barrière, l'homme qui tenait une valise à la main s'arrêta pour reprendre

haleine. La jeune femme l'imita et, tandis que, débarrassé de son fardeau, il s'asseyait sur le bord de la route, elle jeta du côté de Paris des regards anxieux.

— Voudra-t-on nous laisser passer? murmura-t-elle à demi-voix, épouvantée déja d'avoir à subir l'interrogatoire des soldats qui gardaient la barrière.

— Nos passe-ports ne sont-ils pas en règle? demanda son compagnon. S'il s'agissait de sortir de Paris, cela ne suffirait peut-être pas. Mais, pour y entrer, c'est plus qu'il n'en faut. Soyez sans crainte, Mademoiselle, on ne nous tiendra pas longtemps à la porte.

—Coursegol, cesse de m'appeler mademoiselle. Appele-moi ta fille. Si tu n'en prends l'habitude, tu te tromperas quelque jour, alors qu'il y aura danger à se tromper.

— Je sais mon rôle et je le joue à merveille, lorsque nous sommes devant les étrangers; mais entre nous, je ne puis oublier que je ne suis que votre serviteur.

— Mon serviteur! non, mais mon ami, mon père! N'as-tu pas pour moi la tendresse, les soins que tu aurais eus pour ta fille?

Coursegol ne répondit que par un regard. Mais ce regard prouvait que Dolorès avait dit la vérité

et que l'ancien garde du château de Chamondrin ne cessait pas de lui témoigner la paternelle sollicitude dont on a vu les preuves dans la première partie de ce récit.

— C'est égal, reprit-il, au bout de quelques instants, si vous m'aviez cru, nous serions restés dans ce village où le coche s'est arrêté. Nous aurions attendu une occasion plus propice pour arriver au but de notre voyage.

— J'ai tant de hâte d'être rendue. Il me semble qu'en me rapprochant de Paris, je me rapproche de Philippe et d'Antoinette. S'ils vivent encore, c'est à Paris que nous devons les retrouver !

— Oh ! ils vivent, j'en suis bien sûr. Mais, n'ont-ils pas émigré? Et alors, pourquoi resterions-nous dans une ville pleine de périls ?

— Nous y vivrons retirés, tranquilles, à l'affût des événements, sans que nul fasse attention à nous, et mieux placés pour avoir des nouvelles que si nous étions demeurés dans un village. Mon cœur m'assure que nous ne sommes pas loin de nos amis.

— Allons, Dieu t'entende, ma fille, répondit Coursegol qui s'exerçait à son rôle de père ; si, comme j'en ai l'espoir, Bridoul n'a pas oublié l'ami d'autrefois, nous serons en repos dans sa maison.

— N'es-tu pas sûr de lui ? demanda Dolorès avec inquiétude.

— Est-on sûr de quelqu'un par le temps qui court ? Bridoul a été mon camarade au régiment. Il m'aimait. Il aimait surtout M. Philippe, notre capitaine à tous les deux. Mais aujourd'hui le souvenir d'une telle amitié est un crime. Il faut oublier, et la peur rend parfois craintifs et lâches les cœurs les mieux trempés. Cependant, je serais bien surpris si Bridoul avait changé. Enfin, nous le saurons bientôt. Maintenant, en route, ma chère fille, et, à la barrière, ne te trouble pas si l'on nous interroge.

— Sois sans inquiétude, mon père, répondit Dolorès en souriant.

Coursegol reprit la valise. D'un pas ferme, il se dirigea vers la barrière. Dolorès le suivit en essayant de contenir les battements de son cœur, plus troublée qu'elle ne l'avait été durant le cours de ce long voyage. Au moment où ils franchissaient la grille entr'ouverte, une sentinelle les arrêta et les fit entrer dans une petite maison qu'occupaient des gardes nationaux, chargés de veiller sur ce point à la sûreté de Paris. Le poste était commandé par un lieutenant, un tout jeune homme au visage imberbe, presque un enfant. En voyant entrer une belle fille, suivie d'un

homme âgé, il se leva, et, s'adressant à ses soldats :

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-il.

— Je désire pénétrer dans Paris, lieutenant, répondit Coursegol, sans être interrogé.

— Pénétrer dans Paris ! tu choisis bien ton moment ! Il y a force gens qui s'y trouvent, et qui voudraient en être sortis ! Cette citoyenne? ajouta l'officier, en désignant Dolorès.

— C'est ma fille !

— Assieds-toi, citoyenne, reprit le lieutenant, en offrant sa propre chaise à Dolorès.

Elle obéit, tandis que l'interrogatoire de Coursegol continuait

— D'où venez-vous ?

— De Beaucaire !

— A pied ?

— Non, citoyen, nous avons quitté le coche à Montgeron. Le conducteur n'avait d'autres voyageurs que nous. En apprenant les troubles de Paris, il a déclaré qu'il en attendrait la fin. Sa diligence était chargée de marchandises. Il redoutait d'être pillé.

— Prend-il les patriotes pour des bandits? s'écria l'officier avec colère. Si je suis de garde quand sa voiture entrera, il recevra la leçon qu'il mérite. Tu as des passe-ports, je pense ?

— Les voici.

Le chef du poste prit les papiers que Coursegol lui tendait et les examina avec attention.

— Ils ont deux ans de date ! fit-il. Où as-tu passé ces deux ans ?

— Ma fille a été malade en route. A diverses reprises, nous avons dû nous arrêter. Nous avons fait de longs séjours à Vienne en Dauphiné, à Dijon, à Montereau. Mais tu remarqueras, citoyen, que les passe-ports portent le visa des autorités de ces villes.

— En effet. Eh bien, on va vous conduire à la section, et si vos papiers sont en règle, comme je le crois, vous serez libres dans Paris.

Le jeune lieutenant se retourna pour donner un ordre à l'un de ses soldats. Mais soudain il se rapprocha de Coursegol, et, s'exprimant avec bienveillance, il lui dit à voix basse :

— Vous m'avez l'air de braves gens, ta fille et toi ; je serais désolé qu'il vous arrivât malheur ! Paris n'est pas sûr. Depuis hier, on massacre les prisonniers, et peut-être ferais-tu bien, pour la citoyenne et pour toi, d'attendre que la colère du peuple soit apaisée.

— Mais nous sommes du peuple, nous, reprit Coursegol. Nous n'avons rien à craindre. D'ailleurs, je connais un brave patriote qui peut, au

besoin, répondre de nous : le citoyen Bridoul, qui tient dans la rue Antoine un débit de vins.

— A l'enseigne du *Bonnet Phrygien?* s'écria l'officier.

— C'est cela même, répondit Coursegol avec assurance, bien qu'il eût ignoré jusqu'alors l'enseigne, sous la protection de laquelle son ami Bridoul avait placé son établissement.

— Bridoul est, en effet, un patriote. Grâce à lui, vous ne risquez rien ! On va vous conduire à la section.

— Merci tout de même, lieutenant, fit Coursegol.

Puis, prenant sous son bras celui de Dolorès, il suivit le soldat chargé de les escorter jusque auprès des autorités municipales. Là, l'interrogatoire recommença. Coursegol renouvela ses réponses. Comme des gens qui demandaient à entrer dans Paris ce jour-là ne pouvaient inspirer des soupçons, quelques instants après, Coursegol et Dolorès, munis de leurs passe-ports visés à nouveau, circulaient librement dans les rues, surpris et alarmés par le spectacle qui se déroulait sous leurs yeux.

Les derniers contemporains du grand drame révolutionnaire disparaissent tous les jours. L'âge a courbé leur corps, blanchi leurs cheveux

affaibli leur mémoire. Bientôt il ne restera plus aucun de ceux dont le témoignage pouvait aider les historiens de ces temps orageux dans la recherche de la vérité. Mais parmi ceux qui survivent et qui, dans l'année 1792, étaient en âge de voir, de comprendre et d'être impressionnés, il en est peu qui n'aient conservé, pareil à une empreinte ineffaçable, le souvenir de la terreur qui régna dans Paris durant les journées de septembre. Depuis le dix août, Paris avait été livré aux agitations, aux émeutes. L'arrestation de la famille royale, les débats populaires des sections et des clubs, les rivalités de la Commune et de la Convention, les levées des volontaires, c'était là plus d'événements qu'il n'en fallait pour jeter le trouble, le désordre, l'effroi dans une grande capitale. Les affaires paralysées, les magasins fermés pour la plupart, les quartiers aristocratiques désertés, l'émigration enlevant à la France des millers de citoyens, les rues pleines d'une foule en haillons, sinistre, féroce; le luxe qui faisait vivre les artisans, proscrit; la disette aux portes du pays, l'argent disparu, les lieux de plaisirs dévastés, les jardins et les galeries du Palais-Royal restant seuls comme le dernier rendez-vous accessible aux passions sensuelles d'un peuple qui, pressentant la mort, veut frené-

tiquement jouir de ce qui lui reste de vie : telle était la physionomie de Paris.

Dans les derniers jours d'août, on connut la nouvelle de la prise de Longwy par les Prussiens, le siége de Verdun, les préparatifs des Russes et des Allemands prêts à marcher sur la France. Il n'en fallut pas davantage pour exciter les terreurs du peuple parisien, pour attiser ses colères contre ceux qu'il appelait des aristocrates et qu'il accusait de complicité avec les ennemis de la nation.

Le vingt-neuf août, par ordre de la Commune, les barrières sont fermées. On n'entre plus dans Paris qu'avec un passe-port qui doit être visé aux sections. On n'en sort à aucun titre, sous aucun prétexte. Les Parisiens restent prisonniers. Des visites domiciliaires ont lieu dans toutes les maisons, dans chaque appartement. Riche ou pauvre, chacun doit les subir. Tout objet suspect est saisi, tout homme chez lequel on en découvre est arrêté. Les visiteurs accomplissent leur mission brutalement, quelques-uns faisant main basse sur les objets précieux qui se trouvent sous leurs mains. Ils frappent les murs pour voir si aucune cachette n'y est dissimulée ; ils sondent les matelas et les éventrent à coup de piques et de poignards. A la suite de ces visites, plusieurs

milliers d'individus sont arrêtés, conduits, pour y être interrogés, à l'Hôtel de ville, où le plus grand nombre reste, durant trente heures, debout, sans nourriture, attendant que le tour de chacun soit venu de comparaître devant les membres de la Commune. Après cet interrogatoire, les uns sont relâchés, les autres dirigés sur les prisons, qui s'emplissent à ce point que, le premier septembre, il ne s'y trouve plus de place pour les derniers venus.

Le lendemain, deux septembre, vingt-quatre individus, — prêtres presque tous, — sont arrachés à la mairie, où ils se trouvaient encore, empilés dans des fiacres, conduits par une troupe furieuse à l'Abbaye, massacrés en y arrivant. Après ce premier exploit, les massacreurs courent aux Carmes, au Châtelet, à la Conciergerie, répandent autour d'eux le sang, donnant la mort aux innocents et aux coupables, à des voleurs et à d'honnêtes gens accusés de crimes imaginaires, sans qu'il leur soit permis de se justifier. La nuit n'arrête pas la rage des assommeurs ! Le trois septembre, ils tuent de nouveau à l'Abbaye, à la Force, aux Bernardins. Enfin le quatre ils mettent à feu et à sang la Salpêtrière et Bicêtre, accomplissant des horreurs que la plume se refuse à raconter.

Durant ces trois jours, le tocsin sonne. Des bandes ivres de luxure et de sang, composées de sans-culottes et de tricoteuses, parcourent les rues, poussant des cris de mort, sans que nul songe à mettre un terme à leurs sanguinaires fureurs. Terrifiés, en proie à une panique véritablement singulière, si l'on considère le nombre relativement restreint des assassins, les citoyens demeurent enfermés dans leurs maisons. L'Assemblée nationale semble impuissante à arrêter les horreurs de ces heures tragiques; par son inertie, la Commune semble les favoriser. Quelques efforts isolés sont vainement tentés.

De ces journées égales par l'horreur qu'elles inspirent à quiconque, après soixante-seize ans, en étudie les péripéties, la plus sombre fut celle du trois septembre qui vit périr, parmi tant de victimes, la princesse de Lamballe, odieusement massacrée pour avoir trop aimé la reine. Frappé à mort, jeté d'abord sur un monceau de cadavres, dépouillé ensuite de ses vêtements, son corps reste exposé au regard d'une populace infâme. Un des bandits ose détacher de ce pauvre corps souillé par la boue, et plus encore par les mains des assassins, la tête charmante qui en était la plus belle part; d'autres, écartelant le tronc

avec une cruauté que rien ne peut assouvir, s'en disputent les lambeaux sanglants. Puis, commence une épouvantable mascarade. Semblables à des bêtes enragées, portant en triomphe, comme des trophées de victoire, ces dépouilles de mort, la troupe des assassins s'élance de la rue du Roi-de-Sicile, où était située la prison de la Force, et va porter la terreur au centre de Paris, en s'arrêtant sous les croisées du Temple et sous celles du Palais-Royal.

Il était environ midi, au moment où Coursegol et Dolorès, ayant traversé la place de la Bastille, pénétrèrent dans la rue Saint-Antoine, au milieu d'une foule compacte, composée en grande partie d'hommes et de femmes ivres, d'enfants en haillons, qui hurlaient les uns et les autres et chantaient d'odieux refrains. Quelques gardes nationaux se mêlaient à eux, arrêtés à chaque instant par des groupes, pour crier : « Vive la nation ! » cri patriotique que poussaient les soldats de la République en défendant nos frontières et que des assassins vociférèrent ce jour-là. Les voitures qui essayaient de fendre ce flot mouvant étaient arrêtées aussi ; ceux qu'elles transportaient, obligés de prouver leur patriotisme, en mêlant leurs acclamations à celles du peuple. L'audace, la brutalité des sans-culottes

et des tricoteuses n'eurent pas de limites durant cette journée. Malheur à qui laissait son visage trahir ses sentiments, même une seule minute. La terreur, la pitié, la tristesse, étaient des crimes qu'on expiait cruellement.

Coursegol avait hésité à s'engager dans la rue Saint-Antoine. Il redoutait d'exposer Dolorès au contact de cette multitude ameutée, dont ils ne pouvaient encore, ni l'un ni l'autre, s'expliquer la présence sur ce point. Mais plus la grande ville, dans laquelle elle venait pour la première fois, apparaissait à Dolorès sous un aspect odieux, plus elle était pressée de se sentir en sûreté dans la maison de Bridoul. Or, la maison de Bridoul était dans la rue Saint-Antoine ; pour y arriver, il fallait absolument traverser la foule, à moins de se résigner à attendre qu'elle se fût dissipée. Mais se dissiperait-elle promptement ? N'y avait-il pas danger à rester plus longtemps sans asile, sans protecteur ? Cette pensée épouvanta Dolorès. Pressée d'arriver, elle entraîna Coursegol.

D'abord ils marchèrent sans trop de difficulté, suivant la masse qui semblait se diriger vers un même but. Lorsqu'ils eurent dépassé la place Royale, ils furent obligés de ralentir leur marche. A la hauteur de la rue Pavée, ils durent

s'arrêter. La foule formait là comme un mur infranchissable. Ils se trouvèrent pressés à ce point que Dolorès crut qu'elle allait être étouffée. Alors Coursegol étendit les bras, la plaça devant lui, résistant à ceux qui le pressaient en avant et la protégeant contre le choc impétueux de cette populace soulevée.

Au milieu du tumulte que nous essayons de décrire, Coursegol était préoccupé, autant par l'impatience de Dolorès que par les doutes qu'il éprouvait lui-même en songeant à Bridoul. Il ne l'avait pas vu depuis trois ans. Il savait seulement que Bridoul, en quittant le régiment, avait acheté le fonds d'un marchand de vin. Mais, en apprenant que son ancien camarade débitait sa marchandise à l'enseigne du *Bonnet Phrygien*, il se demandait avec effroi s'il n'allait pas trouver, au lieu d'un ami, un patriote exalté qui refuserait de venir en aide à l'ex-serviteur d'un marquis. Ces réflexions l'avaient tenu silencieux jusque-là. Mais, en se trouvant arrêté par la foule, il eut la pensée de s'enquérir de la cause du mouvement auquel il était mêlé sans le comprendre. S'adressant à un homme placé à quelques pas de lui, qui semblait, tant était grande l'impassibilité de son visage, ne prendre aucune part aux émotions dont il était témoin, Coursegol lui dit:

— Que se passe-t-il donc ?

— Ce qui se passe ! reprit l'inconnu, non sans amertume. On va promener dans Paris la tête de la Lamballe.

Coursegol ne put retenir un mouvement d'horreur et de pitié. A diverses reprises, lorsqu'il accompagnait Philippe chez le duc de Penthièvre, il avait entrevu la princesse qui, l'on s'en souvient, protégeait son jeune maître. En même temps, la pensée que Dolorès allait être témoin de cette horrible exhibition l'épouvanta. Il se promit de veiller autour de lui afin d'éviter au regard de la jeune fille le spectacle odieux qu'attendait la cohue frémissante. Tout à coup, Dolorès qui, depuis un moment, était immobile à la même place et sentait sous ses pieds un sol humide et glissant, comme si elle eût marché dans un ruisseau, se retourna vers Coursegol et lui dit :

— Je suis dans l'eau.

Coursegol recula brusquement et parvint à gagner assez de terrain pour déplacer Dolorès. Dégagée, grâce à cet effort, elle put respirer. Machinalement, elle regarda la terre et poussa un cri d'effroi.

— Du sang ! du sang ! fit-elle éperdue.

Les yeux de Coursegol suivirent la direction de ceux de Dolorès. Elle ne s'était pas trompée.

Il y avait là une mare de sang, et un peu plus loin un cadavre que la foule piétinait depuis une heure.

— Mais, où sommes-nous donc? murmura Coursegol terrifié.

L'homme qui lui avait parlé déjà se rapprocha et lui dit :

— Vous êtes à cent pas de la prison de la Force, où tout à l'heure encore on massacrait les prisonniers.

Puis, se rapprochant plus encore, de façon à n'être entendu que de Coursegol, il ajouta :

— Recommandez à cette jeune fille de ne pas crier de nouveau comme elle vient de le faire tout à l'heure. Si quelque exalté l'avait entendue, on vous eût fait un mauvais parti.

Au même moment la foule se remit en marche. L'homme disparut. Coursegol, agité par des émotions si nouvelles pour lui, se retourna. Dolorès était évanouie dans ses bras. Le pauvre homme promena autour de lui un regard désespéré. Soudain ses yeux s'arrêtèrent sur une enseigne posée au-dessus d'une boutique de l'autre côté de la rue. Cette enseigne représentait un bonnet rouge sur une planche noire, au-dessus duquel on lisait ces mots peints en grosses lettres rouges aussi : *Au Bonnet Phrygien*. Depuis un

quart d'heure, il était, sans le savoir, en face du cabaret de Bridoul. Il poussa un cri de joie, enleva Dolorès dans ses bras robustes, et d'une voix de stentor :

— Place ! place ! braves citoyens ! une femme évanouie, ma fille !

Le costume provençal de Dolorès trompa les individus qui barraient le passage.

— C'est un Marseillais, dit une voix.

A cette heure, pour les bons patriotes, tout Marseillais était un héros. La grande taille de Coursegol en imposait encore.

— Oui, reprit-il, je suis un des Marseillais venus au secours des Parisiens !

On s'écarta devant lui. Il put enfin atteindre la boutique du *Bonnet Phrygien,* il entra. Dans la vaste salle du cabaret, il y avait peu de monde. Il déposa Dolorès sur une chaise. Sans rien voir qu'elle, sans rien entendre, il courut au comptoir, prit un verre d'eau, revint vers la jeune fille, lui baigna les poignets et les tempes ; bientôt elle ouvrit les yeux !

— Chère petite, es-tu mieux ? demanda-t-il avec sollicitude.

— Oui, oui ! mon bon Coursegol, répondit Dolorès. Elle se reprit : Oui, mon père ; mais j'ai eu bien peur.

— La citoyenne a été pressée dans la foule ! dit tout à coup une voix derrière Coursegol.

Il se retourna et vit une femme jeune encore. Un souvenir rapide traversa son cerveau. Il se rappela que Bridoul était marié.

— N'êtes-vous pas la citoyenne Bridoul ? fit-il.

— Sans doute ! Cornélie Bridoul !

— Votre mari ?

— Le voilà.

Bridoul apparut. Il avait suivi sa femme pour voir de près la jeune Provençale qu'on venait d'apporter dans son cabaret.

— Me reconnais-tu ? demanda Coursegol.

— Coursegol !

— Oui ! Je suis ton beau-frère. Cette jeune fille est ta nièce. Nous arrivons de Beaucaire. Je t'expliquerai tout.

Bridoul regarda rapidement autour de lui. Nul ne les observait. Les individus attablés dans la salle venaient de se lever en masse et de se porter en avant vers la porte, attirés par le tumulte croissant de la foule qui hurlait au dehors.

— Femme, emmène la citoyenne ! dit Bridoul, nous allons être envahis.

Celle-ci s'empressa d'obéir. Elle entraîna Dolorès dans l'arrière-boutique. Il était temps. Encore cinq minutes et les regards de Dolorès

auraient eu à subir un spectacle plus hideux encore que celui auquel elle venait d'assister. Le cabaret fut en quelque sorte pris d'assaut. La foule suivait une douzaine d'hommes à figure sinistre, aux cheveux épais, aux regards abrutis, couverts de sang, dépenaillés. On montait sur les chaises, sur les tables, pour les mieux voir. C'étaient les égorgeurs de la Force. Ils demandèrent du vin, que Bridoul s'empressa de leur servir. L'un deux portait à la main une tête de femme fraîchement coupée, dont la chevelure blonde était enroulée autour de son bras nu. Pour boire, il posa cette tête toute droite sur le comptoir d'étain. Coursegol ferma les yeux pour ne pas voir. Il avait reconnu les traits de la princesse de Lamballe. Lorsque ces hommes eurent bu, l'un deux dit :

— Maintenant, nous allons faire accommoder la tête de la citoyenne afin qu'Antoinette puisse la reconnaître.

Et, s'adressant à Bridoul, il ajouta :

— Connais-tu un perruquier dans le quartier?

— A cent pas d'ici, citoyen, place de la Bastille, répondit Bridoul.

— En route ! s'écrièrent les égorgeurs.

L'un deux ayant repris la tête de la malheureuse princesse, la troupe se remit en marche,

suivie de la foule qui l'escortait depuis la Force. Quelques minutes après le cabaret était vide. Bridoul s'élança dans l'arrière-boutique. Coursegol le suivit. Par bonheur, les deux femmes n'avaient rien vu. Grâce aux soins de Cornélie Bridoul, Dolorès était maintenant en possession de tout son calme.

— Avant tout, demanda le marchand de vin à Coursegol, êtes-vous rangés parmi les suspects? Fuyez-vous des poursuites ? Dois-je vous cacher?

— Non, répondit ce dernier. Nous sommes venus à Paris avec l'espoir d'y retrouver M. Philippe.

— Notre ancien capitaine ?

— Lui-même, reprit Coursegol, qui raconta sur-le-champ à son ancien camarade les événements que nos lecteurs savent déjà.

Bridoul l'écouta en silence, douloureusement ému, en apprenant les malheurs dont son ami lui faisait le récit. Lorsque ce dernier eut fini, il prit la parole à son tour.

— Je suis prêt à affirmer que le capitaine n'est pas à Paris. S'il y était, il aurait couru, comme tous les nobles, de très-grands dangers, et, dans le danger, il aurait songé à son ancien soldat Bridoul dont il connaissait le dévouement.

— Ah ! tu n'as pas changé ! s'écria Coursegol, en lui serrant les mains.

— Non, je n'ai pas changé ; tel tu m'as connu, tel tu me trouves. Seulement, mon brave, il faut être prudent. Tu as bien fait de venir dans ma maison. Jusqu'à nouvel ordre, la citoyenne et toi vous y demeurerez avec nous. Vous êtes de la famille. Plus tard, s'il y a lieu, nous aviserons. Mais, dès ce soir, je te conduirai à la section du Temple dont je fais partie. Je te présenterai comme mon beau-frère, un brave patriote du Midi.

— Que diable veux-tu que j'aille faire à la section du Temple ? demanda Coursegol.

— Ce que tu iras y faire ? tu iras hurler avec les loups ; ce qui est le seul moyen de n'être pas mangé par eux.

Coursegol résistait encore.

— M. Bridoul a raison, objecta timidement Dolorès.

— Ma nièce, vous vous rangez à l'avis de votre oncle, et vous faites bien, reprit Bridoul. Seulement, gardez-vous de m'appeler monsieur. Cela suffit, par le temps qui court, pour conduire en prison !

— Tout est donc un crime ? s'écria Coursegol.

— Tout ! répondit Bridoul, et le plus grand de tous serait de te croiser les bras ici pendant que les bons patriotes vont entendre pérorer dans les

clubs les amis du peuple. On t'épierait, on te surveillerait, car nous sommes entourés d'espions, et, à la moindre allure suspecte, nous irions tous dormir sur la paille des Madelonnettes ou de l'Abbaye, en attendant mieux. Ainsi, attention !

Coursegol poussa un gémissement.

— Ne vas-tu pas soupirer ? fit Bridoul. Ce que je dis, ce que je fais n'empêche pas de rendre service à qui le mérite. Au contraire ! Je serais riche, si j'avais autant de mille louis que j'ai fait sauver des gens depuis le dix août !

— Tais-toi ! notre homme, fit vivement madame Bridoul ; si l'on t'entendait !

— Oui, oui, Cornélie, je m'arrête. Il n'y a ici que des patriotes, des braves sans-culottes, toujours prêts à crier : « Vive la Nation ! »

En parlant ainsi, Bridoul passa dans sa boutique, où divers clients venaient d'entrer.

L'ancien dragon Bridoul avait dépassé la quarantaine. C'était un homme de petite taille que des protections seules avaient pu faire entrer dans la cavalerie. Il n'avait rien en effet de ce qui constitue un beau cavalier. Ses jambes courtes, son ventre proéminent, ses bras énormes, ses mains grasses lui donnaient, lorsqu'il était immobile, l'air d'un pingouin au repos. Une grosse

tête aux cheveux ébouriffés, déjà gris, avec des yeux ronds, surmontaient son corps aux allures un peu grotesques. Mais, tant de bonté éclatait dans son regard, sa voix était si pénétrante que l'on devinait sous ses formes épaisses un brave homme et qu'on se sentait, en le voyant, invinciblement attiré vers lui. Vingt-cinq ans de sa vie s'étaient écoulés au service du roi. Il avait vaillamment versé son sang, exposé ses jours, et gagné, grâce à l'habileté qu'il apportait en traitant avec les recruteurs, quelques mille livres. Cette petite fortune lui permit un jour de quitter l'armée et de se marier. Une jeune ouvrière du faubourg du Roule dont les beaux yeux avaient, ainsi qu'il le disait lui-même, percé son cœur de part en part, consentit, bien que beaucoup plus jeune que lui, à l'union de leurs destinées. En 1789, les nouveaux époux achetaient un débit de vin sur la porte duquel, après le 10 août, ils collèrent prudemment l'enseigne du *Bonnet Phrygien*.

Dans le fond de l'âme, le citoyen Bridoul et sa femme Cornélie nourrissaient les opinions royalistes les plus ardentes. Après l'emprisonnement de Louis XVI et des siens, ils pleurèrent amèrement. Mais ils éprouvaient déjà un sentiment qui allait devenir général, sous l'empire

duquel s'accomplirent la plupart des événements de cette sanglante époque. Ils eurent peur. Ils ne voulaient pas être rangés parmi les suspects. Ils n'hésitèrent pas à mentir à leur conscience, à leur cœur, en professant ouvertement des doctrines que, secrètement, ils abhorraient, mais qui leur donnaient la réputation de patriotes irréprochables. C'est alors que le cabaret du *Bonnet Phrygien* devint le rendez-vous des révolutionnaires du quartier. Il y eut là des conciliabules secrets — petits clubs dans lesquels on préparait les propositions à faire aux sections — auxquels Bridoul assista, qui l'éclairèrent à diverses reprises sur les projets des sans-culottes et lui fournirent les moyens de sauver la vie à plusieurs citoyens mis hors la loi. La peur l'avait rendu circonspect, mais non lâche. Avec une habileté merveilleuse, il conspira contre le nouvel état de choses, en se faisant le complice de quelques proscrits, en favorisant leur fuite, en se chargeant de veiller sur leurs biens, destinés à la confiscation. Il eut le bonheur de trouver dans sa femme une auxiliaire, dont la résolution, le courage, le sang-froid ne lui firent jamais défaut. On ne sera plus surpris, après ces explications, de l'accueil que les époux Bridoul avaient fait à Dolorès et à Coursegol. Pour ac-

complir le bien, on les trouvait toujours prêts.

Le soir même de son arrivée, Dolorès fut installée dans une chambre que les époux Bridoul possédaient au-dessus de leur cabaret. Coursegol se logea dans un petit cabinet attenant à cette chambre. On pouvait arriver sans traverser l'établissement à ce local que, jusqu'à ce jour, Bridoul avait loué au mois. Une allée étroite, mais propre, y conduisait. Dolorès et Coursegol n'étaient donc pas exposés à se mêler, contre leur gré, à la foule des consommateurs qui, durant de longues heures, remplissaient la salle du marchand de vin. Il fut décidé que les repas auraient lieu en commun dans l'arrière-boutique, où couchaient les époux Bridoul. On décida également que Dolorès quitterait le costume provençal sous lequel elle était arrivée à Paris. Elle se vêtit comme les jeunes filles de la petite bourgeoisie. Il fallait éviter tout ce qui pouvait attirer l'attention, et déjà la beauté de Dolorès n'était que trop faite pour provoquer dans les rues les regards curieux des passants.

A dater de ce jour, commença pour elle une vie modeste, mais agitée. Condamnée, dès qu'elle quittait sa chambre, à vivre parmi les gens du peuple, elle était chaque jour témoin des événements tumultueux qui caractérisent cette épo-

que. Tantôt c'était une émeute provoquée par la cherté des vivres dont la rareté s'annonçait déjà et préparait la disette de l'année suivante ; tantôt, c'était une horde de sans-culottes et de tricoteuses qui parcouraient les rues, envahissant les lieux publics, en obligeant tous ceux qu'elle rencontrait à pousser des cris patriotiques. D'autres fois, c'était le départ d'une légion de volontaires qui volaient aux frontières ou en Vendée ; ou bien encore l'arrestation de quelque passant, en apparence inoffensif, par un sectionnaire qui reconnaissait, en lui, un aristocrate.

Triste vie que la vie d'alors. A toute heure, l'existence des hommes était menacée par les violences d'un patriotisme farouche. Paris avait perdu la moitié de sa population. Des quartiers entiers, le faubourg Saint-Germain, le faubourg du Roule, la rue du Mont-Blanc, étaient déserts; les hôtels des nobles, fermés pour la plupart ou livrés aux enchères à titre de biens nationaux. L'argent devenant rare, on avait créé des assignats. Mais, à moins d'y être contraints, les marchands préféraient ne pas vendre plutôt que de livrer leurs produits contre des titres qui ne leur inspiraient aucune confiance. Plus de négoce, plus de luxe, plus de brillants équipages dans les rues. On eût dit que la vie se retirait peu à

peu de Paris. Les seuls endroits dans lesquels on semblait vivre encore étaient les sections, les clubs, la Convention et le Palais-Égalité. Hors de là, la mort partout.

Le dimanche qui suivit son arrivée à Paris, Dolorès, qui s'était convaincue que Cornélie Bridoul professait des sentiments religieux, lui dit dès le matin :

— A quelle heure allez-vous à l'église ? J'y veux aller avec vous.

— A l'église ! pourquoi faire ? demanda Cornélie étonnée.

— Pour entendre la messe.

— Vous iriez entendre la messe d'un prêtre assermenté ?

Et comme Dolorès la regardait avec surprise, Cornélie ajouta :

— Les offices divins sont célébrés par des prêtres renégats, qui ont adhéré à la constitution civile du clergé.

— Alors, vous n'allez plus dans les temples ?

— Puisqu'on ne nous laisse pas la liberté d'y prier.

Le soir venu, après le souper, comme Dolorès se préparait à se retirer pour regagner sa chambre, Cornélie, qui était restée seule avec elle dans l'arrière-boutique, tandis que Bridoul, aidé de

Coursegol, se préparait à fermer le cabaret, lui dit :

— Ce matin, vous regrettiez de ne pouvoir assister à la messe. J'ai été prévenu qu'un saint vieillard, caché près d'ici par des âmes charitables, célébrerait ce soir le saint sacrifice.

— Oh ! allons-y, s'écria Dolorès.

— Soit ! Je vous emmène. Coursegol nous accompagnera ; Bridoul gardera la maison.

Quelques instants après, Dolorès, Cornélie et Coursegol, munis de la carte de civisme dont tout bon citoyen devait être porteur pour circuler dans Paris après dix heures du soir, sortaient furtivement du cabaret et se dirigeaient vers la place Royale. Les quartiers qu'ils traversaient en faisant de longs détours et en veillant, afin de ne pas se laisser suivre, étaient solitaires. On ne rencontrait guère que des groupes de deux ou trois personnes qui passaient rapidement, comme si les uns se fussent défiés des autres. Une patrouille arrêta nos personnages. Ils exhibèrent leurs cartes de civisme. On les laissa aller sans les interroger. Enfin, ils arrivèrent place Royale, gagnèrent une rue obscure. Une porte était entr'ouverte, contre laquelle se tenait un homme, vêtu d'une carmagnole et coiffé d'un bonnet rouge. Cornélie lui dit quelques mots à voix basse.

— Passez, répondit-il.

Il s'écarta. Dolorès et Cornélie entrèrent rapidement. Coursegol, qui devait garder la rue, ne les suivit pas. Les deux femmes gravirent cinq étages. Au dernier, nouvelle porte gardée comme celle du bas. Cornélie donna le mot d'ordre au gardien qui la laissa pénétrer. Elles traversèrent plusieurs pièces, peu ou mal meublées, et se trouvèrent enfin dans une vaste chambre, éclairée par deux bougies, n'ayant pour croisées qu'une lucarne dans le plafond, couverte d'une toile destinée sans doute à cacher ce qui allait se passer aux espions qui auraient eu la fantaisie de se promener sur les toits. Au fond de la chambre, on voyait une grande alcôve, dont l'intérieur était dissimulé derrière d'épais rideaux. Dans cette alcôve quelqu'un allait et venait, sans que nul pût voir ce qui s'y passait. Il y avait dans la chambre environ vingt personnes, des femmes pour la plupart. Chacun se tenait debout, silencieux, immobile, dans l'attente de quelque mystérieux événement. Quand onze heures sonnèrent, une voix se fit entendre derrière les rideaux.

— Fermez les portes !

Le gardien obéit, vint se placer derrière les assistants qui, d'un mouvement unanime, s'age-

nouillèrent. Au même moment, les rideaux s'ouvrirent, laissant voir, au fond de l'alcôve, à la place du lit, un autel illuminé, sur lequel était dressé un crucifix de bois noir et, au pied de l'autel, un vieillard, un prêtre en cheveux blancs, vêtu des ornements sacerdotaux et assisté de deux hommes, jeunes encore, qui remplissaient l'office des enfants de chœur. La messe commençait. A ce spectacle, Dolorès ne put retenir ses larmes. Après avoir pleuré, elle pria. Elle pria avec ferveur pour Philippe, pour Antoinette, pour ceux qu'elle aimait, pour elle-même. La cérémonie dura peu. Le prêtre adressa aux assistants quelques courtes exhortations. Le temps était passé des grandes pompes et des longs sermons. A toute minute, on pouvait être surpris, et la vie de tous ceux qui étaient présents eût été menacée, si on les eût arrêtés dans cette modeste chambre, devenue, pour quelques instants, le dernier asile de l'Église romaine proscrite. Lorsque la messe fut dite, les rideaux furent de nouveau fermés et les fidèles sortirent peu à peu, non sans avoir déposé dans un tronc une offrande destinée au vénérable prêtre qui avait officié. Au moment où Dolorès et Cornélie allaient se retirer, le courageux vieillard passa auprès d'elles. Il était vêtu comme un brave patriote, et

si bien déguisé qu'elles ne l'auraient pas reconnu s'il ne leur eût adressé la parole. Quant à l'autel et aux vases sacrés, ils avaient disparu comme par enchantement.

Tantôt dans cette maison, tantôt dans une autre, Dolorès put assister régulièrement aux offices. Il ne se passait pas de dimanche sans que Cornélie la conduisît dans quelque mystérieux réduit où des chrétiens en petit nombre semblaient se donner rendez-vous pour prier. Elle fut de la sorte initiée à des actions héroïques dont le spectacle lui apprit à braver les persécutions qui menaçaient les citoyens. Elle fut entraînée à son insu, mais heureuse de se dévouer, dans un complot immense, sorte de ligue secrète, formée naturellement, sans entente préalable, par les gens de bien, pour venir en aide à ceux d'entre eux que le bras redoutable du Comité de sûreté générale pouvait atteindre. C'est ainsi qu'un soir, elle accompagnait Cornélie qui allait porter des vivres à un noble poursuivi et caché aux environs des Invalides; c'est ainsi qu'un autre soir, elle aidait une vieille religieuse à sortir de Paris où elle était vouée à la mort. A cette existence de dévouement, Dolorès se passionna jusqu'à s'exposer parfois imprudemment, sans nécessité. Elle était fière de pouvoir seconder

les époux Bridoul. Elle conçut pour eux une admiration et un attachement qui lui inspiraient tous les jours le désir de les égaler dans la tâche à laquelle ils s'étaient si courageusement consacrés.

Cependant Coursegol, ignorant la plupart des dangers auxquels Dolorès s'exposait ou ne les connaissant que lorsqu'ils avaient cessé d'exister, alors qu'il ne pouvait plus que blâmer ce qu'il appelait des témérités inutiles, ne perdait pas de vue les causes qui l'avaient décidé à faire avec elle le voyage de Paris. Ce qu'ils se proposaient, c'était, l'on s'en souvient, de retrouver Philippe de Chamondrin et Antoinette de Mirandol, disparus l'un et l'autre durant l'incendie du château au moment où le marquis allait mourir. Bien que Bridoul persistât à affirmer que son ancien capitaine n'était pas dans Paris, Coursegol ne se décourageait pas. Durant trois mois, il se livra aux recherches les plus actives. Il retrouva d'anciens soldats qui avaient, comme lui, fait partie de la compagnie de M. de Chamondrin. Il arriva jusque chez quelques-uns des amis de son maître qu'il avait connus lors de son premier séjour à Paris. Il fréquenta les lieux publics. On le vit tour à tour aux Jacobins, aux séances des sections, dans les tribunes de la Convention, au palais

Égalité, partout où il pensait pouvoir retrouver Philippe. Nul ne put le mettre sur les traces de ce dernier. Chaque soir, en rentrant, après avoir battu le pavé durant toute la journée, il rendait compte à Dolorès de l'inutilité de ses recherches. Celle-ci l'écoutait tristement. Puis, elle hochait la tête et disait :

— Bridoul a raison. Philippe et Antoinette ont émigré. Nous sommes condamnés à ne les revoir peut-être jamais. Après tout, cela vaut mieux, puisqu'ils sont en sûreté.

Mais, même en essayant de se consoler ainsi, elle ne parvenait pas à imposer silence au chagrin profond déchaîné dans son cœur. Ce qui la désespérait, c'était moins la séparation que l'incertitude. Si vivre loin de ceux que l'on aime est un mal cruel, ce mal n'est-il pas plus cruel encore lorsqu'on est à ce point incertain de leur sort, qu'on ne peut dire s'ils vivent ou s'ils sont morts? Dolorès aimait Antoinette comme une sœur, et Philippe, avec des sentiments plus tendres, bien qu'elle se fût sacrifiée volontairement, résignée à ne voir jamais en lui autre chose qu'un frère. Elle ne pouvait cependant oublier les émotions violentes que ce nom si cher faisait jadis naître en elle. Elle eût payé de sa vie la satisfaction d'apprendre que Philippe était heureux.

— Allons, ma fille, ne pleure pas, disait Coursegol. Nous finirons bien par savoir ce qu'ils sont devenus.

— Ils habitent pour sûr quelque part, en Allemagne ou en Angleterre, ajoutait Bridoul, tourmentés à cause de vous, comme vous l'êtes à cause d'eux. Vous les reverrez un jour. Jusque-là, prenez patience.

Plus de quatre mois s'étaient écoulés ainsi, lorsqu'on annonça tout à coup que le roi, prisonnier au Temple, allait être mis en jugement. En même temps, le bruit se répandit que, dans le but de le sauver, un certain nombre de gentilshommes émigrés, trompant la vigilance meurtrière de la police, étaient entrés dans Paris, décidés à tenter un coup de main au dernier moment.

Coursegol sentit renaître ses espérances. Il ne doutait pas que Philippe ne fût accouru pour jouer sa vie dans cette partie suprême. Ce fut avec l'espoir de le rencontrer qu'il assista au procès du malheureux Louis XVI et que, le vingt et un janvier, il se rendit avec Bridoul jusqu'au pied de l'échafaud. Le roi fut décapité et Philippe ne parut pas. Alors Coursegol se décida à une dernière démarche à laquelle il pensait depuis plusieurs semaines.

On se rappelle que Philippe avait été attaché, dès son arrivée à Paris, à la maison du duc de Penthièvre, dans laquelle le chevalier de Florian s'était fait son introducteur. Seul de toute la famille royale, ce prince était demeuré en France sans y être inquiété. Il dut à ses vertus, à sa réputation, à sa bienfaisance, ce privilége dont l'histoire de ce temps n'offre pas d'autre exemple. Depuis la mort de sa bru, la princesse de Lamballe, qu'il n'avait pu sauver des mains des égorgeurs, il habitait avec sa fille, la duchesse d'Orléans, le château de Bisy à Vernon. Il vivait là, non en proscrit, mais en prince, déjà malade, frappé au cœur par la mort des siens, presque mourant, entouré de quelques amis et protégé contre toutes les tentatives des révolutionnaires par la vénération des habitants de Vernon, qui l'avaient exprimée, en plantant en grande pompe, devant le château du bon duc, un arbre de liberté, couronné d'une inscription ainsi conçue : *Hommage à la vertu*, et qui l'exprimèrent mieux encore, en envoyant, un peu plus tard, à son lit de mort une députation, pour le supplier de bénir, avant de quitter la terre, la petite ville dans laquelle il avait vécu ses derniers jours.

Un matin, Coursegol s'étant fait délivrer,

avec l'aide de Bridoul, un passe-port à la section du Temple, partit pour Vernon. On sait que cette petite ville est située à quelques lieues de Paris sur la route de Normandie. Coursegol, qui, en sa double qualité de paysan et d'ancien soldat, ne redoutait pas la marche, fit à pied le trajet, durant lequel il put voir de ses yeux la misère qui régnait alors dans les provinces aussi bien qu'à Paris. C'était horrible. Il ne trouvait sur son passage que des champs dévastés, incultes, des villageois en haillons, affamés, tremblant de peur. La révolution, qui s'était annoncée à ces malheureux comme la délivrance et la réparation, ne leur avait encore apporté que des maux dont le terme semblait s'éloigner chaque jour.

Après avoir marché durant plusieurs heures, Coursegol entra dans Vernon sur le soir, passa la nuit dans une auberge, et le lendemain, au lever du soleil, il se présentait au château du duc de Penthièvre. Le bon vieillard pratiquait depuis longtemps l'habitude de recevoir tous ceux qui demandaient à lui parler. Il fut donc facile à Coursegol d'être admis auprès de lui. On le fit entrer dans une galerie où se trouvaient déjà quelques personnes et par laquelle le duc devait passer pour se rendre à la messe qu'on célébrait tous les matins dans la chapelle du château.

A dix heures, le duc parut. Coursegol, qui l'avait vu peu d'années auparavant, le trouva vieilli. Mais ce visage encadré de cheveux blancs n'avait rien perdu de l'expression de bonté qui lui était particulière. C'était toujours cette simplicité d'allures qui l'avait rendu cher aux pauvres gens. Au moment où il entra dans la galerie, les personnes s'avancèrent au-devant de lui. C'étaient pour la plupart des gentilshommes que son nom protégeait, dont il avait fait ses familiers, qui, grâce à lui, pouvaient demeurer en France sans danger. Il les écouta d'un air distrait, regardant à droite et à gauche, tandis qu'ils lui présentaient leurs hommages. Tout à coup, il aperçut Coursegol qui s'était discrètement tenu à l'écart, en attendant son tour. Il marcha vers lui, l'interrogea :

— Que désirez-vous, mon ami ?

Coursegol s'était incliné.

— Monseigneur, répondit-il, je suis le serviteur du marquis Philippe de Chamondrin qui jadis eut l'honneur de faire partie de votre maison.

— Chamondrin ! Je m'en souviens en effet, un vaillant jeune homme auquel cette pauvre Lamballe avait fait obtenir une compagnie dans les dragons. J'ai eu récemment de ses nouvelles.

— De ses nouvelles ! s'écria Coursegol avec joie. Ah ! Monseigneur, où est-il ? Que fait-il ?

— Avez-vous intérêt à le savoir ? demanda le duc.

— Que Votre Altesse soit juge !

Et aussitôt Coursegol se mit à raconter brièvement l'histoire des événements qui l'avaient séparé de Philippe, et comment Dolorès et lui étaient arrivés à Paris avec l'espoir de le retrouver. Son récit dut être éloquent, pathétique, car, lorsqu'il fut fini, des larmes roulaient dans les yeux de monseigneur de Penthièvre.

— Ah ! combien cette jeune fille doit être alarmée sur le sort de son frère ! s'écria le prince. Mais je veux la rassurer. Oui, j'ai reçu dernièrement une lettre du marquis de Chamondrin. On va vous la remettre. Vous la porterez à sa sœur. Elle me devra quelques heures de tranquillité. Mon cher Miromesnil, ajouta le duc, en s'adressant à un vieillard qui se tenait près de lui, veuillez faire rechercher, dans la correspondance du mois d'octobre dernier, une lettre portant la signature de Chamondrin. Vous la remettrez à ce brave homme.

Coursegol se confondait en remercîments. Mais, sans l'écouter, le duc s'était rapproché de lui et lui dit à voix basse :

— Mademoiselle de Chamondrin est-elle à l'abri du besoin?

— Oui, Monseigneur, répondit Coursegol.

— N'oubliez pas que je suis prêt à lui venir en aide, si cela était nécessaire. Faites-le-lui savoir en l'assurant de la part que je prends à ses malheurs.

Après ces paroles, l'aimable prince continua sa route, en s'appuyant sur le bras d'un gentilhomme de sa maison. Coursegol, rendu fiévreux par la certitude que Philippe était vivant, ne contenait qu'à grand'peine son impatience. Il attendait la lettre qui venait de lui être promise et qui lui permettrait de rapporter à Dolorès une preuve de l'existence de ceux qu'elle aimait. Au bout de quelques instants, M. de Miromesnil revint. Il tenait dans les mains la précieuse lettre et la remit à Coursegol qui s'empressa d'y jeter les yeux. Elle était datée de Londres et avait été adressée au duc après la mort de madame de Lamballe. Il n'y était pas question d'Antoinette de Mirandol. Philippe y parlait même fort peu de lui. Mais n'était-ce pas déjà beaucoup que d'acquérir la certitude qu'il était vivant et de savoir où il était?

Pressé de placer ce document sous les yeux de Dolorès, Coursegol partit sur-le-champ. Mais, au

lieu de faire de nouveau la route à pied, il prit la diligence qui se dirigeait de Rouen sur Paris, et, le même soir, il pouvait, après plusieurs mois de recherches, rassurer enfin Dolorès sur le sort du jeune marquis de Chamondrin. La joie de la jeune fille fut immense. Elle remercia Dieu qui ramenait l'espérance dans son cœur au moment où elle commençait à désespérer. Si Coursegol l'eût écoutée, ils seraient partis sur-le-champ pour Londres, tant elle avait hâte de rejoindre Philippe et Antoinette qu'elle supposait mariés. Mais il lui démontra l'impossibilité actuelle de ce voyage. On ne pouvait gagner la mer qu'à travers les dangers les plus grands, auxquels il était difficile d'échapper. Il y avait des camps formidables à traverser, les terribles décrets de la Convention et la mort peut-être avant d'arriver au terme de la route.

— D'ailleurs, ajouta Coursegol, que prouve cette lettre? que M. Philippe est sain et sauf. Mais, elle ne prouve pas qu'il soit encore à Londres.

— Coursegol a raison! reprit Bridoul. Avant de songer à partir, il faudrait écrire à M. Philippe.

— Mais les lettres passent-elles plus facilement la frontière que les personnes? demanda Dolorès.

— Oh ! pour cela, j'en réponds ! Si vous voulez écrire, ma nièce, je connais un gentilhomme qui cherche à rejoindre Monsieur et qui se chargera de faire parvenir votre lettre.

— Allons ! j'écrirai, fit Dolorès en poussant un soupir. C'est égal, j'aurais préféré y aller moi-même. Mais, puisque c'est impossible...

Elle s'arrêta, résignée à attendre les événements.

Coursegol respira. Il avait craint qu'elle ne persistât dans la volonté de partir et ne l'obligeât à lui avouer que ses ressources étaient presque à bout et hors d'état de suffire aux exigences d'un long et pénible voyage.

Depuis la destruction du château de Chamondrin, Dolorès n'avait vécu que des bienfaits de Coursegol. Ce dernier était parvenu à réaliser dans d'assez bonnes conditions la petite fortune qu'il tenait de ses parents. Mais un séjour de quinze mois dans Beaucaire, une année consacrée au voyage de Paris, à des temps d'arrêt dans diverses villes où il était nécessaire que Dolorès se reposât, avaient fortement ébréché son capital. Par bonheur, en arrivant à Paris, l'hospitalité généreuse des époux Bridoul s'était présentée à point pour lui permettre d'épargner ses dernières ressources. Elles consistaient encore en douze

cents livres en or. Néanmoins, il prévoyait l'heure où l'on ne pourrait plus vivre sous le toit de ces braves gens, sans abuser de leur complaisance. Ils refusaient avec énergie toute espèce de payement, et il se demandait avec effroi comment il ferait vivre Dolorès, lorsque les douze cents livres seraient épuisées. Il fit part de ses alarmes à Bridoul. Mais celui-ci, loin de les partager, lui démontra qu'une somme semblable était dans ce temps une fortune.

— Douze cents livres ! disait-il. C'est plus qu'il n'en faut pour entreprendre des affaires lucratives, solliciter une fourniture au comité de la guerre, spéculer sur les assignats et, avec de la prudence, réaliser des bénéfices.

Le conseil était bon. L'or et l'argent commençaient à devenir rares. Les assignats subissaient des variations quotidiennes qui laissaient la place à des opérations avantageuses pour quiconque pouvait disposer d'une somme en numéraire et savait l'employer habilement.

CHAPITRE VII

LE CITOYEN JEAN VAUQUELAS.

Au mois d'avril 1793, ou en germinal, comme on disait alors, environ huit mois après son arrivée à Paris, Coursegol se rendit un soir au palais Égalité. Le ci-devant Palais-Royal avait, à cette époque, un éclat, dont son aspect actuel ne saurait donner une idée. Il faut lire dans les journaux du temps la description des galeries où se pressait la foule, attirée par les distractions puissantes et malsaines réunies sur ce point. En un langage acerbe, indigné, Mercier nous en a laissé un tableau saisissant. Des tripots de jeu, des boutiques de filles, des bals publics, des librairies vouées à la vente des productions les plus infâmes, des restaurants pour les parties fines : voilà ce que l'on pouvait voir de chaque côté des galeries. La spéculation tenait là ses assises. Le vice y trônait, et, le soir venu, c'était le tumulte épouvantable d'un peuple circulant, affamé de

plaisirs, à la lueur des lanternes, au son des violons qui montaient des salles de bal, placées dans les sous-sols, jusqu'aux oreilles des promeneurs.

Coursegol venait fréquemment au palais Égagalité. Il y avait tenté, sur le conseil de Bridoul, quelques opérations, qui consistaient à profiter de la dépréciation des assignats pour en acheter, de la hausse des cours pour les revendre. C'était le seul négoce auquel Coursegol eût consenti à se livrer. On trafiquait aussi sur les biens d'émigrés que la République mettait en vente à vil prix. Mais il n'avait jamais voulu se rendre acquéreur de maisons et de terres qu'il considérait comme volées. Après quelques soirées passées au palais Égalité, Coursegol connaissait la plupart des spéculateurs qui travaillaient en cet endroit, personnages gras, opulents, réjouis, satisfaits, dont l'aspect florissant semblait une ironie sanglante jetée à la face des malheureux qui mouraient de faim dans les faubourgs de Paris. On les voyait circuler dans le jardin, sous les galeries, donnant rapidement des ordres à des agents subalternes dont le rôle consistait à recruter les clients, à tromper les nouveaux venus, les provinciaux, les naïfs, pour leur extorquer leurs ressources, pour les jeter dans le gouffre qui

avait déjà dévoré des fortunes en grand nombre.

A ces financiers de bas étage, tous les moyens étaient bons pour duper ceux qui se confiaient à eux. Ils appelaient à leur aide les vins et les jolies filles, la luxure et l'ivresse, et désarmaient ainsi tous les crédules qui venaient au marché d'argent avec l'espoir d'y doubler leurs capitaux. Dans le palais Égalité, on conspirait contre la République, contre la fortune, contre le repos et même contre la vie des citoyens. Le terrible Comité de Salut public, cependant, fut toujours impuissant pour y découvrir les ennemis redoutables du nouveau gouvernement qui s'y tenaient cachés. Si dans cette caverne mystérieuse, perfide, Coursegol ne fut pas perdu en y mettant le pied, c'est que Bridoul voulut lui servir de guide et de protecteur. Bridoul possédait de l'influence. Il présenta son camarade à quelques-uns des heureux spéculateurs du moment, le leur recommanda et fit si bien que plusieurs d'entre eux prirent Coursegol sous leur protection. Plein d'intelligence, d'énergie, de finesse, inspiré par le désir de réaliser rapidement des gains considérables en vue d'assurer le sort de Dolorès, il rendit en plus d'une circonstance des services importants. Obscur et modeste, il prêta son nom, à diverses reprises, pour cacher des opérations

qu'un personnage connu n'aurait pu faire sans danger. On l'employa, on voulut l'enrichir parce qu'on y avait intérêt, et tout d'abord il n'eut qu'à se louer d'avoir cherché la fortune de ce côté. Il était lancé, depuis plusieurs semaines, dans le vertigineux tourbillon où les uns, le plus petit nombre, trouvaient la richesse, presque tous la ruine. Chaque jour, après six heures, tandis que Dolorès demeurait auprès de Cornélie Bridoul, tandis que Bridoul se rendait dans les clubs où il était populaire, Coursegol venait au palais Égalité, se mêlait à la foule, s'informait de l'état des cours, quêtait les nouvelles et, riche de renseignements plus ou moins authentiques, tentait à la suite de ses puissants amis une petite opération, de laquelle il attendait l'accroissement de son mince capital.

Coursegol n'était qu'un paysan. Mais, longtemps soldat, il s'était frotté au public des grandes villes. Il avait ainsi beaucoup appris. Le ferme bon sens de son ancien maître, le marquis de Chamondrin, avait en outre laissé en lui des traces profondes. Ses facultés intellectuelles s'étaient fortifiées d'une instruction relative et si, faute de pouvoir faire mieux, il n'avait abordé qu'avec répugnance un métier si nouveau pour lui, du moins il y apportait, en même temps que

beaucoup d'honnêteté, une prudence, un tact, une froideur qui, au milieu de la perturbation des cerveaux, devaient contribuer notablement à ses succès.

Ce soir-là, il arriva comme de coutume au palais Égalité. La nuit était venue. Les restaurants situés dans les galeries autour du jardin vomissaient une foule de gens repus, contents, excités, sinon ivres, heureux d'avoir à oublier, dans les distractions du jeu, de la spéculation, de la bonne chère, des femmes, les maux de la patrie et leur propre dégradation. Quelques-uns se pressaient pour trouver des places au théâtre de la République, à cent pas de là. D'autres achetaient les gazettes du jour. Ceux-ci se promenaient avec l'insouciante gaieté qui n'abandonne jamais les Français, même dans les jours difficiles, lorgnant insolemment des femmes échontées qui, l'œil émerillonné, les épaules au vent, provoquaient les passants. Ceux-là couraient aux tripots, rêvant déjà des coups formidables qui devaient grossir les liasses d'assignats dont leurs poches étaient remplies.

Dans cette foule, certains promeneurs s'abordaient avec des propos mystérieux, échangeaient des signes de reconnaissance, et s'éloignaient ensuite pour causer plus librement dans le jardin.

C'est là qu'on se faisait des confidences, là que naissaient les espérances les plus contraires ; que les royalistes, les amis, les parents d'émigrés ou de suspects emprisonnés projetaient le retour des Bourbons ou la délivrance des malheureux entassés dans les prisons. Là, les observateurs de l'esprit public, espions au service du Comité de sûreté générale ou de la Commune, essayaient de surprendre les secrets qu'ils jugeaient hostiles à la nation. Parfois, des hommes au visage assombri, des femmes aux traits défaits, pâlis, traversaient la cohue. Le plus souvent c'était un père qui, vainement, avait cherché du pain pour ses enfants ; une femme dont le mari attendait, au Luxembourg ou à l'Abbaye, le jugement redoutable du tribunal révolutionnaire. Ces visages livides, affamés, désespérés, faisaient tache dans l'excitation générale. Mais nul ne les voyait, et les malheureux disparaissaient sans avoir excité ni la colère ni la pitié.

Les yeux de Coursegol étaient faits à ce spectacle auquel il assistait tous les soirs. Aussi, marchait-il dans les galeries, indifférent au tumulte déchaîné autour de lui, ne s'arrêtant que lorsqu'il rencontrait un groupe dans lequel on racontait, en les commentant, les nouvelles du jour. Tout à coup, on frappa sur son épaule. Il se retourna.

— C'est toi, citoyen Vauquelas ?

— J'ai à te parler, Coursegol.

En même temps, l'homme qui venait d'interrompre la promenade de Coursegol le prit par le bras et l'entraîna du côté du jardin. Il était vêtu de noir, enveloppé dans une sorte de douillette puce qui lui eût donné l'air d'un prêtre, si son chapeau de forme élevée, orné de la cocarde nationale, ne l'eût désigné comme un patriote de la classe aisée. Son visage sec, maigre, creusé de rides profondes, indiquait qu'il avait depuis longtemps dépassé la soixantaine. Mais il n'avait d'un vieillard que la figure. Sa taille était si droite, son regard si ferme, sa démarche si pleine d'assurance, la blancheur naturelle de ses cheveux si bien dissimulée sous la poudre, que, vu de dos, il ressemblait à un jeune homme, et, vu de face, à un officier que la vieillesse aurait surpris dans les camps sans lui rien enlever de sa vigueur.

Lorsqu'ils eurent fait quelques pas dans le jardin, Vauquelas regarda autour de lui, ne trouva pas le lieu suffisamment sûr pour y faire à Coursegol la confidence qu'il venait de laisser prévoir, et sembla changer de plan.

— Je craindrais que les arbres n'eussent des

oreilles, fit-il, et ce que j'ai à te dire ne doit pas être entendu.

Sans rien ajouter, il se dirigea, toujours suivi de Coursegol, vers le café Corrazza. Ils y entrèrent : la grande salle était pleine de consommateurs qui lisaient les journaux ou discutaient avec chaleur. Un homme, monté sur une table, avait entrepris un long discours, afin de démontrer que la France était trahie par les agents des émigrés qui se cachaient dans Paris. La thèse n'avait rien de neuf. Mais l'orateur la développait avec énergie, et les auditeurslui faisaient la politesse de paraître la trouver à leur goût. Vauquelas, qui paraissait être un habitué de la maison, traversa cette salle pour aller dire un mot à un homme adossé contre le comptoir. Ce dernier, qui n'était autre que le propriétaire du café, s'empressa de le guider vers un petit cabinet. Coursegol les suivit, et le propriétaire s'étant retiré, les deux hommes se trouvèrent seuls.

— Voici plusieurs mois que je médite la proposition que je vais te faire, dit alors Vauquelas. Le jour où je t'ai vu pour la première fois, j'ai compris que tu convenais aux projets que je formais depuis longtemps et que, faute d'avoir rencontré un homme digne de ma confiance, je

n'avais pas encore exécutés. Mais, avant de te les communiquer, j'ai voulu te connaître. A ton insu, je t'ai étudié. J'ai apprécié la prudence que tu apportes dans toutes les affaires que tu traites. Tu me conviens. Si ce que j'ai à te confier te convient également, notre fortune à tous les deux est assurée.

— Je t'écoute, citoyen Vauquelas, répondit Coursegol; mais je dois te dire qu'il est inutile de me confier tes plans, s'ils ne sont d'une probité absolue.

— Tu vas en juger, reprit Vauquelas, sans paraître blessé par la réflexion de Coursegol. Le mois dernier, la République a rendu un décret contre les émigrés, qui ordonne la confiscation de leurs biens au profit de la nation. La mesure a été exécutée sur-le-champ. Le gouvernement se trouve donc possesseur d'une quantité considérable de biens nationaux. Il va les mettre en vente. Ces biens tomberont dans toutes sortes de mains. Ils seront divisés, morcelés, et les propriétaires actuels, lorsqu'ils rentreront en France, n'auront aucun droit à faire valoir pour entrer en possession de ce qui leur appartenait. Eh bien, je me suis demandé si procéder à l'achat d'une partie de ces biens ne constituerait pas à la fois une opération habile et une bonne action.

— Comment cela? demanda Coursegol, qui écoutait attentivement son interlocuteur.

— Sans doute, continua ce dernier. Quel est l'intérêt des propriétaires dépossédés? C'est que leurs biens soient achetés aux conditions les plus avantageuses pour les acquéreurs, et entretenus en bon état par ces derniers. Les brigands qui nous gouvernent tomberont un jour. Les émigrés verront alors les frontières se rouvrir devant eux. Ne seront-ils pas heureux de retrouver leurs propriétés entre des mains habiles, soigneuses, et de pouvoir en recouvrer la possession par le remboursement pur et simple du prix d'achat?

Coursegol ne répondit pas sur-le-champ. Il réfléchissait.

— L'opération serait honnête, en effet, fit-il tout à coup. Mais, si vous achetez aujourd'hui des biens nationaux, si vous les cédez plus tard à prix coûtant aux propriétaires que la République a dépossédés, où sera votre bénéfice?

— J'aurai payé en assignats, on me remboursera en numéraire.

Vauquelas prononça ces paroles victorieusement. Puis, comme s'il eût redouté les objections et les scrupules de Coursegol, il s'empressa d'y répondre à l'avance en développant ses projets.

— Les assignats ont déjà subi une déprécia-

tion considérable. Avec cinquante mille francs d'argent on peut, aujourd'hui, se procurer pour deux cent mille francs d'assignats. La dépréciation deviendra plus grande encore, après la prochaine émission. Il est tel immeuble, dans le faubourg Saint-Germain ou dans le faubourg du Roule, qui sera vendu par la République au prix de deux millions, mais qui, en réalité, ne coûtera à l'acquéreur que deux cent mille livres. Plus tard, ce dernier reviendra au prix nominal qu'il aura payé. Seulement, il exigera d'être remboursé en deniers sonnants. Il n'y a rien là que de très-naturel.

— Et en quoi puis-je vous servir? demanda timidement Coursegol, que la perspective d'une fortune assurée à Dolorès disposait à se laisser convaincre.

— En me prêtant ton nom. Nous achèterons tantôt sous le mien, tantôt sous le tien, de façon à ne pas être accusés d'avoir accaparé.

— Mais, où trouverons-nous de l'argent?

A cette question, Vauquelas se leva et, sans hésiter, il répondit :

— Puisque j'ai commencé à te donner ma confiance, tu l'auras tout entière; viens chez moi.

Vauquelas, nous l'avons dit, arrivait à cet âge

terrible de soixante-dix ans, qui, pour la plupart des hommes, est l'âge de la décrépitude, sinistre avant-courrière de la mort. Mais, en vertu d'un heureux privilége, le temps n'avait ni courbé son corps ni affaibli ses facultés. La lucidité de son esprit, la vigueur de ses membres, s'étaient conservées comme s'il eût été destiné à l'une de ces vieillesses centenaires qui, lorsqu'elles sont gaillardement portées, font regretter les temps fabuleux où les dieux pouvaient accorder aux hommes l'immortalité. Son œil gardait encore toute l'ardeur des jeunes années. Dans sa poitrine robuste, on devinait une âme que ne pouvaient affaiblir les hivers accumulés sur elle. Au temps de la royauté, Vauquelas avait appartenu à la magistrature d'Arras. Veuf, sans enfant sur le sort duquel il eût à trembler, il avait vu venir la Révolution, puis la Terreur avec une sorte d'indifférence, sans toutefois se laisser surprendre par elles. Le dix août le trouva dans Paris, n'appartenant plus depuis deux ans à la magistrature et attiré vers les événements par le désir d'en tirer parti pour grossir sa fortune, déjà considérable, et de se mettre dans les bonnes grâces de ceux qui occupaient le pouvoir.

Il s'était installé à l'extrémité du faubourg du Roule, dans une petite et modeste maison qu'un

jardin clos de murs cachait à tous les yeux. Servi par une vieille femme qu'il avait amenée d'Arras, il vivait là comme un vieillard désireux de rester étranger aux émotions du moment et de finir ses jours en repos. Il ne recevait personne dans sa maison. On n'y voyait jamais de visiteurs d'aucune sorte, et, dans l'existence quotidienne de Vauquelas, tout semblait arrangé pour mettre ses voisins dans l'impossibilité de s'occuper de lui. Dans le quartier, on le prenait pour un pauvre homme qui avait perdu sa famille et ses biens à la suite d'entreprises malheureuses. Il ne sortait jamais que vers le soir et ne rentrait que fort avant dans la nuit. Un sans-culotte de son quartier, dont les soupçons avaient été éveillés par des allures si mystérieuses, eut une fois la fantaisie de le suivre. Il flairait un conspirateur. Il le vit entrer dans le palais Égalité, parler à diverses personnes qui paraissaient l'écouter avec une extrême déférence, et se rendre ensuite chez l'un des membres les plus influents du Comité de salut public, d'où il ne sortit que vers deux heures du matin, pour retourner chez lui. Pour le coup, l'espion improvisé pensa qu'il avait affaire à un agent de la police secrète du Comité. Dès ce moment on ne s'occupa plus de Vauquelas. On le jugea trop à craindre pour

pousser plus loin les investigations dont un moment il avait été l'objet.

En réalité, Vauquelas n'était autre chose qu'un homme dévoré du désir de posséder des richesses. Il n'avait qu'une passion, celle de l'argent. C'est elle qui le poussait, en dépit d'une fortune qui suffisait dix fois à ses modestes besoins, dans des opérations financières multiples et diverses. C'est elle qui lui avait suggéré l'idée de proposer ses services aux hommes les plus importants du pouvoir, afin d'acquérir leur amitié, leur influence, leur protection. Dans tous les actes du gouvernement, dans les événements qui, de jour en jour, se succédaient, il ne voyait qu'un prétexte à spéculation, — goût bien étrange et qui paraîtra tel lorsqu'on saura que Vauquelas, ayant dépassé l'âge où l'on aime les femmes et n'aimant pas le jeu, ne demandait à la fortune d'autre jouissance que celle d'entasser sou sur sou ses bénéfices quotidiens. Hors de là, pour cet homme singulier, la politique n'existait pas. Que l'on fût en paix ou en guerre, que l'on obéît à la Commune ou à la Convention, que l'on adorât l'Être suprême ou la déesse Raison, que dix innocents fussent condamnés à mort, peu lui importait. Toutes ces choses ne l'intéressaient que par le rapport qu'elles

pouvaient avoir avec le marché sur lequel il opérait. C'est ainsi qu'il s'était tour à tour lié avec les Girondins, avec les Jacobins, et qu'il devait plus tard se faire l'homme lige des Thermidoriens. Il avait prêté de l'argent à Mirabeau. Il spéculait avec Barras et Tallien, se mettait toujours au service de ceux qui possédaient la puissance dans le présent ou lui paraissaient devoir la posséder dans l'avenir.

Tel était l'homme dont Coursegol, grâce à sa finesse méridionale, à sa probité, avait capté la confiance. Il s'était trouvé sur le chemin de Vauquelas au moment où ce dernier commençait à comprendre que les opérations sur les assignats ne pouvaient plus donner que des résultats douteux, et cherchait autour de lui un homme sûr, qu'il pût s'adjoindre pour se livrer à des entreprises d'une autre nature et d'un succès plus certain. En ces temps de terreur générale, il était difficile de bien placer sa confiance. La dénonciation — arme meurtrière, à la portée de toutes les mains — servait fréquemment à des vengeances personnelles; nul n'était à l'abri de ses coups, et Vauquelas avait à cœur de ne révéler ses plans qu'à un individu incapable de les trahir. En quittant le café Corrazza, les deux hommes sortirent ensemble du

palais Égalité. Il était environ huit heures. Ils montèrent dans l'un des cabriolets qui stationnaient près du théâtre de la République, et Vauquelas donna l'ordre au cocher de les conduire à l'extrémité du faubourg du Roule.

Au bout de vingt minutes, la voiture s'arrêta non loin des Folies-Beaujon. Le cocher payé et renvoyé, Vauquelas et Coursegol traversèrent des terrains vagues qui s'étendaient, en cet endroit, entre la rue du Roule et les Champs-Élysées. Tout ce quartier était sombre, isolé. On n'y voyait qu'un petit nombre de maisons entourées de jardins. Des hôtels somptueux se sont élevés depuis sur cet emplacement, des boulevards y ont été ouverts; mais, à l'époque où se passe ce récit, il n'y avait qu'un faubourg semblable à un village. C'est là qu'habitait Vauquelas. Au milieu d'un grand jardin, s'étendait une maison assez vaste. Tandis que les deux hommes, se dirigeant vers l'habitation, traversaient une allée de tilleuls coupés à leur sommet aussi uniformément que ceux de Versailles, un énorme chien vint se jeter dans leurs jambes en aboyant. D'un geste et d'un mot, Vauquelas l'apaisa. Puis, se retournant vers Coursegol, il dit en souriant :

— C'est le gardien de ma demeure. Il suffirait

au besoin pour tenir en échec une bande de malfaiteurs.

Ils arrivèrent à la maison et furent reçus par une vieille femme, qui les introduisit dans une salle située au rez-de-chaussée.

— Donne-moi une lanterne et va dormir, ma bonne, lui dit Vauquelas.

La vieille disparut et revint bientôt portant d'une main un flambeau de cuivre à deux branches qu'elle déposa sur une console, et, de l'autre, la lanterne demandée qu'elle remit à son maître.

— Suis-moi ! fit alors ce dernier, en s'adressant à Coursegol.

Coursegol le suivit. Ils sortirent du salon, traversèrent plusieurs pièces peu et mal meublées, à l'extrémité desquelles ils se trouvèrent dans un couloir. Là, Vauquelas ouvrit une porte. Coursegol vit alors un escalier étroit qui descendait en spirale dans un caveau, où ils s'arrêtèrent.

— C'est ici ma cave ! Oh! elle est bien garnie, fit Vauquelas en souriant.

Il n'affirmait rien qui fût contraire à la vérité. Bouteilles et tonneaux pleins, les uns rangés le long du mur, les autres placés sur des étagères, attiraient les regards de Coursegol. Mais

il ne comprenait guère pourquoi Vauquelas l'avait fait venir jusque-là, s'il ne devait lui montrer autre chose. Soudain celui-ci s'écria :

— Tu me demandais tout à l'heure si je possédais des fonds suffisants pour l'affaire que je te propose. Tu en jugeras, car je vais te révéler un secret.

En même temps il saisit un outil de jardinier qui se trouvait là comme par hasard, gratta le sol sous ses pieds et mit à nu une dalle blanche de forme carrée, au centre de laquelle était scellé un anneau qui lui permit de la soulever.

— Regarde ! dit-il.

Coursegol baissa la tête et regarda. Il vit une sorte de caisse enfoncée dans la terre dont les parois étaient en fer et dans l'intérieur de laquelle étaient entassés des sacs de toile grise pleins d'or et d'argent. A travers les mailles de la toile, le métal apparaissait resplendissant, tirant l'œil, avec des reflets éblouissants. Vauquelas parut jouir un moment de la surprise de Coursegol. Mais c'est en vain qu'il essaya de découvrir, sur le visage de ce dernier, un sentiment de cupidité ou d'envie. Coursegol était étonné, peut-être ébloui, par la vue de tant de richesses, mais nulle mauvaise pensée ne traversa son esprit. Vauquelas respira. Il venait de

soumettre l'homme auquel il accordait sa confiance à une épreuve décisive, de laquelle celui-ci sortait victorieux. Puis il reprit :

— Il y a là deux millions !

— Deux millions ! Ils vous appartiennent ?

— Ils m'appartiennent.

— Et vous ne vous trouvez pas assez riche ! Vous voulez en acquérir encore ?

— Oh ! c'est pour moi une question de santé. Si je cessais de travailler, je ne tarderais pas à mourir, c'est certain, et je veux vivre ! Oh ! c'est bon de vivre !

Il y eut un moment de silence. Vauquelas jetait, sur la fortune cachée là, des regards épris, remplis de tendresse.

— D'ailleurs, je te l'ai dit, reprit-il, en nous enrichissant, nous accomplirons une bonne action. Nous achèterons quelques-uns de ces beaux hôtels du faubourg Saint-Germain, dont les maîtres ont émigré et que la nation a confisqués. Nous les entretiendrons soigneusement. En d'autres mains, ils ne tarderaient pas à tomber en ruines. Dans les nôtres, leur valeur ne fera que s'accroître, et lorsque les premiers propriétaires voudront y rentrer, ils retrouveront leurs appartements tels qu'ils les avaient laissés. Ils nous payeront et nous en garderont une éter-

nelle reconnaissance. Allons, mon garçon, décide-toi; acceptes-tu de devenir mon associé, un autre moi-même?

— J'accepte, répondit Coursegol.

Il voyait à quelques années de là sa fortune assurée, Dolorès pour toujours à l'abri du besoin.

— Sais-tu écrire? demanda tout à coup Vauquelas.

— Mal!

— Tant pis. Tu aurais tenu les comptes de nos opérations, et de la sorte nous n'aurions pas eu à mettre un employé dans nos secrets, je ne peux faire moi-même ce travail. Mes yeux ne sont pas très-bons.

— J'essayerai, répondit Coursegol, qui maudissait intérieurement son ignorance.

Soudain, une idée traversa son cerveau.

— Mais, j'y songe, s'écria-t-il tout à coup. Ce travail que tu ne peux faire et que je ferais mal, nous pourrions le confier à ma fille.

— Ta fille! Tu as donc une fille! Tu ne m'avais pas dit que tu fusses marié!

Coursegol garda le silence. Il semblait hésiter.

— Ma foi, fit-il soudain, confidence pour confidence!

Et il raconta sur-le-champ l'histoire de Dolorès et la sienne. Lorsqu'il eut fini, Vauquelas se frottait les mains en signe de joie.

— Oh! celle-là ne nous trahira pas, dit-il. Allons, tout est pour le mieux.

En même temps, il recouvrait la cachette dans laquelle étaient enfouis ses trésors. Puis, les deux hommes remontèrent dans le salon où Coursegol avait été d'abord introduit. Ils y restèrent longtemps encore, l'un exposant ses plans pour l'avenir, l'autre l'écoutant et ne relevant que par des observations courtes, mais judicieuses, ce qui ne lui paraissait pas suffisamment clair. Il était plus de minuit lorsqu'ils se séparèrent.

Coursegol revint à pied à la rue Antoine. A deux reprises, il fut arrêté par des patrouilles de sectionnaires qui circulaient dans Paris, durant toute la nuit. Mais, grâce à sa carte de civisme, il fut aussitôt relâché. A huit jours de là, Dolorès et Coursegol quittèrent la maison de Bridoul pour aller s'établir dans celle de Vauquelas. Cette séparation fut triste. Cornélie Bridoul aimait Dolorès autant que celle-ci l'aimait. Mais on se promit de se revoir souvent, et cette promesse atténua beaucoup la tristesse des adieux.

CHAPITRE VIII

UN ÉPISODE DE L'ÉMIGRATION.

Le premier dimanche du mois de septembre 1793, vers dix heures du matin, une jeune fille vêtue de deuil sortit d'un joli cottage situé aux environs de Londres. Elle descendit lentement les degrés de l'élégant perron qui précédait l'habitation, traversa un jardin, et, ayant ouvert la grille qui donnait sur la route, regarda attentivement dans la direction de la ville.

Brune, un peu frêle, petite plutôt que grande, elle avait sinon une beauté éclatante, du moins un visage sympathique et tout à fait charmant. L'élégance innée de sa personne, la blancheur de ses mains, la timidité naturelle peinte sur ses traits délicats, révélaient une jeune fille appartenant à la classe aisée. Elle ne paraissait pas avoir dépassé vingt ans. Dans tout son être, sa radieuse jeunesse débordait, parée d'une fraîcheur et d'un parfum pénétrants. A voir l'anxiété

avec laquelle ses grands yeux bleus interrogeaient l'horizon, il était facile de deviner qu'elle attendait un être aimé. Mais, sans doute, celui que son cœur appelait n'arrivait pas assez vite au gré de ses désirs, car elle semblait inquiète, préoccupée.

— Ne viendrait-il pas ? murmura-t-elle tout à coup.

Au même moment, comme si ces paroles eussent été entendues, une voix y répondit.

— Ne vous impatientez pas, chère Antoinette ; M. Philippe nous a annoncé sa visite pour aujourd'hui sans en fixer l'heure, et la journée commence à peine. Vous le verrez, soyez-en sûre.

La personne qui venait de parler ainsi s'exprimait dans la langue anglaise. Déjà sur le retour, vêtue comme une bonne bourgeoise, n'affichant dans ses allures et dans ses manières d'autres prétentions que celles d'une femme qui veut mettre une certaine coquetterie à vieillir, elle inspirait, dès le premier abord, la sympathie. Elle avait rejoint Antoinette, comprenant l'impatience qui dévorait la jeune fille et voulant tenter de l'apaiser. Celle-ci lui répondit, non sans amertume :

— Je veux bien croire que nous le verrons, chère madame Reed. Mais n'ai-je pas le droit

d'être inquiète ? N'est-il pas resté trois semaines sans venir ?

— Ne savez-vous pas quels intérêts le retiennent à Londres ?

Antoinette secoua la tête. Puis, ayant jeté sur la route déserte un nouveau regard, elle se dirigea tristement vers la maison. Madame Reed la suivit, essayant de la distraire, afin de lui faire oublier les tourments que causait à son cœur la longue absence de Philippe. Les deux femmes entrèrent dans un petit salon simplement meublé, mais égayé par le paysage des environs que, de cette pièce, l'œil embrassait tout entier. Elles s'assirent devant une table ronde sur laquelle une servante venait de déposer une théière fumante, des tasses vides et des tranches de pain beurrées. Au même moment, un gros homme entra. C'était M. Reed, le propriétaire du cottage. Il ressemblait beaucoup à sa femme. Même âge, même corpulence, même bonne figure bienveillante et réjouie.

— Eh bien ! Mademoiselle, dit-il à la jeune fille, en se versant une large rasade de thé, c'est grande fête aujourd'hui ? Vous attendez M. Philippe.

Antoinette ne répondit pas. Madame Reed prit la parole pour elle :

— Mademoiselle Antoinette a peur que son cousin ne lui manque de parole.

— Elle se trompe alors, dit simplement M. Reed qui, tout en buvant son thé à petites gorgées, s'était approché de la croisée. Elle se trompe, car le voilà.

Antoinette se leva, poussant un cri de joie. Elle allait s'élancer au dehors à la rencontre de Philippe. Mais celui-ci ne lui en laissa pas le temps. Il entra presque aussitôt, et Antoinette vola dans ses bras. Toutes ses peines, tous ses griefs étaient oubliés. Ah ! si l'heure de la séparation est cruelle lorsqu'elle sonne aux oreilles de ceux qui s'aiment, combien en revanche est douce celle qui les réunit ! Antoinette, heureuse, extasiée, se pressait contre Philippe. Les époux Reed, voulant laisser entièrement les jeunes gens au bonheur de leur entrevue, se retirèrent. Mais, avant de sortir, M. Reed dit à Philippe :

— Vous nous donnez cette journée, n'est-ce pas? Vous dînez avec nous?

— Hélas ! je le voudrais, mais je suis obligé de partir dans une heure.

M. Reed stupéfait resta un moment immobile.

— Quoi ! vous allez me quitter? s'écria Antoinette.

— Je vous expliquerai tout, répondit Philippe.

M. Reed s'inclina et suivit sa femme, qui venait de disparaître. Deux années s'étaient écoulées depuis le jour où Philippe avait entraîné Antoinette loin du château de Chamondrin saccagé, pillé, incendié, et du marquis expirant. En quittant le théâtre sinistre de la catastrophe qui détruisait son berceau, Philippe, accompagné de mademoiselle de Mirandol, s'était rendu à Valence. Là, un ami de la famille de Chamondrin s'était empressé de mettre à sa disposition quelques secours qui lui permirent, après des péripéties dont la relation allongerait inutilement ce récit, de gagner l'Angleterre avec mademoiselle de Mirandol.

Londres, comme un grand nombre d'autres villes étrangères, servait déjà de refuge aux émigrés. Mais, si Philippe avait choisi la capitale de la Grande-Bretagne pour y mettre Antoinette en sûreté, c'est qu'il savait qu'une partie de la fortune de mademoiselle de Mirandol était déposée chez un banquier de cette ville, et qu'en outre, il lui serait plus facile à Londres qu'à Paris de correspondre avec la Louisiane, où l'héritière de M. de Mirandol possédait encore des biens considérables. En arrivant au terme de ce périlleux voyage, Philippe n'eut qu'à se féliciter du parti qu'il avait pris. Les parents

qu'Antoinette avait en Angleterre étaient morts. Mais, en la faisant connaître, il put la faire entrer sur-le-champ en possession d'une partie de leur héritage et la mettre à l'abri du besoin.

Un mois s'était écoulé de la sorte, au milieu d'émotions quotidiennes qui n'avaient pas permis aux jeunes gens de se rendre compte de l'état de leur cœur. Mais, lorsqu'aux agitations qui suivirent le grand désastre auquel ils venaient d'échapper et qui les frappait si cruellement dans les objets de leur tendresse, succéda un calme relatif, chacun d'eux se trouva en face de la situation que ce désastre leur créait et l'envisagea à son point de vue. Antoinette ne se rappelait qu'une chose, c'est qu'elle aimait Philippe et qu'obéissant à son père mourant, ce dernier s'était engagé à l'épouser. Elle attendait l'exécution de sa promesse et se considérait déjà comme sa femme. Quant à Philippe, il maudissait intérieurement cette promesse. Il songeait à Dolorès; il se disait que, les couvents n'existant plus, si elle n'était pas morte, elle était libre. Et il ne voulait pas croire qu'elle fût morte. Tout le portait à croire qu'elle vivait encore, que Coursegol était demeuré auprès d'elle pour la protéger et qu'un jour prochain verrait leur réunion. Cette pensée rendait son cœur rebelle

aux sentiments auxquels il avait vainement tenté de le soumettre. Quoi qu'on fasse pour la détruire, l'espérance ne meurt pas dans un cœur sincèrement amoureux. Elle résiste au temps, aux épreuves. La mort seule peut, sinon la briser, du moins la transformer, en en rattachant la réalisation aux perspectives d'une vie future contre les douceurs de laquelle la mort ne prévaudra plus.

Animé de ces pensées, Philippe n'osait cependant parler avec franchise à mademoiselle de Mirandol. Il l'aimait fraternellement. Ses résolutions se brisaient lorsqu'il songeait au mal qu'il ferait à cette jeune fille naïve et tendre que les événements précédents devaient disposer à se voir, dans un avenir prochain, la femme de celui auquel elle s'était moralement donnée. Et puis, la promesse qu'il avait faite à son père était sans cesse devant ses yeux, cause constante de trouble et de remords. Il ne poursuivait donc pas d'autre but que celui de gagner du temps. Le temps, il le gagna aisément. Peu de jours après leur arrivée à Londres, il eut une explication avec Antoinette. Sans revenir sur des engagements que celle-ci avait le droit de regarder comme irrévocables, il demanda que l'accomplissement en fût retardé jusqu'à l'expiration du deuil qu'il portait.

Il allégua la mort tragique de son père, l'incertitude dans laquelle il était encore sur le sort de Dolorès et de Coursegol, pour faire comprendre combien son cœur était en ce moment peu disposé à se livrer aux joies radieuses de la lune de miel. Antoinette comprit et consentit. Puis il songea à l'éloigner de lui. Il lui donna à entendre que, n'étant pas mariés, ils ne pouvaient habiter sous le même toit. Il lui annonça qu'il lui avait trouvé un asile chez de braves gens qui habitaient aux environs de Londres et qui, n'ayant pas d'enfants, seraient heureux de prendre auprès d'eux, comme pensionnaire et moyennant un prix modique, une jeune fille. Antoinette consentit encore. C'est ainsi qu'elle fut installée chez les époux Reed. M. Reed était un ancien négociant de la Cité qui s'était retiré des affaires pour donner à sa vieillesse et à celle de sa femme la solitude et le repos. La situation des émigrés français répandus dans toute l'Angleterre l'avait disposé à leur venir en aide, et il accepta avec joie la proposition de Philippe. Antoinette s'installa donc dans sa maison. Elle y fut tout d'abord choyée, soignée comme si elle eût été la fille de ces excellents vieillards. Ils l'aimèrent bientôt, et elle put alors goûter un bonheur relatif qui la reposa des alarmes précédentes.

Philippe habitait Londres. Mais, une fois toutes les semaines, il venait passer une journée auprès d'Antoinette, présentée comme sa cousine. Ce jour-là, pour la fêter, monsieur et madame Reed mettaient, pour nous servir d'une expression vulgaire, les petits plats dans les grands. Ces heures, que mademoiselle de Mirandol trouvait charmantes, s'envolaient, hélas ! trop vite. On ne parlait jamais de l'avenir. Philippe paraissait éviter avec soin de mettre l'entretien sur ce sujet. Mais on parlait du passé, de Dolorès, dont le sort était encore un mystère. On n'osait vivre d'espérances, mais on vivait de souvenirs.

Parfois, accompagnée de madame Reed, Antoinette se rendait à Londres, afin de visiter les pauvres émigrés et de leur distribuer quelques secours. Elle avait enjoint à Philippe, qui gérait ses biens, de ne jamais refuser une aumône. Elle exigeait qu'il s'en servît comme des siens propres et trouvait dans les bienfaits qu'elle répandait secrètement autour d'elle des allégements à ses tristesses. Quant à Philippe, comme s'il eût voulu demander aux distractions l'oubli de ses peines secrètes, il s'était plongé dans la vie active et fiévreuse que menaient la plupart des émigrés. Londres était alors le rendez-vous

d'un grand nombre de ceux qui avaient fui la Terreur. On y trouvait des princes, des gentilshommes, des prélats, des grandes dames qui cherchaient à tromper les douleurs de l'exil, en donnant à leurs espérances un aliment quotidien. On conspirait contre la République, on ne rêvait que descentes en France, marches sur Paris, mouvements en Vendée, coups de main pour faire disparaître Robespierre et ses amis. Mais presque tous ces efforts étaient stérilisés par les rivalités et les intrigues. L'accord régnait sur le but à atteindre ; la division, sur les moyens à employer pour y parvenir. Dans ce grand parti, il y avait mille partis. On se brouillait pour un mot, on se réconciliait pour un rien. On se calomniait. On n'agissait pas. La société française, émigrée, avait apporté dans l'exil tous ses défauts, ses vanités, sa légèreté, son ignorance. Les femmes tenaient une grande place dans ce tumulte. Plusieurs avaient salon ouvert, et c'est là que se méditaient les grands complots qui tous avortaient à l'heure de l'exécution. Philippe de Chamondrin était de ce monde. Mais, plus que d'autres peut-être, il gémissait sur l'impuissance qui se révélait à ses yeux. Du moins, il vivait dans une fièvre constante et y trouvait l'oubli. Mais il n'en était pas de même

d'Antoinette, et s'il avait espéré qu'en vivant loin de lui, en ne le voyant qu'à des intervalles de plus en plus éloignés, elle cesserait de l'aimer, il se trompait. Le cœur d'Antoinette restait le même. Elle attendait toujours, et sans les événements qui vinrent précipiter une solution, elle eût toujours attendu ainsi.

Trois ans s'écoulèrent de la sorte sans rien changer dans la situation d'Antoinette. Elle souffrait. Mais elle prenait à tâche de cacher son mal à tous les yeux, et les époux Reed, auprès desquels elle vivait, qui l'aimaient comme si elle eût été leur fille, ne surent jamais sa peine. Cependant, à mesure que les jours, les semaines, les mois passaient ainsi, les visites de Philippe devenaient de plus en plus rares, comme s'il eût voulu, par ses longues absences, obliger mademoiselle de Mirandol à cesser de l'aimer. Peines perdues ! Quand elle avait donné son cœur, c'était pour toujours. Et puis, elle ne possédait pas encore une expérience telle qu'elle pût apprécier l'indifférence de Philippe et y voir la preuve qu'elle n'était pas aimée. Elle attribuait sa froideur aux maux successifs qui l'avaient frappé, et elle attendait du temps l'occasion qui permettrait l'explosion de sentiments semblables aux siens.

On comprendra maintenant pourquoi ce jour-là elle avait attendu Philippe avec une si vive impatience. Trois semaines s'étaient écoulées depuis qu'elle ne l'avait vu, et les consolations que lui prodiguait la bonne madame Reed ne pouvaient rien contre le chagrin qu'elle en ressentait. Enfin, Philippe s'était présenté à ses yeux. Elle s'était précipitée dans ses bras sans songer à cacher la joie que lui causait la perspective de toute une journée à passer avec lui. Puis le jeune homme lui avait annoncé qu'il allait la quitter dans une heure.

— M'expliquerez-vous la cause de ce départ? demanda-t-elle lorsqu'ils furent seuls.

Sa voix tremblait. Des larmes obscurcissaient ses beaux yeux.

— Je vous quitte, Antoinette, pour courir où le devoir m'appelle, répondit gravement Philippe.

— Le devoir ! Quel devoir?

— La reine est toujours en prison au Temple. On assure qu'elle va passer en jugement. C'est dire assez à quel supplice la destinent les bourreaux qui la retiennent prisonnière. J'ai formé le projet de l'arracher de leurs mains, de la soustraire à leurs sanguinaires fureurs.

— Seul ! s'écria Antoinette, terrifiée, éperdue,

en songeant aux dangers que Philippe allait courir.

— Nous sommes six résolus à la sauver ou à mourir ! Nous partons ensemble. Un bateau doit nous transporter sur les côtes de Bretagne. De là, nous gagnerons Paris.

— Mais, que pourrez-vous, en si petit nombre ?

— Nous aurons Dieu pour nous ! répondit Philippe. D'ailleurs, à Paris, nous retrouverons quelques amis qui se joindront à notre petite troupe.

En entendant ces paroles qui lui prouvaient que la résolution de Philippe était inébranlable, Antoinette ne fut pas maîtresse de son émotion. Elle se laissa tomber dans un fauteuil, couvrit de ses mains fiévreuses son visage pâli, et fondit en larmes.

— Apaisez-vous, amie, dit Philippe touché de ce désespoir.

En même temps il s'agenouilla devant elle.

— Que ne m'avez-vous consultée avant de vous engager dans cette expédition folle et périlleuse ? fit-elle enfin. Vous m'abandonnez ! Vous vous éloignez de moi sans vous demander quel sera mon sort lorsque je ne vous aurai plus pour me protéger ; sans vous dire, ingrat, que je souffrirai de votre absence, et que si vous veniez à

mourir, je mourrais du coup qui vous aurait tué !

Philippe, attendri, lui prit les mains; puis d'une voix douce :

— Avant tout, rassurez-vous; dites-vous bien que je vivrai, que bientôt vous me reverrez. Et puis, comprenez donc que je me déshonorerais, si je reculais devant la tâche qui s'impose à moi. Voudriez-vous d'un homme que le premier venu pourrait accuser d'avoir manqué à ses devoirs, d'avoir été lâche ? La reine fut jadis ma protectrice; ne dois-je pas tenter aujourd'hui de l'arracher à la mort?

— Mais, si tu meurs !

Ce cri trahissait tout l'amour d'Antoinette. Il eut un écho dans le cœur de Philippe.

— Je ne mourrai pas, dit-il, en essayant de faire partager à mademoiselle de Mirandol la conviction qui l'animait lui-même.

En même temps, il eut, en la voyant si triste, si désolée de son départ, comme un remords mêlé d'un regain de tendresse. Il ajouta :

— A mon retour, rien ne s'opposera plus à ce que je tienne enfin la promesse que je vous fis.

Depuis longtemps, il ne s'était exprimé aussi clairement, et cette simple parole fut un baume délicieux pour le cœur d'Antoinette.

— Je n'ai pas le droit de vous retenir, dit-elle. Partez. Puissiez-vous réussir et revenir bientôt ! Je prierai pour vous.

Ils s'entretinrent longtemps encore. Philippe, qui jusqu'à ce jour avait pris soin des intérêts d'Antoinette, lui annonça qu'il allait en charger, jusqu'à son retour, M. Reed. M. Reed était un honnête homme en qui l'on pouvait avoir toute confiance. Il donna ensuite à la jeune fille des éclaircissements sur l'état de sa fortune. Puis il voulut voir monsieur et madame Reed. Il leur recommanda mademoiselle de Mirandol et, pour la première fois, leur révéla qu'elle devait être un jour sa femme. Au moment de s'éloigner d'elle, il s'efforçait ainsi de lui rendre la séparation moins amère. Les adieux furent touchants. L'espoir d'un bonheur prochain atténua la douleur d'Antoinette, et Philippe s'était à peine éloigné d'elle qu'elle commençait à oublier le passé pour ne plus songer qu'à l'avenir.

Durant les six semaines qui suivirent le départ de son ami, Antoinette vécut dans les transes et dans les alarmes. Elle ne pouvait se dissimuler les périls de l'aventure dans laquelle Philippe venait de se jeter. Ce qu'à Londres on disait de Paris, n'était pas fait pour la rassurer. Elle connaissait l'active surveillance du Comité de

Salut public, l'éclat de ses vengeances. Sans cesse elle tremblait, redoutant qu'il n'arrivât quelque malheur à Philippe. Tous les matins, tous les soirs, elle priait pour lui. Dans la journée elle y pensait encore, essayant de deviner où il pouvait être, ce qu'il pouvait faire en ce moment. Puis, chaque jour elle attendait quelque lettre qui vînt apaiser ses craintes. C'était en vain. Aucune nouvelle ne lui arrivait, et elle était obligée de se contenter des rumeurs que M. Reed allait recueillir pour elle dans la Cité.

Le vingt-deux octobre, le brave homme ne revint de Londres que fort tard dans la soirée. Antoinette l'avait attendu plus anxieusement que de coutume, l'âme pleine de pressentiments sinistres. Lorsqu'il arriva, elle remarqua sur-le-champ qu'il était ému, et son visage bouleversé.

— Vous avez appris de mauvaises nouvelles? s'écria-t-elle.

M. Reed n'essaya même pas de nier. Il fit connaître à Antoinette que l'infortunée reine de France avait été mise à mort le seize, six jours auparavant.

— Ils l'ont assassinée! murmura la jeune fille.

En même temps, elle demandait, non sans

épouvante, quel avait été le sort de Philippe. Si la reine était morte, c'est que la conspiration à laquelle Philippe prenait part venait d'échouer; c'est que, sans doute, les conspirateurs étaient découverts et arrêtés! Cette pensée mit sur ses joues une pâleur mortelle. Monsieur et madame Reed la virent chanceler, ils s'élancèrent pour la retenir. Elle tomba dans leurs bras, en poussant des sanglots désespérés.

— Dites-moi tout ce que vous savez! fit-elle en s'adressant à M. Reed.

— Hélas ! je sais fort peu de chose, répondit ce dernier. La reine a été condamnée le seize et exécutée le même jour. Plusieurs des personnes qui la gardaient au Temple, arrêtées avec elle, sont en prison aujourd'hui , accusées d'avoir conspiré dans le but de la délivrer et de faire monter son fils sur le trône. On ne dit rien de plus.

— C'est assez ! s'écria-t-elle. Philippe est arrêté.

Elle garda un moment le silence. Puis, tout à coup, elle dit d'une voix ferme :

— Je veux partir !

Les époux Reed poussèrent en même temps une exclamation d'effroi.

— Partir ! Pourquoi faire ? demanda le mari.

— Pour rejoindre Philippe.

— Mais, c'est vouloir aller au-devant de la mort, continua la femme.

Antoinette répéta :

— Je veux partir.

En même temps, elle pleurait, se désespérait. Alors, madame Reed la prit entre ses bras, séchant ses larmes, s'efforçant de la rassurer, lui prodiguant toutes les consolations qu'un cœur tendre et bon sait prodiguer à un cœur affligé.

— Chère demoiselle, disait-elle, M. Philippe vous a placée sous notre garde. Nous ne pouvons vous laisser nous quitter. D'ailleurs, qui vous dit que votre fiancé n'aura pas échappé aux dangers que vous redoutez pour lui ? Il est jeune, vigoureux, habile. Peut-être, en ce moment, est-il en route pour revenir vers vous.

Antoinette ne répondait pas. Elle secouait la tête, indiquant ainsi qu'elle ne conservait plus aucune espérance. Néanmoins, elle se montra docile. Madame Reed la conduisit doucement dans sa chambre, l'obligea à se coucher et ne la quitta que lorsqu'elle la vit endormie. Ce premier sommeil fut de courte durée. Il était à peine minuit lorsque Antoinette se réveilla en sursaut. Elle avait eu une vision épouvantable. Philippe était apparu à ses yeux, les mains liées

derrière le dos, le cou nu, les cheveux coupés ras, dans la lugubre toilette des condamnés. Il appelait Antoinette avec des supplications dans la voix !

— Oh ! j'irai ! j'irai pour le sauver ou mourir avec lui !

Tel fut le premier cri d'Antoinette en se réveillant. Elle fut bientôt sur pied, se vêtit à la hâte, prit sur elle l'argent qui se trouvait dans ses tiroirs, quelques bijoux, et, au premier rayon du jour, animée d'un saint courage, elle quitta furtivement la maison où elle avait vécu trois années. Lorsque, quelques heures plus tard, madame Reed entra dans la chambre de la jeune fille, elle ne trouva rien qu'une lettre qui l'avertissait de la résolution inébranlable prise par celle-ci et qui la remerciait avec effusion de ses soins et de son amitié. M. Reed partit aussitôt pour Londres, avec l'espoir de rattraper la fugitive. Peine inutile ! Ses recherches furent vaines. Antoinette avait disparu.

CHAPITRE IX

LE RIDEAU QUI TREMBLE.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le jour où Dolorès et Coursegol étaient venus s'installer dans la maison du citoyen Vauquelas, située, ainsi que nous l'avons dit, dans le fond du faubourg du Roule. Coursegol, pour les besoins du commerce qu'il avait entrepris de concert avec Vauquelas, sortait tous les jours, allant dans les clubs, dans les sections, à la Convention, au palais Égalité, fréquentant les hommes les plus en évidence de cette triste époque. Dolorès, au contraire, ne quittait qu'à de rares intervalles l'asile que le hasard lui avait donné. Si parfois elle s'échappait et gagnait le centre de Paris, c'était pour aller voir Cornélie Bridoul, pour entendre avec elle une messe dite à la hâte, dans quelque chambre obscure, par un prêtre courageux que cachaient les bonnes âmes, afin de le soustraire aux rigueurs du comité de Salut public. Sauf

ces sorties rares et rapides, Dolorès restait chez elle. Elle y vivait tranquille et calme, sans connaître, autrement que par les récits de Vauquelas et de Coursegol, l'intensité de la terreur profonde qui régnait sur Paris.

Sa vie s'écoulait solitaire et triste. Sans amies de son âge, sans amour, frappée par l'absence de ceux qui lui étaient chers, sa jeunesse s'étiolait ainsi qu'une fleur privée de soleil. Elle se voyait en quelque sorte dépérir. Depuis trois ans, tant de malheurs avaient surgi autour d'elle, qu'elle ne conservait plus même l'espérance d'un bonheur à venir. Dégoûtée de la vie, le courage pour s'y rattacher lui manquait. Un immense affaissement s'était emparé de tout son être. Elle ne possédait plus le rire joyeux et sonore de la vingtième année. Au lieu des beaux rêves qui viennent charmer le sommeil des jeunes filles, elle ne voyait, durant ses nuits agitées, que les tristes souvenirs de son passé. Comme dans un nuage sombre apparaissaient tous ceux qu'elle avait perdus après les avoir aimés : la marquise de Chamondrin, qui lui avait tenu lieu de mère ; le marquis, dont la tendresse avait versé de si pures joies sur ses jeunes ans ; Philippe et Antoinette, son frère et sa sœur d'adoption. Les morts tant pleurés, les vivants, — à supposer qu'An-

toinette et Philippe vécussent encore, étant d'ailleurs pour elle comme s'ils n'étaient plus, — passaient devant ses yeux désespérés sans éveiller dans son cœur meurtri autre chose que la douleur profonde des éternelles séparations. Elle ne pouvait même plus goûter la triste douceur des austérités monacales et de cette vie commune du couvent, dans laquelle le sacrifice de soi-même puise des encouragements précieux. De quelque côté qu'elle regardât autour d'elle, elle ne trouvait aucun appui. Elle était condamnée à porter seule le lourd fardeau de ses chagrins amers. Et puis, en ces jours de terreur et de périls incessants, la défiance était générale. Il n'était guère d'amitié qui pût naître et se développer. On était réduit à vivre pour soi, entre soi, dans la crainte d'ouvrir, sans le savoir, sa maison aux émissaires de l'échafaud. Or, ni Vauquelas ni Coursegol n'étaient pour Dolorès des compagnons tels qu'il les aurait fallu pour la distraire et l'égayer. Durant les courts instants que Coursegol passait auprès d'elle, elle le voyait absorbé, préoccupé, entièrement livré à ses calculs. Quant à Vauquelas, il témoignait à la jeune fille les égards respectueux et un peu froids qu'un vieillard peut prodiguer à une femme. Il était difficile de savoir exactement ce que pensait

le bonhomme. Sa face ridée ne trahissait aucune de ses impressions, et ce n'est pas en lui que Dolorès pouvait trouver les consolations dont elle aurait eu besoin. Le matin, elle travaillait aux comptes qu'elle était chargée de tenir. A midi, elle prenait seule et à la hâte un léger repas, et c'est le soir seulement que le dîner réunissait autour d'elle les compagnons habituels de sa triste vie.

Un soir du mois d'octobre, elle était seule dans sa chambre, située au rez-de-chaussée de la maison, et s'ouvrant sur le jardin par une grande porte vitrée, devant laquelle tombait un lourd rideau. Il était environ neuf heures. Vauquelas et Coursegol étaient absents; les gens de service, rentrés chez eux, Dolorès pouvait se croire entièrement abandonnée. Assise devant le feu, auprès d'un guéridon, elle brodait. Mais il était facile de voir que si son corps était là, occupé par un travail machinal, sa pensée était bien loin. Elle rêvait au passé. Elle se demandait en quel point du monde elle devait chercher à rejoindre Antoinette de Mirandol et Philippe de Chamondrin.

— Que font-ils? se demandait-elle. Songent-ils à moi? sont-ils heureux?

Et de telles questions lui ouvrant des per-

spectives sans fin, elle s'abandonnait aux rêveries les plus diverses.

Soudain, le souffle bruyant du vent se fit entendre au dehors. Le bruit des arbres violemment secoués dans le jardin arriva jusqu'à ses oreilles. Elle tressaillit. En même temps, une rafale plus tumultueuse que les autres retentit dans le silence de la nuit avec des mugissements inquiétants. On eût dit le vacarme d'une mer furieuse. Puis, par la porte vitrée que le rideau soulevé laissa voir à demi, un flot de poussière entra. La flamme des bougies trembla. De la cheminée, un nuage de fumée fut rejeté dans l'appartement. Enfin, un bruit semblable à celui d'une porte qu'on referme vint s'ajouter au tapage mystérieux que causait la tempête.

— On a oublié de fermer cette porte, pensa Dolorès.

Et murmurant quelques mots qui, malgré elle, traduisaient sa pensée, elle se leva pour aller réparer l'oubli des domestiques de Vauquelas. Soudain elle s'arrêta, stupéfiée, presque effrayée. Elle venait de voir le rideau s'agiter, non pas seulement parce qu'il obéissait au vent, mais encore parce qu'une main invisible semblait en secouer les plis.

— Ciel ! il y a quelqu'un derrière ce rideau.

Qu'un malfaiteur eût pu s'introduire dans la maison, à cette heure de la nuit, cela n'avait rien d'impossible. Cette pensée fut la première qui se présenta à son esprit. Coup sur coup, elle se rappela que Coursegol et Vauquelas venaient de sortir, que les domestiques était couchés; qu'elle était, en quelque sorte, seule dans la maison. L'esprit d'une femme est prompt à s'alarmer. La nuit, la solitude ajoutent encore à l'effroi si prompt à naître dans une imagination enfiévrée. Dolorès eut peur. Elle pâlit. Ses lèvres tremblèrent, machinalement, elle étendit les mains derrière elle, soit pour chercher une arme, soit pour rencontrer le dossier d'une chaise, où elles pussent s'appuyer.

— Je suis folle! se dit-elle tout à coup. Par le temps qui court, qui songerait à s'introduire ici, si ce n'est le vent ? Allons fermer la porte.

Et se roidissant contre l'effroi qui la dominait, elle marcha vivement devant elle. Soudain, elle s'arrêta de nouveau. Ses yeux avaient parfaitement vu une ombre humaine se dessinant derrière le rideau.

— Oh! c'est affreux! fit-elle en portant la main à son cœur.

Et d'une voix faible, elle dit :

— Qui va là ?

Pas de réponse.

Alors, elle s'arma de courage, fit deux pas en avant, saisit le rideau et le souleva. Appuyé contre la porte vitrée, maintenant fermée, un homme se tenait debout. Elle était si troublée que, n'osant lever les yeux, elle ne vit pas son visage.

— Qui êtes-vous? demanda-t-elle.

Elle n'avait pas encore prononcé ces trois mots que l'homme qu'elle interrogeait s'avança sans lui répondre et en criant :

— Dolorès! Dolorès!

— Philippe !

Et elle tomba dans les bras de son ami, de celui qu'elle n'osait plus appeler son frère, séparé d'elle depuis trois ans. Ils restèrent quelques minutes ainsi, sans parler, livrés à leur émotion. C'était Philippe, mais Philippe vieilli, maigri, la barbe inculte, les vêtements en désordre, l'œil éteint, pâle à faire pitié. Ils se regardèrent longtemps, et en voyant les ravages du temps et de la souffrance sur les traits de son ami, Dolorès fondit en larmes.

— O Dolorès, dit-il enfin, est-ce bien toi que je retrouve après t'avoir tant cherchée?

Elle pleurait et souriait à la fois, tandis que ranimé peu à peu par la douce chaleur qui régnait

dans la salle, il dévorait des yeux sa chère aimée. Elle passa derrière lui, s'assura que la porte vitrée était bien fermée, laissa tomber le rideau et entraîna Philippe dans un fauteuil devant le feu.

— Me trouves-tu changée ?demanda-t-elle.

— Plus belle encore que par le passé.

Elle rougit, détourna la tête ; puis, tout à coup :

— Comment es-tu ici, Philippe ?

— J'étais venu à Paris, avec quelques gentilshommes, pour tenter d'arracher la reine à ses bourreaux. Triste expédition ! La reine est morte sur l'échafaud. Mes camarades sont arrêtés. Seul, j'ai pu m'échapper...

— Mais, alors, tu es poursuivi, fugitif, signalé peut-être aux agents du comité ?

— Pendant huit jours, je suis resté caché chez un brave homme que ma misère avait touché. J'espérais vivre dans sa maison jusqu'au moment où il me serait possible de quitter Paris. Avant-hier, il est venu tout à coup m'annoncer qu'il était soupçonné de donner asile à des ennemis de la nation ; que son domicile pouvait, d'une minute à l'autre, être envahi par les émissaires de Robespierre, et que si je ne voulais sa mort, je devais fuir. Je suis parti, et depuis j'ai

erré dans les rues de Paris, cherchant les quartiers solitaires, vivant jour et nuit comme un chien, n'osant demander l'hospitalité de peur d'être dénoncé. Ce soir, mourant de froid et de faim, je me demandais s'il ne vaudrait pas mieux aller me livrer, lorsque, à deux pas d'ici, j'ai rencontré un ancien serviteur du duc de Penthièvre auquel j'avais autrefois rendu quelques services. Croyant qu'il ne les aurait pas oubliés, je me suis approché de lui, je me suis nommé. Le misérable, m'injuriant, a voulu m'arrêter. L'instinct de la conservation a doublé mes forces. J'ai lutté avec lui, je l'ai renversé, et tandis qu'il appelait du secours, je me suis enfui à travers les terrains vagues qui avoisinent cette maison. Un mur peu élevé s'est rencontré devant mes pas. Je l'ai franchi, et je me suis trouvé dans ce jardin. Par cette croisée, j'ai vu de la lumière. Une porte était entr'ouverte. Je suis entré, et Dieu a voulu que les heures d'angoisse que je viens de passer m'aient conduit auprès de toi. Ah ! je peux mourir, maintenant. Puisque je t'ai vue, Dolorès, je mourrai content.

— Que parles-tu de mourir ? s'écria Dolorès. Puisque te voilà, tu es sauvé. Tu resteras ici.

Elle s'arrêta soudain ; se rappelant que cette

maison n'était pas sienne, elle hésita. Philippe surprit son hésitation.

— Suis-je chez toi ? demanda-t-il.

— Non. Tu es chez le citoyen Vauquelas dont Coursegol est l'associé.

— Vauquelas ! Malheur !

— Pourquoi ?

— Parce qu'à moins qu'il n'y ait deux individus de ce nom, le maître de cette maison est un des amis de Robespierre, un de ceux qui ont le plus contribué à faire découvrir le complot que nous avons formé, mes compagnons et moi, pour sauver la reine.

Dolorès poussa un cri et, de ses mains, cacha son visage.

— Que faire murmura-t-elle.

— Coursegol n'est-il pas là ? demanda Philippe.

— Il ne rentre que fort tard dans la nuit.

— Il aurait pu me cacher jusqu'à demain !

— Je te cacherai dans sa chambre, dit Dolorès, subitement inspirée. Personne n'y pénètre jamais. J'attendrai son retour et je le préviendrai.

Philippe approuva ce plan.

— Mais, j'y songe ! reprit-elle. Tu disais tout à l'heure que tu avais faim. Ah ! mon Dieu ! les domestiques sont couchés.

Elle s'éloigna à la hâte, tandis que Philippe, exténué d'émotion, de fatigue et de besoin, demeurait assis dans le fauteuil où il avait pris place. Dolorès revint bientôt, portant du pain, du vin et un morceau de viande froide qu'elle avait heureusement trouvé dans l'office. Elle déposa le tout sur le guéridon qu'elle traîna devant Philippe. Sans mot dire, ce dernier se mit à manger et à boire avec l'avidité d'un homme affamé. Dolorès, debout devant lui, le regardait, tandis que son cœur battait avec violence, tandis que de ses yeux brillants de fièvre des larmes brûlantes tombaient sur ses joues.

Peu à peu, Philippe se ranima. La chaleur, la nourriture aidant, ses forces revinrent. Un peu de sang monta à son visage, un sourire d'espérance apparut sur ses lèvres. Alors seulement Dolorès osa prononcer un nom, qui depuis un moment cherchait à s'échapper de sa bouche.

— Tu ne m'as pas parlé d'Antoinette.

Ce nom rappelait à Philippe des engagements sacrés que Dolorès ignorait, qui jamais plus qu'à cette heure ne lui avaient semblé lourds et difficiles.

— Antoinette! répondit-il. Elle vit. Elle habite aux environs de Londres, chez des amis auxquels je l'ai confiée.

— Elle est ta femme ? demanda Dolorès, qui n'osait regarder Philippe en face.

— Non !

— Les désirs de ton père, cependant...

— Tais-toi, par pitié, interrompit Philippe. Si je ne t'avais pas retrouvée, si j'avais eu la preuve certaine que tu ne vivais plus, peut-être aurais-je épousé Antoinette. Mais, maintenant...

— Maintenant ?

— Elle ne peut plus être ma femme.

— Ne t'aime-t-elle plus ?

Philippe baissa la tête et il se fit un assez long silence. Soudain, il se leva :

— Pourquoi te le cacher plus longtemps ? Je t'aime, Dolorès. Je t'aime comme autrefois, lorsqu'aux Buissières j'osai t'ouvrir mon cœur ! Depuis, malgré tous les obstacles, je n'ai pas cessé de t'aimer. Et mon amour n'était pas maudit de Dieu, puisque c'est le ciel qui, malgré toi, nous réunit aujourd'hui. Oh ! je te le jure, rien ne nous séparera plus.

Dolorès se sentait sans énergie pour répondre à ce langage, pour détruire d'un mot les espérances dont elle était l'objet et qui lui apparaissaient plus vivantes que par le passé, plus touchantes surtout, puisque trois années n'avaient

pu les éteindre dans le cœur fidèle et passionné de Philippe. Celui-ci continua :

— Ah ! si je pouvais te révéler comme j'ai été malheureux loin de toi ! Ma Dolorès, savais-tu en partant, en quittant le château où nous avions grandi ensemble, pour aller faire à Dieu le sacrifice d'un amour que tu partageais, et dans lequel, par grandeur d'âme, tu voulais voir un crime, savais-tu que tu emportais une part de moi-même ?

— Arrête ! murmura-t-elle en tombant assise en face de lui.

Mais il n'entendait plus.

— Depuis, continua-t-il, j'ai vécu malheureux, m'efforçant en vain de chasser de ce cœur dont tu n'avais pas voulu, le souvenir de ta grâce et de ta beauté, obligé d'écouter d'une oreille complaisante Antoinette, dont tu m'avais ordonné de faire ma femme ! Vois-tu, ce sacrifice était au-dessus de mes forces. Je ne pouvais pas. Je l'aime comme une sœur, mais toi !...

Dolorès l'interrompit. Apaisée tout à coup, rappelée par une inspiration mystérieuse au sentiment de son héroïque devoir, elle se leva, et d'une voix émue mais ferme :

— Philippe, dit-elle, je ne dois pas en enten-

dre davantage. J'appartiens à Dieu, et toi-même tu n'es pas libre. Antoinette...

— Veux-tu donc m'obliger à la haïr?

Ce cri effraya Dolorès et remplit son âme de pitié tendre pour le malheureux qui se tordait à ses pieds et qu'elle adorait, en le désespérant.

— Eh bien, répondit-elle, ne l'épouse pas, si l'union que ton père avait souhaitée est au-dessus de tes forces. Mais n'espère pas que jamais je sois assez faible pour céder à tes prières. Que tu l'aimes ou que tu la détestes, Antoinette sera éternellement entre nous.

Philippe, qui était debout, bondit à cette déclaration. Puis il se laissa aller dans le fauteuil, et, la tête dans les mains, il éclata en sanglots.

Dolorès était à bout de forces. Elle eut cependant assez d'énergie pour tenter de mettre un terme à cette scène cruelle.

— L'heure approche, dit-elle, où le maître de cette maison a l'habitude de rentrer. Il ne faut pas qu'il te trouve ici. Je vais te conduire dans la chambre de Coursegol. Tu y seras en sûreté.

Mais Philippe ne l'entendait pas. Il pleurait comme un enfant et parlait au milieu de ses larmes.

— Ah! c'est exiger plus que l'homme ne peut faire! disait-il. Dieu ne demande pas tant à notre

faiblesse, et s'il veut, après nous avoir créés l'un pour l'autre, que nous vivions éternellement séparés, éternellement malheureux de l'être, pourquoi nous a-t-il réunis ce soir? Notre rencontre n'a-t-elle pas quelque chose de providentiel? Dolorès, ta décision ne peut être irrévocable.

Elle arma son cœur de courage, afin de retenir les paroles qui gonflaient sa poitrine oppressée.

— Viens, Philippe, dit-elle, en essayant de donner un accent maternel à sa voix.

— Mais, alors, promets-moi !...

— Eh bien, demain, fit-elle doucement, en essayant de l'apaiser.

Elle y réussit. Philippe se leva, docile et prêt à la suivre. Déjà elle avait pris un flambeau et marchait devant lui, lorsque soudain des pas retentirent dans la pièce voisine.

— Ciel ! Vauquelas ! Nous sommes perdus !

— Il n'entrera peut-être pas, répondit Philippe, qui se redressa vivement.

D'un geste, Dolorès lui imposa silence et, prêtant l'oreille, elle attendit, espérant que Vauquelas passerait devant sa chambre sans s'y arrêter. Son attente fut déçue. Vauquelas frappa deux fois contre la porte.

— Puis-je entrer, citoyenne Dolorès?

— Non! répondit celle-ci. Je suis couchée.

— Lève-toi, alors, et ouvre vite. On a vu tout à l'heure un homme franchir le mur qui sépare le jardin de la rue. Il doit rôder autour de la maison. On s'est mis à sa poursuite. Une patrouille est derrière moi.

— Je me lève! fit Dolorès qui, tout en cherchant à gagner du temps, se demandait comment elle ferait fuir Philippe.

— La nuit est sombre, dit alors celui-ci à voix basse. Je vais dans le jardin. Je m'y cacherai et j'y attendrai que les soldats soient partis.

Dolorès l'approuva d'un signe de tête, marcha sur la pointe des pieds jusqu'à la porte vitrée, afin de l'ouvrir et de faire fuir Philippe. Elle tourna doucement le bouton, tira la porte à elle, s'écarta pour laisser passer son ami. Mais elle poussa un cri. Dans le fond du jardin, éclairé par la clarté des bougies placées dans sa chambre, elle venait de voir cinq gardes nationaux qui s'avançaient vers la maison, en battant avec la crosse de leur fusil les massifs qui bordaient l'allée. Elle recula épouvantée. Philippe s'élança pour fuir avant que les soldats fussent arrivés jusqu'à lui. Ceux-ci le mirent vivement en joue.

— Ne tirez pas! s'écria-t-il. Je me rends.

Et s'arrêtant, il les attendit. Au même moment, par l'autre porte, Vauquelas entrait. Dolorès jeta sur Philippe un regard éperdu. Puis, par un mouvement instinctif, elle se rapprocha de lui. Il y eut d'abord un moment de silence causé par la surprise des uns, par l'effroi des autres. Philippe était atterré, non que le courage lui fît défaut, mais parce qu'il se voyait devenu pour Dolorès la cause d'une catastrophe. Celle-ci n'épouvait pas un effroi moindre en se disant que Philippe allait être arrêté sous ses yeux par les soldats qui venaient d'envahir la maison. Ceux-ci considéraient d'un œil ironique ce beau jeune homme et cette jolie fille, se demandant si leur arrivée ne troublait pas simplement un doux rendez-vous, et s'ils avaient devant eux des amoureux ou des conspirateurs.

Quant à Vauquelas, il promenait de l'un à l'autre des regards interrogateurs, irrités et surpris à la fois. La présence d'une patrouille dans son appartement, les soupçons auxquels l'arrestation d'un inconnu trouvé en tête-à-tête avec Dolorès, pouvaient l'exposer, lui, un si pur patriote, troublaient un peu sa cervelle. Peut-être allait-il laisser tomber sur Philippe toute sa colère, quand le sergent qui commandait les sol-

dats prit la parole, et s'adressant au jeune homme :

— Que fais-tu dans cette maison, muscadin ? Qui es-tu ?

Philippe allait répondre. Vauquelas l'en empêcha.

— Qui il est ! s'écria-t-il, rien de plus facile à deviner : un ennemi de la République, qui a cherché un asile chez moi, au risque de compromettre l'honneur de cette jeune fille et mon propre civisme.

A ces mots, Dolorès tressaillit, et avec un effort qui semblait coûter à sa pudeur :

— Tu te trompes, citoyen Vauquelas. Cet homme est mon mari !

— Ton mari ! tu es mariée ?

— Pour des causes particulières, je cachais à tous la vérité.

— Mais Coursegol...

— Lui-même l'ignorait ! dit Dolorès en baissant les yeux.

—Mariée ! répétait machinalement Vauquelas.

Philippe se rapprocha et d'une voix dont nul n'entendit les accents, il dit à Dolorès :

— Ah ! cruelle ! si tu l'avais prononcé plus tôt ce mot, nous ne serions pas ici.

Dolorès ne répondit pas. Elle suppliait du

regard Vauquelas qui pouvait d'une parole éloigner les soldats. Quant à celui-ci, il se rappelait l'histoire de Dolorès, dont Coursegol lui avait raconté les détails. Il se disait que la fille adoptive du ci-devant marquis de Chamondrin n'avait pu épouser qu'un gentilhomme et que ce gentilhomme devait être un de ces adversaires implacables du nouvel état de choses, que le comité de Salut public poursuivait et frappait sans rémission. Qu'un tel personnage fût rencontré dans sa maison, c'était plus qu'il n'en fallait pour le perdre lui-même, quelle que fût d'ailleurs son influence sur Robespierre. Aussi, était-il nécessaire de frapper un grand coup, afin de sortir pur et sans tache de cette épreuve.

— Pourquoi m'avoir caché que tu étais mariée? demanda-t-il à Dolorès.

— Pour des causes purement intimes.

— Et pourquoi ton mari pénètre-t-il chez moi comme un malfaiteur, au lieu d'entrer par la porte?

— Parce que nous voulions garder notre mariage secret.

— Tout ceci n'est pas clair, dit alors le chef de la patrouille.

Et, s'adressant à Philippe, il ajouta :

— Ton nom ? D'où viens-tu ?

Philippe ayant hésité, cet homme reprit :

— Le citoyen et la citoyenne vont nous suivre à la section. Ils s'expliqueront là, et s'ils n'ont rien à se reprocher, on les mettra sur-le-champ en liberté.

— Oui ! oui ! emmenez-les, répondit Vauquelas, heureux d'une solution qui éloignait les soldats de chez lui.

Alors, seulement, Dolorès comprit que le mensonge auquel elle avait eu recours pour sauver Philippe ne le sauvait pas et la perdait elle-même. Elle n'en éprouva de regret qu'en ce qui touchait son ami. Quant à elle, depuis longtemps, elle avait fait le sacrifice de sa vie. Mais Philippe ne voulait pas de ce sacrifice. Alors qu'il vit qu'on allait les arrêter tous les deux, il s'écria :

— Cette jeune fille a menti, sans doute pour sauver un inconnu qu'elle aura oublié dans quelques eures. Je ne suis pas son mari, et si l'on me trouve auprès d'elle, c'est que, fuyant tout à l'heure un homme qui me poursuivait, je me suis réfugié ici. Je me nomme le marquis Philippe de Chamondrin ; je suis un conspirateur et un émigré.

— Ah ! le malheureux ! murmura Dolorès. Il se perd.

Quant à Vauquelas, en entendant la déclaration de Philippe, il avait bondi.

— Tu t'appelles Philippe de Chamondrin ? demanda-t-il.

— C'est mon nom, répondit Philippe.

— Mais, alors, tu es le frère adoptif de cette jeune fille, et si tu es ici, toi un conspirateur, toi un émigré, c'est qu'elle est ta complice. La coquine ! faire de ma maison un rendez-vous d'ennemis de la nation.

La colère avait rougi son teint, agrandi ses yeux. Il écumait.

— Qu'on les arrête ! s'écria-t-il.

Philippe, qui supposait, par la déclaration qu'il venait de faire, sauver Dolorès, eut un mouvement de rage impuissante.

— Monsieur, dit-il, ceci vous portera malheur.

— Ce qui me porterait malheur, ce serait d'abriter sous mon toit des aristocrates tels que vous. Mais, je suis un patriote, moi ! j'aime la république ; la France avant tout ! Citoyens, cet homme est dangereux. Ci-devant gentilhomme, il a conspiré pour sauver la reine et faire monter le petit Capet sur le trône. Quant à celle-ci, c'est une vipère qui payait d'une trahison infâme l'hospitalité que je lui ai donnée. Emmenez-les, et périssent les ennemis de la nation !

Il prononça ces paroles d'une voix énergique, comme s'il eût voulu attester ainsi son patriotisme. Pendant ce temps, les soldats causaient entre eux. Lorsqu'ils eurent fini, la patrouille se divisa en deux escouades. L'une arrêta Dolorès, l'autre Philippe. On les entraîna. Il était environ onze heures du soir.

CHAPITRE X

LES EXPLOITS DE COURSEGOL.

Coursegol rentra vers minuit. Suivant son habitude, il allait traverser, sans s'y arrêter, les couloirs du rez-de-chaussée, pour gagner sa chambre située au premier étage, lorsqu'il s'entendit appeler. Il reconnut la voix de Vauquelas. Elle venait de la chambre de Dolorès. Surpris que celle-ci ne fût pas couchée à une heure aussi avancée, craignant qu'elle ne fût malade, il entra. Vauquelas était seul, pâle, ému, fiévreux. Le lit de la jeune fille n'avait pas été défait. Son absence frappa Coursegol.

— Où est Dolorès ? demanda-t-il vivement.

— Coursegol, pourquoi ne m'avoir pas dit qu'elle recevait ici secrètement Philippe de Chamondrin ?

— Elle recevait M. Philippe ! s'écria Coursegol stupéfait.

— Dans ma maison, dans cette chambre. On les a surpris là tous les deux.

— Mais alors, M. Philippe vit !

— Il vit, pour mon malheur.

— Que veux-tu dire ? demanda Coursegol qui ne comprenait qu'une chose, c'est que son maître n'était pas mort.

— Je veux dire que Dolorès, qu'à ta prière j'avais reçue ici, y donnait asile, au risque de me compromettre et de me perdre à jamais, à un réactionnaire exalté, à ce Philippe de Chamondrin, un des chefs de la conspiration formée par les émigrés pour sauver la veuve Capet.

— Ah ! je comprends, murmura Coursegol, qui devina sur-le-champ que Philippe, fugitif, s'était réfugié dans le domicile de Vauquelas et y avait trouvé Dolorès. Eh bien, citoyen, reprit-il, ce jeune homme ne restera pas ici. Nous le ferons partir, et nul ne saura...

— Il ne peut plus partir.

— Pourquoi ?

— Il est arrêté ainsi que Dolorès, lui, pour crime de conspiration contre l'État, elle, comme complice du crime.

Coursegol laissa échapper une imprécation terrible. Puis, s'élançant vers Vauquelas et le saisissant au collet :

— C'est toi, misérable vieillard, qui les as livrés.

— Tu m'étrangles! dit Vauquelas, qui perdait haleine sous la pression de ce poignet énergique.

— Mais, dis-moi donc où ils sont! continuait Coursegol sans l'entendre. Je veux les voir. Où sont-ils?

— Lâche-moi d'abord, répondit Vauquelas d'une voix éteinte.

Coursegol obéit. Mais il resta debout, menaçant, devant Vauquelas. Celui-ci tremblait. Il n'avait pas prévu que Coursegol se vengerait sur lui de l'arrestation de Dolorès et de Philippe.

— Explique-toi donc! cria Coursegol.

— La patrouille est entrée ici, poursuivant le jeune Philippe qui s'était caché dans cette chambre. Pour le sauver, Dolorès a dit qu'elle était sa femme, Philippe, craignant qu'elle ne fût compromise, a démenti cette allégation, et comme leurs explications n'ont pas paru suffisamment claires, on les a conduits l'un et l'autre en prison.

— Ne pouvais-tu répondre d'eux, déclarer que tu les connaissais?

— J'ai tout fait pour les sauver! objecta Vauquelas.

— Tu mens! tu mens! Je te dis que tu mens.

C'est toi qui les as livrés, j'en suis sûr. Tu as eu peur pour ta vie, pour ton argent! Malheur à toi!

Et Coursegol accompagna ces paroles d'un geste si terrible que Vauquelas, croyant sa dernière heure arrivée, tomba sur ses genoux en disant :

— Pitié!

Mais Coursegol semblait impitoyable. Des plaintes et des menaces sortaient de sa bouche.

— Pauvres enfants! les tuer au moment où la Providence prenait soin de les réunir! Vieillard imbécile! tu as été moins clément que le destin.

— Aie pitié de moi!

— As-tu donc eu pitié d'eux? Non! Eh bien, tu vas mourir.

Et, tirant de sa poche un poignard qu'il portait toujours sur lui, Coursegol le leva sur la tête de Vauquelas.

— Mais, si je te promettais de les sauver?...

La main de Coursegol, prête à frapper, s'arrêta.

— Tu les sauverais! Mensonge! Comment t'y prendrais-tu? Les prisons de la République ne laissent sortir ceux qu'elles gardent que pour les envoyer à l'échafaud.

— Je donnerai tant d'argent aux geôliers,

qu'ils ouvriront les portes devant ceux que tu réclames.

— Les geôliers ne sont pas seuls maîtres. D'ailleurs, quel est celui d'entre eux qui, même pour s'enrichir, s'exposerait à la mort !

— Eh bien, reprit Vauquelas, je ferai mieux encore. Je séduirai les juges du tribunal révolutionnaire, et ils prononceront l'acquittement.

— Mauvais moyen ! Les juges exigeront l'argent avant, et, quand ils l'auront touché, ils condamneront.

— Mais que faire, alors?

— Le mal est sans remède, et c'est parce que tu en es l'auteur, que je vais me venger sur toi.

— Arrête. J'irai, s'il le faut, jusqu'à Robespierre.

— Il te refusera.

— Non. Mon influence sur lui est toute-puissante. Je sais ce qu'il faut lui dire pour l'obliger à me satisfaire.

— Même lorsqu'il saura qu'il s'agit de l'un des auteurs du complot formé pour délivrer la reine ?

— Oui, il accordera la grâce.

Coursegol réfléchit un moment. Vauquelas, agenouillé devant lui, avait levé la tête, essayant de lire, dans ces yeux où brillait la vengeance, quel allait être son sort.

— Écoute, dit enfin Coursegol, je te fais grâce de la vie provisoirement. Il dépend de toi que mon arrêt devienne définitif.

— Ordonne, j'obéirai! murmura servilement Vauquelas qui commençait à respirer.

— Je veux demain, au coucher du soleil, recevoir de tes mains un ordre en blanc signé de Robespierre, à l'aide duquel il soit possible de faire sortir des prisons deux des personnes qui y sont enfermées.

— Tu l'auras.

— Je veux, en outre, que Robespierre ignore le nom des prisonniers que sa signature doit délivrer.

— Il l'ignorera.

— A ce prix, ta vie est sauve. Seulement, ajouta Coursegol, n'essaye pas de me tromper. Je sais que tu pourrais obtenir, au lieu d'un ordre d'élargissement pour mes enfants, un ordre d'arrestation pour moi, et te préserver ainsi du châtiment que tu mérites...

— Oh! peux-tu croire?...

Vauquelas ne put achever sa phrase. Il balbutia et rougit, en voyant ses plus secrètes pensées devinées.

Coursegol reprit:

— Mais, afin que tu ne puisses agir de la sorte,

c'est dans cette maison que je vais attendre ton retour, et, si demain, des soldats conduits par toi venaient m'y arrêter, ils me trouveraient dans le caveau où tu caches tes richesses. C'est moi qui aurais le plaisir de les initier aux secrets de ta vie patriotique.

Vauquelas poussa un cri étouffé.

— C'est là, continua Coursegol, que j'entends recevoir de tes mains le sauf-conduit que je t'ai demandé. Maintenant, à toi de décider si tu veux mourir ou si tu veux vivre.

En disant ces mots, Coursegol, auquel l'émotion avait coupé la voix, poussa la porte qui conduisait au caveau transformé en coffre-fort par Vauquelas, et disparut. Vauquelas, qui, pendant une partie de la scène précédente, était resté à genoux, se releva atterré par ce qu'il venait d'entendre. Ce qui le désolait, c'était l'extrémité à laquelle il était réduit, d'aller solliciter l'incorruptible Robespierre. En faisant cette promesse à Coursegol, il était résolu à ne pas la tenir, à le dénoncer. Mais l'habileté avec laquelle celui-ci avait déjoué ses plans le plaçait dans un embarras cruel. Obligé d'agir ainsi qu'il l'avait promis, il ne pouvait le faire qu'en compromettant son influence et son crédit. Et cependant il était poussé par les menaces de Coursegol, qui n'avait,

pour le perdre, qu'à prononcer un mot, c'est-à-dire à révéler le lieu secret où il cachait ses richesses. Combien il regretta les forces et l'énergie de sa jeunesse maintenant paralysées par l'âge ! S'il avait eu seulement vingt ans de moins, avec quelle joie il serait entré en lutte avec Coursegol devenu son ennemi, afin de le tuer et de lui fermer à jamais la bouche. Mais un tel plan n'était plus possible, et force lui était de baisser la tête sous la fatalité qui l'accablait. Une heure après que Coursegol l'eut quitté, il gagna sa chambre, afin de prendre un repos dont le besoin se faisait impérieusement sentir. Il s'étendit sur son lit. Mais le sommeil refusa de venir l'y trouver, et il passa la nuit dans une agitation pire que la fatigue la plus excessive. Au lever du jour il était sur pied. Il voulait, avant de quitter sa maison, revoir Coursegol. Ce dernier avait dormi, la main sur un pistolet, gardant le coffre-fort qui servait, à cette heure, de garantie à ses propres jours aussi bien qu'à ceux de Dolorès et de Philippe.

— As-tu le sauf-conduit? demanda Coursegol.

— Je vais l'aller quérir, répondit Vauquelas.

— Ne reviens pas sans l'apporter, si tu veux sortir vivant de ce caveau.

Vauquelas se retira en chancelant. Robespierre

habitait rue Saint-Honoré. C'est de ce côté que Vauquelas porta ses pas, se demandant sous quelle forme il présenterait sa requête. L'amitié que lui portait le célèbre membre du Comité de salut public était vive et profonde. Elle avait son origine dans des relations anciennes, dans des services mutuellement rendus, dans une entière communauté d'idées. Mais, de la part de Robespierre, elle n'allait pas au delà de ce qu'il considérait comme son devoir. Même dans ses décisions les plus sanguinaires, il était de bonne foi; il se prenait au sérieux, et aucune considération étrangère à ce qu'il entendait être le bien du pays ne pouvait le toucher. Il n'accorda jamais une grâce; il ne se laissa jamais fléchir, et, lorsqu'on lit son histoire, on ne sait ce qui est le plus horrible, des actes de sa vie ou de l'épouvantable bonne foi qui les inspirait. Vauquelas connaissait la trempe de ce caractère fanatique, de cette nature froide et convaincue. Aussi, après avoir réfléchi longtemps, il perdit l'espérance de toucher Robespierre par le récit des infortunes de Dolorès et de Philippe, ou de le convaincre par l'exposé de l'embarras dans lequel il se trouvait, et se décida à recourir à la ruse pour se procurer le sauf-conduit.

Lorsqu'il arriva chez Robespierre, ce dernier

venait de sortir. Vauquelas n'en parut pas contrarié. Il entra dans le cabinet de travail, — lieu redoutable d'où partaient les accusations qui allaient frapper les citoyens suspects. — Le vieillard était connu par les familiers de la maison ; il lui était facile de circuler dans les appartements. Il se trouva donc seul un moment, ayant prétexté qu'il attendrait le retour de Robespierre. Il courut au bureau de ce dernier, et, tout en veillant afin de n'être pas surpris, il se mit à fouiller dans les papiers amoncelés dans les tiroirs et sur les tablettes. Il y avait là des ordres en projet, des listes de proscriptions, des documents venus des provinces, des notes de police. Mais Vauquelas ne fit aucune attention à ces pièces. Il continua à chercher jusqu'au moment où la signature de Robespierre placée au bas d'une page en blanc vint frapper ses yeux et lui arracher une exclamation de joie.

Cette page blanche, revêtue de la griffe du puissant triumvir, était la dernière d'un rapport de police approuvé par le Comité et la seule sur laquelle l'expéditionnaire chargé de copier le rapport n'eût rien écrit. C'est sur celle-là que Robespierre avait placé son visa. Son nom écrit de sa main, orné de son paraphe, s'étalait dans la blancheur immaculée du papier, comme une

tache de sang. Vauquelas, sans hésiter, arracha au volumineux cahier la précieuse feuille. Puis, d'une écriture contrefaite, il traça ces mots : « Ordre de laisser sortir de prison le citoyen et « la citoyenne porteurs du présent. » Ces deux lignes, placées au-dessus de la signature, transformaient le papier en un sauf-conduit, tel que Coursegol l'avait exigé. Singulièrement ému par l'acte qu'il venait d'accomplir, Vauquelas enferma dans sa poche le document fabriqué par lui. Il cacha le cahier déchiré au fond d'un tiroir, sous une liasse de dossiers. Puis, ayant laissé à son trouble le temps de se dissiper, il sortit et passa en fredonnant devant les gens qui gardaient la porte, et auxquels il jeta ces mots :

— Je n'ai pas en ce moment le loisir d'attendre. Mais, je reviendrai.

A peine dans la rue, il se mit à marcher à grands pas, comme s'il eût redouté d'être suivi. Bien qu'on fût au commencement de la mauvaise saison, il arriva chez lui, suant, essoufflé, courut au caveau et, s'adressant à Coursegol qui n'avait pas changé de place, il lui dit :

— Voilà ce que tu désirais ! Va-t'en.

Coursegol prit, sans répondre, le papier qu'on lui tendait, l'examina, afin de se convaincre que

la signature n'était pas fausse. Puis, satisfait de son examen, il répondit :

— Je m'en vais avec l'espoir que je pourrai sauver Dolorès et Philippe. Mais je ne te tiens pas encore pour pardonné du mal que tu leur as fait. Souviens-toi que, si mes efforts échouent et que s'il leur arrive quelque malheur, c'est sur toi que je les vengerai. Il se leva pour sortir. Mais, s'étant ravisé, il ajouta :

— Depuis six mois, nous travaillons de concert à des opérations industrielles. Comme j'aurai vraisemblablement besoin de beaucoup d'argent pour réussir dans la tâche que je vais entreprendre, je réclame ma part des bénéfices.

— Estime-la toi-même! répondit Vauquelas, qui avait trop peur pour essayer de marchander.

— Donne-moi cinquante mille livres, moitié en assignats, moitié en or.

Vauquelas respira. Il avait craint que Coursegol n'exigeât une somme dix fois plus considérable. Il compta les cinquante mille livres. Coursegol serra les assignats dans son portefeuille, l'or dans une ceinture de cuir qu'il portait toujours sur lui. Puis, sans ajouter un mot, il se mit en route, à la recherche de Dolorès et de Philippe.

Comment arriverait-il jusqu'à eux? Telle fut

la première question qu'il s'adressa. Il fallait d'abord les découvrir. Les prisons étaient alors fort nombreuses. Il y avait le Luxembourg, l'Abbaye, la Force, les Carmes, les Madelonnettes. Saint-Lazare, Port-Libre, beaucoup d'autres encore. Laquelle avait reçu Dolorès et Philippe ? Les avait-on laissés ensemble. Les avait-on séparés ? Vauquelas avait été hors d'état de fournir aucun renseignement à ce sujet et Coursegol ne pouvait former que des conjectures. Décidé à commencer sur-le-champ ses recherches, il se rendit d'abord chez Bridoul, où il prit provisoirement domicile et auquel il confia les événements qui s'étaient accomplis depuis la veille. Cornélie ne put retenir ses larmes en apprenant que sa jeune amie était sous les verrous. Quant à Bridoul, il avisa sur-le-champ ce qu'il y avait à faire. Dans la plupart des prisons de Paris, tant que ceux qui les habitaient n'étaient pas désignés pour passer en jugement, ils jouissaient, en dépit de la surveillance dont ils étaient l'objet, d'une liberté relative. Il ne leur était pas absolument interdit de communiquer avec le dehors, et, s'ils possédaient quelques ressources pécuniaires, il leur était possible d'acheter la complaisance de leurs gardiens et d'obtenir d'eux la permission de recevoir des lettres ou des vivres du de-

hors, et parfois même des visites. Soit que le nombre des prisons et celui des prisonniers empêchât le maintien d'une discipline sévère, soit que, résolu à frapper successivement tous ceux sur lesquels il mettait la main, le Comité de salut public ne voulût pas maintenir une surveillance trop étroite et trop rigoureuse, il tolérait cet état de choses, sous la responsabilité du concierge de chaque maison de détention. Les communications des prisonniers avec le dehors étaient quotidiennes. Les femmes et les enfants arrivaient sans trop de difficultés à être admis à visiter leurs époux et leurs pères, et il s'était établi, pour remplir les messages des détenus, des commissionnaires reconnus, avoués, autorisés, qui entraient et sortaient librement à toutes les heures du jour, à condition de laisser entre les mains des gardiens une part de leurs bénéfices. Coursegol ignorait ces détails. Mais Bridoul les lui fit connaître.

— J'ai pour ami un des individus qui se mettent au service des prisonniers. C'est un homme inoffensif qui, moyennant une honnête rétribution, consentira à t'amener avec lui comme auxiliaire dans les prisons. A sa suite, et sans courir aucun danger, tu les visiteras toutes jusqu'à ce que tu aies trouvé ceux que tu cherches.

Cette proposition combla de joie Coursegol. Le même soir, il fut mis en relations avec l'homme dont Bridoul lui avait parlé. Le lendemain, il entrait en campagne, et, à trois jours de là, il savait que Dolorès était enfermée à la Conciergerie et Philippe aux Madelonnettes.

CHAPITRE XI

LA CONCIERGERIE.

Arrêtés chez Vauquelas, à onze heures du soir, Philippe et Dolorès avaient été conduits à la section du Roule. On les introduisit dans une salle où se trouvaient déjà trois personnes, arrêtées comme eux dans la soirée et qui attendaient d'être interrogées. Malheureusement, le délégué de la Commune, chargé de procéder à l'interrogatoire, s'était déjà retiré. Comme il ne devait plus revenir que le lendemain, il fut décidé par le chef du poste que les prisonniers passeraient la nuit dans cette salle. Une lampe resta allumée ; on étendit des matelas par terre, et se coucha qui voulut. Dolorès refusa de prendre aucun repos. Elle s'assit dans un fauteuil déchiré que Philippe ne se procura qu'à grand'peine et déclara qu'elle passerait la nuit ainsi. Philippe prit place à ses pieds sur un escabeau, et ils attendirent que le jour parût.

Cette nuit, qui s'annonçait comme une nuit d'insomnie cruelle et de fatigue, s'écoula pour Dolorès et pour Philippe comme un rêve splendide. Leurs compagnons s'étaient étendus sur les matelas et dormaient.

Eux seuls veillèrent en proie à des pensées diverses qu'ils se communiquèrent, qui, se concentrant peu à peu sur un même objet, leur procurèrent une ivresse fiévreuse pleine de charme. Ils ne pouvaient se faire d'illusions sur le sort qui les attendait. Philippe avait conspiré en faveur de la reine. C'est dans ce but qu'il était revenu de l'émigration. En le recevant dans sa chambre, Dolorès s'était faite sa complice. Un tel crime ne devait rencontrer aucune indulgence. Au matin, ils seraient interrogés par un commissaire à l'avance prévenu contre eux, que ne saurait émouvoir ni leur beauté ni leur jeunesse; légalement accusés d'avoir souhaité le renversement de la République et le retour des Bourbons, envoyés en prison, traduits ainsi devant le tribunal révolutionnaire et condamnés à l'échafaud : telle était la procédure sommaire de la Terreur. Espérer qu'elle s'adoucirait en leur faveur eût été folie. Il ne leur restait donc plus qu'à se préparer à mourir. Si la perspective d'un tel destin mit d'abord des larmes dans leurs yeux,

ce n'était pas qu'aucun d'eux manquât de courage et gémît sur son sort. Non, c'est sur le sort de l'autre qu'il pleurait. Mais, lorsqu'il leur fut prouvé, par l'échange de quelques paroles, qu'ils étaient mutuellement résignés, leur douleur s'apaisa, et, comme si leur jugement eût été déjà prononcé, ils ne songèrent qu'à rendre douces et calmes les heures qui leur restaient à vivre.

— Pourquoi craindrais-je de mourir ? disait Dolorès à Philippe, qui avait d'abord tenté de lui faire partager des espérances menteuses. La mort n'est redoutable que pour ceux qui laissent après eux quelque objet qui les aime. Mais, toi ne vivant plus, qui restera après moi pour me pleurer ? Antoinette ! Ne suis-je pas morte depuis longtemps pour la chère petite ! Je peux donc disparaître sans creuser de vide dans un cœur, quel qu'il soit, sans lui faire une blessure. Je peux sans souci aller chercher l'éternel repos après lequel j'aspire ?

— Y as-tu donc parfois songé ? demanda Philippe.

— J'ai vu peu à peu tomber autour de moi tant d'êtres que je chérissais, mes yeux ont vu tant de catastrophes ; j'ai subi tant de meurtrissures intérieures ; après une enfance fortunée, ma jeunesse a été si triste que j'ai

souvent supplié Dieu de me rappeler à lui.

— Cependant, Dolorès, si tu avais voulu m'entendre; si, lorsque j'essayais en vain de te fléchir, ta main était tombée dans la mienne, que de malheurs tu eusses moins ressentis!

— Ne seraient-ils donc pas arrivés?

— Qu'importe! nous aurions été deux pour les supporter, et, après avoir pleuré ensemble, nous nous serions consolés l'un par l'autre.

— Je ne pouvais être ta femme.

— Est-ce donc que tu ne m'aimes pas?

A cette question, Dolorès garda le silence. Enhardi par le calme solennel de ces instants qui, dans leur pensée, précédaient pour eux l'éternité, Philippe continua:

— Toutes les fois que je t'ai pressée d'être sensible à mes prières, tu ne m'as objecté que la volonté de mon père. Obéissant à de puériles ambitions, il souhaitait de me voir épouser Antoinette. Eh bien, la volonté de mon père n'existe plus, les engagements que je pris vis-à-vis d'Antoinette et qu'elle-même aurait déliés si jamais j'avais eu le courage de lui dire que je t'aimais, ces engagements sont détruits par la situation nouvelle qui nous est faite. Nous voici libres en face de la mort qui nous attend. Ne me diras-tu pas toute la vé-

rité? ne m'ouvriras-tu pas ton cœur comme je t'ai ouvert le mien?

Dolorès avait écouté ces paroles l'œil ardemment fixé sur Philippe, la poitrine oppressée, frappée surtout par cette phrase : « Nous voici libres en face de la mort qui nous attend ; » se disant qu'elle ne pouvait refuser à son ami la dernière joie qu'il réclamait; qu'elle-même, dont les jours passés n'avaient été qu'un long sacrifice devant lequel elle s'était plu à briser héroïquement son bonheur et ses espérances, avait bien le droit de laisser échapper de son âme le secret si longtemps contenu. Enfin, de ses lèvres, tombèrent ces mots :

— Entends donc, puisque tu le veux, mon Philippe, un aveu suprême : je t'ai toujours aimé comme je t'aime, et je t'aime comme je suis aimée.

Il y avait tant de tendresse dans la manière dont elle parla, que Philippe, éperdu, se releva, le regard embrasé d'une joie immense.

— Le voilà donc, cet aveu que tu me refuses depuis cinq ans ! Je savais bien, moi, que mon amour était partagé. Tu l'as dit, et devrais-je payer de ma vie le bonheur de l'apprendre de ta bouche, que je ne trouverais pas l'avoir payé trop cher. Mais tu m'as rendu mon

énergie, ma vaillance. Je me sens fort à soulever le monde pour nous sauver, pour assurer la félicité à laquelle nous avons droit. Nous vivrons, Dolorès, pour être l'un à l'autre et pour nous chérir.

— Je t'en supplie, s'écria Dolorès, ne demande pas à vivre, puisque la certitude de mourir m'a seule décidée à parler.

— Encore ! répondit Philippe frémissant. Mais, si, dans le péril extrême où nous sommes, je parviens à te délivrer, en me délivrant moi-même, seras-tu plus rigoureuse que le destin? Ne voudras-tu pas reconnaître que Dieu est avec nous, et que c'est lui qui prend soin de nous réunir?

— Philippe ! Philippe ! murmura Dolorès.

Elle ne put achever et, vaincue par les prières de son ami, elle laissa rouler sa tête sur cette mâle poitrine que depuis si longtemps son image et son souvenir embrassaient de l'amour le plus pur et le plus fidèle, et commença la confidence des tendres aspirations dont son cœur était rempli.

Il était neuf heures du matin, lorsque le délégué de la Commune, dont l'absence avait contraint les prisonniers à coucher dans la grande salle de la section, y fit son entrée. Tout se passa

comme Philippe et Dolorès l'avaient prévu. Il les interrogea sommairement, entendit le rapport verbal du chef de la patrouille qui les avait arrêtés, prit des notes, forma un dossier, puis ordonna que les inculpés seraient envoyés l'un à la Conciergerie, l'autre aux Madelonnettes.

— Ne peut-on nous laisser ensemble? demanda Philippe que désolait la perspective d'une séparation.

— Le Comité décidera. Pour le moment, je suis obligé de vous séparer, repondit le délégué de la Commune.

Philippe s'approcha de Dolorès.

— Ne perds pas courage, lui dit-il. Je te rejoindrai bientôt.

Dolorès avait été désignée pour être conduite à la Conciergerie. Une escouade de gendarmes se présenta. Sur la demande de la jeune fille, l'un d'eux fit avancer un fiacre. Elle y monta, s'assit dans le fond, tandis que les hommes chargés de l'accompagner prenaient place les uns dans l'intérieur de la voiture, à ses côtés, les autres sur le siége du cocher. Pour arriver à la Conciergerie, on devait passer devant le Palais de Justice. Sur les degrés du palais, non loin de la porte de la prison, étaient groupées des femmes en grand nombre, mégères et tricoteuses

qui venaient quotidiennement assister au départ des condamnés à mort. Il fallut que Dolorès descendît de voiture sous leurs yeux. Les mains se réunirent pour applaudir, les bouches s'ouvrirent pour crier, et ce fut sous les huées, les quolibets et les insultes qu'elle fit à pied le court trajet qui la séparait de la prison, protégée à grand'peine, contre les furies populaires, par les hommes qui formaient son escorte. Enfin, la porte fatale s'ouvrit devant elle. On la fit pénétrer dans le greffe, petite pièce où se tenait l'employé auquel était confiée la triste comptabilité du registre d'écrou. On inscrivit sur ce registre son nom, ses prénoms, son âge. Puis on la confia à un guichetier, chargé de lui trouver un logement dans la partie de la prison placée sous ses ordres.

— J'ai deux grâces à vous demander, dit Dolorès à cet homme, dont la figure bienveillante lui inspira confiance.

— Que désires-tu, citoyenne ?

— D'abord, avoir une chambre pour moi seule, si c'est possible. Je payerai pour cela.

— Ce sera difficile. Mais, enfin, j'aviserai. Et encore ?

— Faire parvenir une lettre à une personne qui m'est chère.

— Son nom?

— Coursegol. Elle habite chez le citoyen Vauquelas, où j'habitais moi-même, lorsque j'ai été arrêtée en son absence. Vous pourrez prendre connaissance du contenu de cette lettre, et vous convaincre qu'elle ne renferme rien de contraire aux lois.

— Bien, citoyenne! répondit le concierge que touchait le sort de cette belle jeune fille. Je vais te conduire dans une salle où tu seras seule et tu écriras ta lettre.

En parlant ainsi, il introduisit Dolorès dans une petite pièce au second étage de la prison, qu'éclairait une croisée haute et grillée donnant sur la cour.

— Tu resteras ici autant que tu voudras et nul ne viendra t'y troubler. Les repas se prennent en commun dans le réfectoire, à moins que l'on ne préfère être servi à part, moyennant six livres par jour.

— Je n'aurai d'argent que lorsque la lettre que je vais écrire sera parvenue à sa destination, objecta Dolorès. J'ai donné celui que je possédais pour payer le fiacre qui m'a conduite ici.

— Je te ferai crédit, reprit le guichetier. C'est bon! c'est bon! ne me remercie pas. Il faut bien s'entr'aider quand on peut. Je vais maintenant

chercher du papier, de l'encre et une plume.

Le brave homme sortit et revint bientôt apportant à Dolorès les objets qu'elle avait demandés. Elle écrivit à la hâte un billet à Coursegol, afin de lui annoncer son arrestation et celle de Philippe, et de le prier de lui faire parvenir quelque argent. Le guichetier lui promit que sa lettre serait remise dans la journée. Puis, il se retira. Dolorès, restée seule, tomba à genoux et pria pour Philippe. Elle ne l'avait jamais tant aimé, et le malheur immérité qui venait de la frapper n'eût été rien s'il eût été seulement allégé par la joie de savoir son ami auprès d'elle.

Durant une partie de ce jour, elle demeura seule, surprise elle-même du repos de son esprit et de son cœur; livrée à des pensées qui la ramenaient sans cesse aux immortelles espérances qu'éveille dans les âmes chrétiennes la perspective de la mort; planant dans une sphère idéale où l'avaient élevée le terrible résultat des événements de la veille et les aveux éloquents de Philippe complétés par les siens, et d'où elle voyait la vie comme une chose méprisable, indigne d'elle, et qu'elle quitterait sans regrets. Vers le soir, le guichetier revint. Il rapportait la lettre écrite par Dolorès. On n'avait pu trouver Coursegol. Il n'habitait plus chez Vau-

quelas et l'on ignorait ce qu'il était devenu.

Cette nouvelle ramena Dolorès à la réalité de sa situation. Elle devinait ce qui avait dû se passer après son arrestation. Elle craignait que Coursegol n'eût excité, par ses menaces, le courroux de Vauquelas et attiré sur lui-même quelque malheur. En outre, la disparition de son protecteur la laissait privée de toutes ressources pécuniaires, alors que, dans sa position nouvelle, les prisonniers n'obtenant les plus légères faveurs qu'à prix d'or, ces ressources pouvaient seules aider à adoucir la rigueur de son sort. Le guichetier eut pitié de sa peine. Il n'était pas rare qu'on rencontrât en ces temps de terreur, parmi les individus auxquels était confiée la garde des prisonniers, des cœurs généreux, charitables, qui prenaient en pitié les maux dont ils étaient témoins et s'efforçaient de les soulager.

— Ne te tourmente pas, citoyenne, dit cet homme à Dolorès. Tu seras nourrie ici et tu y demeureras seule, sauf contre ordre des inspecteurs. Plus tard, tu te souviendras, je l'espère, de ce que je fais pour toi.

Pénétrée de reconnaissance, Dolorès prit une petite croix ornée de brillants qu'elle portait au cou et, l'offrant au guichetier :

— Acceptez ceci en garantie des dépenses que je vous occasionnerai. Si je meurs, vous le garderez. Si je vis, j'irai le reprendre entre vos mains, auxquelles je le confie aujourd'hui à titre de dépôt.

Le guichetier commença par refuser. Mais les prières de Dolorès eurent raison de ses scrupules, et il accepta.

— Quel est votre nom ? lui demanda-t-elle.

— Je m'appelle Aubry, tu me trouveras toujours prêt à te servir, citoyenne.

Tels furent les incidents qui marquèrent l'arrivée de Dolorès à la Conciergerie. Cette première journée s'écoula tristement. Elle ne sortit pas de sa cellule, où, vers le soir, Aubry lui monta un repas composé de deux plats aussi fades à l'odorat qu'à l'œil. En les posant devant elle et en voyant le mouvement de dégoût que Dolorès ne put contenir, Aubry eut presque honte de se trouver dans la nécessité de la servir ainsi.

— Dame ! dit-il, ce n'est pas ici comme dans ton château.

— Peu importe, mon brave Aubry, je suis contente, repondit Dolorès.

Restée seule, elle mangea, car, depuis la veille au soir, elle était à jeun. Puis, ayant approché la

table du mur au haut duquel se trouvait la croisée qui éclairait sa cellule, elle y monta, afin d'aspirer quelques bouffées d'air pur. Elle entr'ouvrit le vasistas; un vent plus frais entra, en passant à travers les barreaux épais; mais Dolorès ne put rien voir que le ciel gris voilé déjà par les brumes épaisses du soir.

Couchée une heure après, au moment où des patrouilles circulant dans les corridors veillaient à ce que les prisonniers n'eussent chez eux ni feu ni lumière, Dolorès dormit avec calme, et, pour rendre son premier réveil en prison moins douloureux, ce fut un joli rayon de soleil qui, au matin, vint la saluer.

Lorsqu'à dix heures Aubry entra pour le déjeuner, elle était sur pied.

— Citoyenne, lui dit-il, je dois te prévenir qu'étant sorti ce matin, j'ai été abordé près d'ici par deux hommes, dont l'un m'a demandé si je n'avais pas vu dans les prisons une jeune fille, belle, blonde, avec des yeux noirs, — tout ton portrait, enfin.

— Comment était cet homme ? demanda vivement Dolorès.

— Un grand, à cheveux gris, qui semblait très-affligé.

— C'est Coursegol, c'est à lui qu'était destinée la lettre. Ne le reverras-tu pas ?

Comme son chagrin m'a touché, je lui ai promis de l'aider dans ses recherches. Il a été convenu que, ce matin, à dix heures, il viendrait chez le concierge, afin de demander à être employé dans la prison ; qu'à la même heure, tu entreras au greffe sous un prétexte quelconque. De cette manière, si vous ne pouvez vous parler, vous vous verrez et vous saurez, lui, si tu es celle qu'il cherche ; toi, s'il est celui à qui tu avais écrit.

C'est ainsi que, quelques instants après, Dolorès se trouva tout à coup en face de Coursegol. Il leur fut impossible d'échanger un seul mot. Mais, d'un regard, Coursegol fit comprendre à Dolorès qu'il allait employer tous ses efforts pour arriver jusqu'à elle et s'occuper de sa délivrance. Jusqu'au lendemain, elle vécut heureuse en pensant qu'un cœur dévoué veillait sur elle et sur Philippe. Enfin ce jour-là, au moment où elle s'y attendait le moins, la porte s'ouvrit et Coursegol entra.

— Je remplace Aubry pour la journée, dit-il.

Dolorès s'élança vers lui. Ils s'embrassèrent. Ils n'étaient séparés que depuis trois jours, mais ces trois jours, pour eux, avaient été longs comme un siècle.

— As-tu vu Philippe ? demanda Dolorès.

— Je l'ai vu hier, après t'avoir quittée, ma fille.

— Est-il toujours dans cette prison des Madelonnettes ?

— Oui; mais, la semaine prochaine, il sera ici.

Aucune nouvelle ne pouvait être plus douce au cœur de Dolorès. Elle remercia le protecteur dont le dévouement s'efforçait ainsi d'apporter des adoucissements à son sort. Puis, ce fut lui qui raconta ce qu'il avait fait durant les jours précédents, comment il avait mis Vauquelas en demeure de lui procurer un sauf-conduit.

— Je l'ai ce sauf-conduit, ajouta-t-il. Seulement, pour qu'il soit possible de s'en servir, il faut que Philippe habite la même prison que toi. Il sera ici dans quelques jours, et alors vous sortirez, mes chers enfants. Moi, pendant ce temps, je vais tout préparer pour que nous quittions Paris aussitôt après votre élargissement. Cette entrevue, qui se prolongea longtemps, transforma Dolorès. Elle entrevit la possibilité d'être heureuse ici-bas, et, avec la mobilité d'une imagination ardente et jeune, elle passa des préoccupations graves que nous avons analysées déjà à des préoccupations plus douces, qui lui mon-

traient Philippe intimement uni à toutes ses pensées et demeurant éternellement à ses côtés.

Pour la première fois, depuis son arrivée à la Conciergerie, elle descendit dans la salle commune. Cette salle s'ouvrait sur un préau fermé d'un côté par des grilles de fer qui le séparaient d'un corridor étroit et bas, lequel faisait partie du logement des hommes. C'est dans ce corridor que se tenaient les prisonniers. C'est contre ces grilles dont les barreaux étaient suffisamment espacés, qu'ils s'appuyaient, lorsqu'ils voulaient correspondre avec les prisonnières. Durant le jour, il arrivait fréquemment qu'une porte s'ouvrait et permettait aux détenus des deux sexes de se rapprocher. Alors les promenades succédaient aux promenades, les rencontres aux rencontres; des groupes se formaient où l'on voyait des hommes jeunes et beaux, des femmes élégantes, deviser entre eux comme dans un salon.

La vieille société française, sous les verrous, protestait ainsi contre les persécutions dont elle était victime, prouvant à ces persécuteurs qu'ils n'auraient raison ni de son courage, ni de sa gaieté, ni même de son insouciance en face de la mort.

Tous ceux qui, les documents et les preuves en main, ont essayé de décrire l'intérieur des prisons

de ce temps, sont d'accord pour affirmer que le mépris de l'échafaud ne fut jamais poussé si loin que par les détenus de cette époque sanglante.

Les femmes déployaient un luxe inouï, digne des jours de la Régence. Le plus souvent, on les voyait apparaître, dès le matin, en galant négligé. A midi, elles s'habillaient avec plus d'élégance et de recherche, et, le soir, elles se paraient de robes à traîne comme si elles eussent encore conservé l'espérance d'aller promener à la cour leur grâce et leur beauté. Celles qui, par les circonstances de leur arrestation, avaient été empêchées d'apporter avec elles un assortiment de toilettes, s'ingéniaient pour rivaliser d'éclat avec celles de leurs compagnes mieux favorisées. Aussi la prison, loin d'avoir le sombre aspect d'un cachot, antichambre de la mort, ressemblait-elle à un lieu de plaisir. Les femmes s'y montraient séduisantes, coquettes ; les hommes, prévenants, passionnés ; et plus d'un amour naquit, vécut et mourut entre l'espérance et l'effroi, à l'ardeur duquel les craintes du lendemain n'avaient pu rien enlever et dont les ivresses charmaient les dernières heures de ceux qui le partageaient. Sans doute, tout n'était pas joie durant ces journées troublées à chaque instant par l'arrivée de victimes nouvelles. Celui-ci pleurait ses enfants,

celle-là pleurait son mari. Puis, le geôlier apparaissait; il faisait l'appel de ceux qui devaient mourir. Des cris, des adieux déchirants marquaient les séparations, le bourreau entraînait sa proie, et c'était tout. Ceux qui restaient serraient les rangs, et, se regardant avec une angoisse qui n'enlevait rien à leur courage, se disaient :

— Qui de nous mourra demain ?

Mais une flamme secrète alimentait tous les cœurs, donnait l'énergie aux plus faibles, la résignation aux plus forts, et les lâchetés étaient aussi rares qu'étaient communs les grands dévouements. Ce qui ajoutait encore au spectacle émouvant de tant de vertus déployées en présence du péril, c'était le mélange, les rapprochements qui s'opéraient entre les prisonniers, quelle que fût la condition sociale de chacun d'eux. La France de ce temps fit dans les prisons l'apprentissage de l'égalité.

Il était environ deux heures de l'après-midi, lorsque Dolorès, rassurée par l'entrevue qu'elle venait d'avoir avec Coursegol, fit son entrée dans la salle où se réunissaient les prisonniers. Ils s'y trouvaient au nombre de cent, environ, divisés en groupes, et les conversations étaient très-animées. Ici une vieille douairière racontait à quelques hommes, charmés par son esprit, les

anecdotes les plus piquantes de la cour de Louis XV. Là, un pimpant abbé tournait des bouts rimés pour plaire à une demi-douzaine de jeunes filles. Plus loin, quelques hommes d'État discutaient les derniers débats de la Convention, — chacun s'efforçant de tuer le temps, ainsi que doivent le faire des voyageurs qu'un orage a arrêtés dans une méchante auberge et qui cherchent à se distraire entre eux, en attendant le soleil qui leur permettra de se remettre en route.

D'abord, Dolorès, confondue dans la foule des prisonniers, ne fut pas remarquée. Chaque jour l'on voyait des nouveaux visages, et, pour un malheureux de plus, on ne prenait plus la peine de s'émouvoir. Bientôt cependant cette jeune fille qui parcourait seule d'un air curieux et timide les divers groupes formés de tous côtés attira l'attention. L'un la montra à l'autre. Dolorès, on le sait, possédait une de ces beautés éclatantes qui ne permettent pas aux femmes qui en sont parées de passer jamais inaperçues. Les blonds cheveux tordus en une lourde tresse sur sa nuque blanche, frisés sur son front candide, encadraient son visage de leurs bandeaux soyeux. Elle était coiffée d'un chapeau rond, en étoffe sombre, dont les ailes se relevaient d'un côté. Sa robe couleur feuille morte, couverte au corsage

d'un fichu gris noué derrière la taille, était bien simple ; mais elle la portait avec tant de grâce, il y avait dans sa démarche tant de distinction, dans son regard tant de noble fierté, qu'elle fut bientôt l'objet de la curiosité générale.

— Eh quoi ! dit une voix; si jeune, si belle, et emprisonnée !

— La jeunesse et la beauté n'ont attendri jamais les tigres, répondit-on.

Un murmure de pitié circula dans les groupes. Quelques jeunes hommes vinrent se placer sur le passage de Dolorès pour la mieux voir. Alors seulement elle comprit que sa présence causait une certaine sensation. Elle se troubla et revint sur ses pas, comme pour se retirer. Mais, au même moment, une femme jeune encore, malgré la blancheur précoce de ses cheveux, s'approcha d'elle et lui dit :

— Pourquoi nous fuyez-vous, mon enfant? Vous faisons-nous peur?

— Non, Madame, répondit Dolorès. En me trouvant inconnue au milieu de vous, j'ai voulu me retirer. Mais je resterai, si vous voulez me servir de protectrice.

— Prenez mon bras, chère petite, je vous présenterai. On me nomme la marquise de Beaufort. Et vous?

— Je m'appelle Dolorès. Je n'ai connu ni mon père ni ma mère. Le marquis de Chamondrin m'adopta. J'ai été élevée dans sa maison, comme sa fille.

— Le marquis de Chamondrin! mais, alors, son fils Philippe !...

— Mon frère d'adoption! Vous le connaissez, Madame?

— Il est de mes amis et venait souvent dans mon salon..... lorsque je possédais un salon, ajouta la marquise, en souriant tristement.

— Philippe avait émigré, reprit Dolorès; mais, il a eu le malheur de revenir en France. Il voulait, avec quelques gentilshommes de cœur comme lui, tenter de sauver la reine. Hier, il était auprès de moi, lorsque nous avons été arrêtés l'un et l'autre, lui comme émigré, moi pour lui avoir donné asile.

Il suffit de ces quelques mots qui résumaient son histoire pour éveiller les sympathies les plus vives parmi les personnes qui l'avaient écoutée. Elle fut aussitôt entourée et respectueusement, divers offres lui furent faites, dans le but de lui procurer quelques-unes des douceurs qu'il était permis aux prisonniers de se donner, moyennant argent. Elle les refusa; mais, admise dans le cercle des femmes, grandes dames pour la plupart,

elle y resta jusqu'au soir, aux côtés de la marquise de Beaufort, qui lui témoigna dès ce moment un maternel intérêt, et dont la protection lui fut douce et précieuse.

Les jours qui suivirent n'offrirent rien de remarquable, sinon les scènes quotidiennes auxquelles n'étaient pas encore faits les yeux de Dolorès, mais qui semblaient laisser ses compagnons insensibles. Le soir, un homme passait rapidement, appelait quelques prisonniers, et leur remettait un papier plié en quatre, couvert d'une écriture menue et serrée, illisible le plus souvent, où l'orthographe des noms n'était même pas respectée et qui parfois, par suite d'erreurs assez fréquentes, n'arrivaient pas à leurs véritables destinataires. C'était un acte d'accusation. Celui qui l'avait reçu, sans qu'on lui laissât le temps de répondre aux griefs relevés contre lui et de préparer sa défense, comparaissait le matin devant le tribunal révolutionnaire, et le même jour, ou le lendemain au plus tard, était conduit à la mort.

Que d'innocents, en moins d'une semaine, Dolorès vit ainsi passer devant ses yeux et disparaître ! La faux des moissonneurs n'a pas des coups plus rapides ! Mais les victimes, quel que fût leur âge, quel que fût leur sexe, montraient

une vaillance, une fermeté, un héroïsme tels ; elles marchaient au supplice avec tant de fière audace, ceux qui leur survivaient, conservaient si peu de doutes sur le sort qui leur était réservé à eux-mêmes, qu'on les voyait partir d'un regard attristé, mais non désolé.

Des scènes de ce genre, dont elle était témoin à toute heure, raffermirent l'âme de Dolorès, déjà préparée au dégoût de la vie et au mépris de la mort. Elle eut cependant un profond chagrin, lorsque, le matin du neuvième jour de sa captivité, elle dut se séparer de la marquise de Beaufort, appelée à son tour devant le tribunal révolutionnaire, avec une religieuse ex-abbesse du couvent de Bellecombe, en Auvergne, et un prêtre, ancien curé des environs de Paris. Ils étaient accusés tous les trois d'avoir conspiré contre la République. Ils restèrent absents deux heures environ. Lorsqu'ils revinrent, ils étaient condamnés. L'exécution devait avoir lieu le même jour, au coucher du soleil. Ils passèrent en prières le temps qui les séparait du supplice. Agenouillée avec eux, Dolorès pleura sur le sort de sa nouvelle amie.

— Ne vous désolez donc pas, chère petite, lui dit la marquise. Je meurs sans regrets. Je n'étais utile à personne ici-bas. J'ai perdu mon mari,

mon fils, tout ce que j'aimais. Je vais les rejoindre. Mon sort n'a rien que d'enviable.

Elle parla sur ce ton, jusqu'à l'heure où l'exécuteur la fit appeler, ainsi que ses compagnons, pour procéder à la dernière toilette. Alors, elle s'agenouilla devant le prêtre.

— Mon père, dit-elle, bénissez-moi !

Et le prêtre, qui allait mourir avec elle, étendit sur sa tête ses mains chargées de bénédictions. Lorsque la marquise se releva, son visage rayonnait. Elle attira Dolorès dans ses bras.

— Adieu, mon enfant, lui dit-elle. Vous êtes jeune. J'espère que vous échapperez à ces coquins. Priez pour moi.

Et comme les prisonniers l'entouraient, en lui tendant les mains :

— Au revoir ! mes amis; au revoir !

On l'entraîna. Au moment où elle allait disparaître, elle se retourna une dernière fois, envoya dans un baiser un adieu suprême à Dolorès. Puis, d'une voix forte, elle poussa un cri semblable à un chant de victoire :

— Vive le roi !

Le lendemain, Dolorès vit partir de la même manière deux jeunes hommes dont l'attitude ne fut pas moins vaillante que celle de la marquise. Ils ne partageaient pas les idées royalistes. Ils

moururent accusés de modérantisme, mot épouvantable à l'aide duquel la Révolution frappait les plus dévoués de ses enfants. La marquise de Beaufort avait crié : Vive le roi ! Ils crièrent :

— Vive la république !

CHAPITRE XII

ANTOINETTE DE MIRANDOL.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis que Dolorès avait été conduite à la Conciergerie. Au milieu des émotions de toutes sortes auxquelles elle se trouvait condamnée, elle avait été soutenue par l'espérance d'être réunie bientôt à Philippe. Elle n'osait croire que les efforts de Coursegol, ni même le sauf-conduit qu'il avait obtenu, par l'intermédiaire de Vauquelas, la sauveraient. Mais il lui semblait que si, avant de mourir, elle pouvait revoir son ami, elle irait à l'échafaud sans regret.

Un matin, au moment où elle pénétrait dans la salle commune, elle aperçut Coursegol à l'extrémité du préau, de l'autre côté de la grille. Elle courut à lui, et, à travers les barreaux, Coursegol lui fit connaître que Philippe avait obtenu d'être transféré de la prison des Madelonnettes à la Conciergerie, et que le transfèrement aurait

lieu le lendemain. Cette nouvelle combla de joie Dolorès. Elle éprouva la plus douce des émotions qu'elle eût encore goûtées depuis son incarcération.

— Aussitôt que M. Philippe sera ici, ajouta Coursegol, nous aviserons aux moyens d'utiliser le sauf-conduit et de vous faire sortir l'un et l'autre de la prison, sans exciter de soupçons.

— Sera-ce possible ? demanda Dolorès.

— Sans doute. Les prisonniers qu'on met en liberté sont relâchés sur l'ordre du Comité. Qu'est-ce que le sauf-conduit qui m'a été remis par Vauquelas, sinon un ordre du même genre ?

— Avec cette différence cependant que les noms de ceux qui doivent sortir sont encore à y mettre, objecta Dolorès.

— Qu'à cela ne tienne, dit Coursegol, ces noms, je les écrirai, moi, et le sauf-conduit se trouvera rédigé en faveur du citoyen et de la citoyenne Chamondrin.

— Mais, si nous parvenons à quitter cette prison, Coursegol, où nous conduiras-tu ?

— Chez Bridoul d'abord, où vous serez en sûreté durant vingt-quatre heures, et de là dans une maisonnette perdue au milieu des bois de Chevreuse, à quelque distance de Versailles. C'est presque un désert, cet endroit, et personne

ne songera à venir vous y chercher, ni toi, ma fille, ni M. Philippe.

Les paroles de Coursegol exerçaient sur Dolorès une impression profonde. Après s'être crue à jamais séparée de son ami; après avoir sacrifié son propre cœur et renoncé au bonheur de se laisser aimer par Philippe et de l'épouser; alors que tout lui semblait perdu, son avenir, son repos, sa vie même, voilà que des diverses causes qui avaient causé ses malheurs naissait, comme une fleur sur des ruines, l'espérance de pouvoir sans contrainte ni remords s'abandonner aux élans et aux aspirations de son âme, et d'être enfin pour toujours à celui dont les circonstances avaient voulu jusqu'à ce moment la séparer.

Et Antoinette! dira-t-on. Dolorès oubliait-elle qu'Antoinette avait des droits sur Philippe? Non, et par ce qui a éte raconté dans ce récit, on sait avec quel héroïsme elle s'était toujours effacée devant son amie, afin d'obliger Philippe à exécuter la volonté formelle et dernière du marquis de Chamondrin. Mais Philippe, en la retrouvant dans la maison de Vauquelas, avait oublié les récents engagements qui l'attachaient plus étroitement encore que par le passé à mademoiselle de Mirandol, et, au lieu de les

révéler à Dolorès, il ne s'était appliqué qu'à diminuer, à ses yeux, l'importance des premiers, de ceux dont elle avait eu connaissance, afin de la disposer à l'écouter favorablement. Puis, il lui avait dit qu'il n'éprouvait pas d'amour pour Antoinette et qu'il n'en éprouverait jamais; que c'était elle, Dolorès, qu'il aimait toujours ardemment et qu'il voulait pour femme. Si l'on ajoute à l'influence qu'un tel langage devait exercer sur Dolorès les circonstances dans lesquelles ils se retrouvaient et qui, par les dangers mêmes dont elles étaient pleines, ajoutaient à l'exaltation de leurs cœurs ; si l'on considère qu'Antoinette était éloignée d'eux; qu'ils la savaient à l'abri de tout péril et de toute misère, on comprendra sans peine comment, en quelques jours, ils en arrivèrent à ne plus songer qu'à leur propre bonheur et à regarder leur mariage, une impossibilité jusqu'à cette heure, comme une chose facile, naturelle et possible.

C'est dans ces dispositions d'esprit que Dolorès écoutait la description faite par Coursegol de cette petite maison de la vallée de Chevreuse, où il leur offrait un asile. Il parlait de bois épais, d'allées étroites que le printemps tapisse de mousse verte et de violettes; d'un pavillon,

ancien rendez-vous de chasse de Louis XV, placé à quelque distance d'un hameau. Ce pavillon, construit en briques, n'avait qu'un étage. Le mobilier en était modeste et riant. La croisée de la chambre destinée à Dolorès s'ouvrait sur un balcon de pierre, dont la rampe disparaissait sous le chèvrefeuille et la vigne vierge. De ce balcon, l'œil embrassait le coin le plus adorable de la vallée. Dans un rêve rapide, éveillé dans son imagination par cette description enchanteresse, Dolorès se voyait, à quelques semaines de là, habitant cette maison et unie à Philippe par un prêtre insermenté, réfugié dans les environs. C'était le soir. L'hiver finissait. Les bourgeons naissaient aux branches des lilas. La terre, comme une femme en travail d'enfantement, ne pouvait plus contenir, dans ses entrailles, la végétation prête à s'en échapper. Au sein des bois, sous l'écorce des chênes, à la cime des peupliers, des bruits mystérieux, confus, se faisaient entendre. Les brumes de la nuit descendaient peu à peu sur les champs. Les étoiles brillaient au ciel. A côté d'elles, la lune montait dans l'horizon, comme un char de feu. Sur les bords de la mare voisine, le cri métallique des grenouilles se faisait entendre. Accoudée sur la terrasse de sa maison-

nette, Dolorès attendait Philippe éloigné d'elle pour quelques heures. Dans l'intérieur, le souper préparé par Coursegol les attendait, sous la clarté joyeuse d'une lampe de cuivre. Bientôt, un bruit de pas se faisait entendre sur les feuilles desséchées. Dolorès devenait anxieuse. Le bruit approchait. Elle poussait un cri de joie. Elle avait reconnu le pas de Philippe dont la voix lui répondait. C'est ainsi qu'on attendrait dans une existence simple, modeste, cachée, la fin des jours de deuil que traversait la France.

Dolorès fut violemment arrachée à ce beau rêve par un grand mouvement qui se fit autour d'elle et vint la rappeler à la réalité. On faisait l'appel des prisonniers désignés pour comparaître devant le tribunal révolutionnaire. Le soir de ce jour, comme Dolorès, pressée d'être au lendemain, afin de voir arriver Philippe, regagnait sa cellule, elle y fut suivie par Aubry, le guichetier, qui portait une couchette en fer et se mit à la dresser, non loin de celle qu'occupait Dolorès.

— Que faites-vous ? demanda la jeune fille.

— Un lit pour une compagne que je serai obligé de te donner demain, citoyenne. Jusqu'à ce jour, j'ai usé de toutes les ruses, de tous les stratagèmes pour arriver à ce que, suivant ton désir, tu fusses seule dans cette chambre. Mais

ce n'est plus possible aujourd'hui. On attend un convoi de prisonniers envoyés de Vendée, parmi lesquels se trouvent des femmes. Il faut leur trouver de la place, et tout est déjà plein ici, comme partout. Pendant que tu te tenais en bas, dans la grande salle, l'inspecteur est venu ; il a voulu entrer dans cette cellule et m'a donné ordre d'y mettre une prisonnière de plus. Cela te contrarie ? Mais, sois sans crainte, quand les nouveaux venus arriveront, je te choisirai moi-même ta nouvelle compagne et tu seras contente. Les physionomies ne me trompent pas.

Dolorès, qui ne goûtait quelque repos au milieu des misères tumultueuses qui l'entouraient que grâce à la solitude de sa prison, éprouva quelques regrets en apprenant que désormais elle ne serait plus seule. Mais l'espoir de voir Philippe les atténua beaucoup. Le lendemain, le jour commençait à naître, elle venait de quitter son lit lorsqu'elle entendit des pas dans le corridor. Elle acheva sa toilette en hâte. Bientôt on tourna la clef dans la serrure de sa prison. La porte s'ouvrit et Aubry entra. Il n'était pas seul. Une femme l'accompagnait dont Dolorès ne put voir les traits, moins à cause du voile qui les cachait que parce que, à cette heure

matinale, la lumière du dehors n'avait pas atteint tout son éclat.

— Voici ta compagne de prison, citoyenne, dit Aubry à Dolorès. J'ai l'espoir que tu seras contente de mon choix. Je l'ai choisie dans le tas tout exprès pour toi. La pauvre petite ! elle a l'air bien lasse et bien affligée.

La nouvelle venue, sans lever son voile, s'était assise sur sa couchette, dans une attitude qui révélait une grande fatigue ou une grande douleur. Aubry lui donna quelques indications qu'elle écouta d'une oreille distraite, sans répondre ni même regarder le guichetier. Ce dernier se retira. Alors Dolorès, s'approchant de sa compagne inconnue, lui dit :

— Puisque, pour un temps plus ou moins long, nous devons vivre ensemble, vous plaît-il que nous soyons amies ?

A la première parole prononcée par Dolorès, l'inconnue avait tressailli. Puis, elle s'était levée, et maintenant, sous son voile, elle regardait Dolorès avec une fixité singulière :

— Si je veux que nous soyons amies ! s'écria-t-elle. Dolorès, ne me reconnaissez-vous pas ?

Ce fut au tour de Dolorès de tressaillir. Elle croisa les mains, poussa un cri de surprise, dans

lequel il y avait de la terreur et de la joie, et, se précipitant vers celle dont la voix venait de l'émouvoir, elle enleva vivement ce voile qui l'avait empêchée de la reconnaître :

— Antoinette ! Antoinette !

— Dolorès ! vous ici !

Elles étaient dans les bras l'une de l'autre, s'embrassant, après quatre années de séparation, s'interrogeant au milieu de leurs sourires et de leurs larmes, et s'interrompant pour s'embrasser encore.

— Mais, enfin, me direz-vous?...

— Mais vous-même ?...

— Tout à l'heure, ma chérie, répondit Dolorès. D'abord, couchez-vous, vous êtes pâle.

— J'ai passé la nuit en route !

Dolorès l'entraîna jusqu'à son propre lit, l'aida à quitter ses vêtements humides, souillés de terre, et l'obligea à se coucher. Puis, elle disparut un moment, afin d'obtenir d'Aubry qu'il apportât à Antoinette une boisson chaude. Le brave homme déploya, suivant sa coutume, un grand zèle, et bientôt les deux jeunes filles, l'une couchée, l'autre assise à son chevet, causaient ensemble de leur vie passée. Mais, dès le début de leur entretien, Antoinette avait prononcé ces mots :

— Avez-vous vu Philippe ?

A cette question, une pâleur légère blanchit les joues de Dolorès ; puis, d'une voix calme, elle dit :

— J'ai vu Philippe. Comme nous, il est arrêté, et aujourd'hui même il sera ici.

Antoinette voulut connaître sur-le-champ les circonstances de l'arrestation de Philippe. Dolorès les lui raconta, obligée aussi de raconter rapidement toute sa vie, depuis le jour où, quatre ans auparavant, elle avait quitté le château de Chamondrin. Au récit de ses maux, Antoinette fut émue jusqu'aux larmes. Elle l'interrompit souvent pour la plaindre et l'embrasser, sans que Dolorès lui fît connaître le plus cruel de tous et se laissât aller un seul moment à lui confier l'amour qu'elle ressentait pour Philippe, ni rien de ce qui s'était passé entre eux.

Puis, ce fut le tour d'Antoinette de revenir sur le passé. Elle en révéla tous les détails à Dolorès, y mêlant ceux qui touchaient à l'état de son cœur. Elle lui dit comment Philippe avait pris avec elle des engagements solennels et sacrés, et comment, séparée de lui, elle n'avait pu demeurer seule en Angleterre, et s'était enfuie de chez les époux Reed. A Londres, elle avait réclamé la protection du chevalier de Millemont,

un vieux gentilhomme présenté chez elle par Philippe. Le chevalier, après avoir essayé de la détourner de ses projets, s'était engagé à lui procurer les moyens de la faire partir et arriver en France. C'est grâce à lui qu'Antoinette eut une place sur un petit bateau qui portait en Vendée un message des princes. Arrivée sur les côtes de Bretagne, où l'on débarqua, ses compagnons de route l'abandonnèrent. Alors, pressée de gagner Paris, elle chercha un moyen de s'y rendre. Un brave homme s'engagea, moyennant un gain honnête, à la conduire dans sa voiture et à petites journées jusqu'au delà de Nantes. Il conseilla lui-même à mademoiselle de Mirandol d'éviter cette ville, où l'infâme Carrier jetait la désolation et la mort. Le voyage se fit assez rapidement. Le conducteur s'était procuré deux passe-ports, qui le représentaient, lui, comme un marchand de grains, et Antoinette pour sa fille. Malheureusement, au delà de Nantes, dans un petit village où les voyageurs s'étaient arrêtés pour prendre leur repas, la distinction d'Antoinette, la blancheur de ses mains, tout ce qui révélait en sa personne autre chose que les allures d'une fille de petit commerçant de village accoutumée à suivre son père dans les marchés et dans les foires, éveillèrent quelques soupçons.

Le marchand de grains s'en aperçut ; il eut peur, et, pendant que mademoiselle de Mirandol était assise dans la grande salle de l'auberge, il attela sa voiture et repartit à toute bride. Cette lâcheté perdit la jeune fille. En se trouvant seule, elle ne sut pas cacher ses inquiétudes et accrut ainsi les soupçons déjà conçus contre elle. L'aubergiste, patriote farouche, exigea qu'elle le suivît devant le commissaire du district. Là, toute sa présence d'esprit l'abandonna. Le décousu de ses réponses, ses réticences entraînèrent son arrestation. Le commissaire du district voulait la diriger sur Nantes. Mais elle souhaitait d'arriver à Paris, ayant l'espoir d'y retrouver Philippe. Elle pria, supplia et obtint qu'on la dirigerait sur la capitale. Le même soir, un convoi de prisonniers vendéens traversa la ville. On les conduisait à Paris, où devait s'instruire leur procès, dont le Comité de salut public avait voulu connaître lui-même, en raison du rang qu'occupaient dans le parti royaliste les plus compromis d'entre eux. Antoinette fut remise au chef de ce convoi, et c'est ainsi qu'après un long et pénible voyage, elle arriva dans Paris, où la Conciergerie s'ouvrit devant elle.

Tel fut le récit qu'elle fit à Dolorès. Celle-ci

l'avait écoutée en silence. Lorsqu'il fut terminé, elle dit à son amie :

— Maintenant, vous allez dormir; vous avez besoin de réparer vos forces. Reposez en paix. Je veille sur vous.

— Je voudrais voir Philippe, murmura Antoinette qui s'assoupissait.

— Vous le verrez, je vous le promets.

Antoinette, docile aux désirs de Dolorès, ne tarda pas à s'endormir. Dolorès était demeurée assise dans la chambre, pensant à ce qu'elle venait d'entendre. Dans toute cette narration des malheurs d'Antoinette, elle n'avait vu, compris, entendu que deux choses : c'était, afin de se réunir à Philippe, qu'elle aimait éperdument, que mademoiselle de Mirandol avait fait ce voyage si tristement terminé par son incarcération; Philippe avait pris envers elle, quelques semaines avant, des engagements solennels, et les avait laissé ignorer à Dolorès.

— Que faire? se demandait la pauvre enfant dont le cœur se brisait, en même temps que les rêves charmants auxquels elle s'était abandonnée la veille.

Son propre amour, si grand, si héroïque, se dressait en face de l'amour d'Antoinette. Lequel des deux devait être sacrifié? Celui d'Antoinette

assurément, puisque Philippe aimait Dolorès. Elle n'osait se placer en face d'une telle solution.

— Ainsi, pensait-elle, le marquis de Chamondrin m'aura servi de père, et je reconnaîtrais ses bienfaits en aidant son fils à enfreindre ses dernières volontés! Non. C'est impossible. Il lui a fait promettre d'épouser Antoinette, et Philippe a promis à son père d'abord, à Antoinette ensuite. Qu'importe qu'il m'aime! Ne me voyant plus, il m'oubliera! Antoinette lui redeviendra chère. Ils seront heureux. Que suis-je, moi, pour troubler, par ma présence, des projets si chers au cœur de mon bienfaiteur? Ne m'étais-je pas déjà sacrifiée? Pourquoi ne pas continuer mon sacrifice? Allons, Dolorès, sois courageuse, sois forte. Si tu épousais Philippe, tu ferais le malheur d'Antoinette. Elle en mourrait, et, toute ta vie, tu verrais entre ton mari et toi planer l'ombre éplorée de celle dont tu aurais causé la mort. Elle est innocente, elle! Elle ne sait pas que j'aime Philippe. Il ne le lui a jamais dit. Moi, je le lui cachai toujours. Elle sera heureuse sans remords, et fera descendre dans le cœur de celui qui lui est cher la résignation, l'apaisement et l'amour.

Dolorès se préparait ainsi à se montrer digne de ce qu'elle avait toujours été jusque-là. Elle fut

en ce moment admirable de renoncement volontaire. Elle n'avait qu'un mot à dire à Philippe, pour qu'il fût à elle à jamais. Mais elle ne voulait pas d'un bonheur qu'elle ne pouvait atteindre qu'en déchirant l'âme tendre d'Antoinette et en manquant de respect à la volonté d'un mort qui lui était cher. Elle faisait ces réflexions devant Antoinette endormie.

— Ah ! mumura-t-elle en la regardant. Que n'es-tu restée en Angleterre? Pourquoi es-tu venue? Tu ne sais pas tout le mal que tu me causes !

Peut-être eut-elle en ce moment, dans le fond de son cœur meurtri, un cri de révolte. Mais ce cri ne monta pas jusqu'à ses lèvres et demeura enfoui dans le fond de son être, avec les espérances qu'elle venait d'y refouler. Soudain la porte s'ouvrit. Le guichetier entra. Il était environ dix heures du matin.

— Citoyenne, dit-il, il y a dans le préau un prisonnier qui te réclame ! Il nous vient des Madelonnettes.

— C'est lui ! pensa Dolorès, qui devint toute pâle à la pensée de le revoir.

Cependant, elle s'arma de courage et descendit d'un pas ferme pour retrouver Philippe. Il l'attendait, en se promenant fiévreusement dans le

préau. Arrêté comme elle, depuis vingt jours, enfermé aux Madelonnettes, ce n'est qu'après des efforts sans nombre, de lui et de Coursegol, qu'il était enfin parvenu à se faire transférer à la Conciergerie. En voyant Dolorès, il poussa un cri de joie, courut vers elle. Le préau était solitaire, et il lui ouvrit les bras, en disant :

— Dolorès! Dolorès! me voilà enfin réuni à toi pour ne plus te quitter jamais!

— Jamais! demanda-t-elle d'une voix éteinte.

— Je t'avais dit : « Si Dieu, qui nous a réunis après une séparation longue et cruelle, nous sauve du péril qui nous menace, ne croiras-tu pas qu'il veut lui-même notre union ici-bas? » Eh bien, grâce à Coursegol, nous allons pouvoir fuir d'ici. Nous serons libres.

— Et Antoinette, qu'en ferons-nous?

— Antoinette!

Dolorès le regarda, et d'un accent dans lequel elle mit autant de fermeté qu'elle put :

— Tu avais laissé Antoinette en Angleterre, Philippe, en lui promettant de l'épouser à ton retour. Ne te voyant pas revenir, elle a passé la mer. Elle est en France, à Paris, dans cette prison. Elle vient réclamer l'exécution de ta promesse.

Pendant que Dolorès parlait, le visage de Philippe s'était décomposé, sous l'émotion que lui causait cette nouvelle. Lorsqu'elle eut fini, il ne trouva pas la force de répondre, et s'appuya, immobile, défait, contre le mur du préau.

CHAPITRE XIII

LES COMBATS DE L'AMOUR.

La nouvelle donnée par Dolorès à Philippe l'avait frappé de surprise et de terreur. Comment Antoinette était-elle arrivée jusqu'en France ? quels desseins l'avaient conduite à Paris ? voilà ce qu'il voulut savoir. Dolorès lui répéta le récit qu'elle-même tenait d'Antoinette. Puis, lorsqu'elle l'eut terminé, elle y ajouta simplement ces mots :

— Philippe, pourquoi ne m'avoir pas dit quels engagements te liaient à elle. Quoi ! tu la quittais, il y a six semaines à peine. En la quittant, tu lui promettais de l'épouser, et ici tu me pressais d'exaucer tes vœux...

Philippe l'interrompit vivement :

— Ah ! Dolorès, ne m'accuse pas. Je n'ai été ni traître ni oublieux. Tout a été fatal en ceci. Oui, séparé de toi, ayant vainement attendu, n'espérant plus te revoir, te croyant morte ou

cachée comme moi, mais loin de moi, j'ai fait une promesse à Antoinette, comme je lui en faisais une, il y a quatre ans, devant mon père, et alors que pour jamais je te croyais consacrée à Dieu et devenue carmélite dans Avignon. Mais, quand je te retrouve, toi que j'adore, comment pourrais-je oublier que la première, la seule, tu eus mon cœur. J'étais un enfant, et, sans le savoir, dans celle que je croyais ma sœur, c'était la femme que j'aimais. Et puis, cet amour s'est développé. Il a grandi au point de faire l'infortune de ma vie !

— Hélas ! murmura Dolorès.

— Et lorsqu'un hasard que je bénis m'a jeté auprès de toi, lorsque je peux enfin couvrir tes chères mains de mes baisers, repaître mes yeux de tes regards, tu m'aurais interdit, au nom d'Antoinette, de te dire ce qui, depuis tant d'années, est dans mon cœur. Non ! Je ne pouvais. Ah ! Dolorès, tu es forte, toi, je le sais ; tu possèdes assez d'énergie pour te vaincre toi-même, pour demeurer insensible en apparence, alors que ton cœur est torturé. Mais je n'ai pas les mêmes vertus. Je souffre, il faut que je le crie ; j'aime, il faut que je le dise.

En parlant ainsi, Philippe s'était excité peu à peu. Des larmes tombaient de ses yeux, et, sur son

visage contracté, se révélait l'émotion à laquelle il était en proie.

— Vois-tu, reprit-il après un court silence, l'origine de nos malheurs a été dans les scrupules qui nous empêchèrent d'avouer toute la vérité. Si, nous prenant par la main, nous nous étions agenouillés devant lui, en disant : Mon père, nous nous aimons, il eût été heureux et nous eût bénis.

— C'est ce qui te trompe, Philippe ! au moment où j'allais partir pour le couvent, le marquis connut, par ma bouche, l'amour que tu avais pour moi, et il ne m'a pas retenu.

Philippe la regarda comme stupéfait.

— Mon père savait...

— Oui !

— Et il m'a obligé, au moment de mourir, à lui promettre que j'épouserais Antoinette?... Oh ! les parents sont parfois cruels.

— Il croyait que tu m'avais oubliée !

— Est-ce que je peux oublier ? demanda Philippe. Mais que faire ? reprit-il tout à coup.

Dolorès ne répondit pas. Elle tenait ses yeux baissés, comme pour empêcher de lire dans le fond de son âme, où se livrait un grand combat. Philippe profita de ses hésitations et de ses incertitudes pour plaider de nouveau sa propre cause.

— Écoute, Dolorès, nous ne pouvons nous offrir tous deux en holocauste, à la volonté de mon père. Si j'épouse Antoinette, ayant le cœur plein de toi, je ne saurais assurer son bonheur. D'ailleurs, toi-même, que deviendrais-tu ?

— Mais, si je t'écoutais, que deviendrait Antoinette ?

— Elle oubliera. Elle m'a aimé, parce que je suis celui qu'elle a connu avant de connaître d'autres jeunes hommes, avant de voir le monde. Mais elle m'oubliera, après quelques larmes qui ne peuvent pas plus se comparer aux larmes que j'ai versées, moi, et que je verserai encore si tu me quittes, que l'amour qu'elle nourrit pour moi ne peut se comparer à celui que j'ai dans le cœur.

— Ne la calomnie pas, Philippe. Depuis quatre ans, elle te regarde comme son époux devant Dieu, et elle est femme, abandonnée par toi, à porter le deuil de ton infidélité !

— Mon infidélité ?

— Oui, car tu lui as fait une promesse. Et tu ne m'a rien promis, à moi.

— Mais toi ?

— Je n'ai rien promis !

— Quoi, ton silence l'autre jour, lorsque je te suppliais, ton silence n'était-il pas un aveu ?

— Tu l'as mal compris ! répondit courageusement Dolorès.

— Oh ! malheur sur moi ! s'écria Philippe.

Dolorès n'en pouvait plus. Cet entretien avait épuisé ses forces. Mais elle venait de prendre une décision inébranlable, et désormais elle n'avait plus qu'un but, assurer le bonheur d'Antoinette, en obligeant Philippe à l'épouser. Elle reprit doucement :

— Coursegol doit apporter ici le sauf-conduit à l'aide duquel nous devions, toi et moi, quitter cette prison. Il servira à favoriser l'évasion d'Antoinette !

Il poussa un cri de dénégation. Elle feignit de ne pas entendre et continua :

— Tu partiras avec elle. Une fois hors d'ici, grâce à Coursegol, il vous sera facile de gagner, avec son aide, une retraite sûre. Là, vous vivrez en paix. Je ne te demande pas d'épouser Antoinette aussitôt après m'avoir quittée. Mais, lorsque le temps aura calmé la fièvre qui te dévore en ce moment, et fait descendre l'apaisement dans ton cœur, tu rempliras vaillamment en honnête homme les engagements que tu as pris. Voilà ce que je te supplie de faire.

Philippe secoua la tête :

— Quelle sera ta destinée ? demanda-t-il.

— Si je sors de cette prison, si j'échappe à l'échafaud, je passerai à l'étranger et, reprenant la vocation à laquelle je m'étais vouée, j'ensevelirai mes jours dans une retraite, où je prierai pour vous. Mais je ne prononcerai pas de vœux éternels, je t'en donne l'assurance, et, si quelque jour tu te sens assez fort pour supporter ma présence, sans danger pour la paix de ton cœur, je te reverrai, Philippe, et je deviendrai pour tes enfants une seconde mère, en rendant une amie à Antoinette.

— Je refuse de t'obéir ! Non, je n'épouserai pas Antoinette, et, puisque tu veux m'y obliger, c'est elle que je vais faire juge du parti auquel je dois me résoudre. Je vais lui révéler ce qu'elle ignore, que nous nous aimons, que nous nous sommes toujours aimés.

— Tais-toi ! supplia Dolorès ; qu'elle ne connaisse jamais... Tu n'as pas le droit de confier un secret qui m'appartient autant qu'à toi.

Cependant, leur entretien avait longtemps duré. Peu à peu, le préau et la salle avec laquelle il communiquait commençaient à se remplir des habitants de ces tristes lieux. Ils descendaient de leurs cellules, sans savoir si le soir de cette journée les trouverait vivants ; et cependant cette incertitude n'altérait en rien la sérénité de

leurs traits et de leurs pensées. Quelques-uns, en passant devant Philippe et devant Dolorès, les regardaient curieusement, comme s'ils eussent souhaité de connaître l'objet d'un entretien si animé.

— Je vais me rendre auprès d'Antoinette, dit alors Dolorès. Je la conduirai ici. Je te supplie encore, au nom même de ton amour, de ne lui rien révéler qui puisse l'affliger. Rien ne nous presse. Nous sommes en prison, et, peut-être, malgré les efforts de Coursegol, ne parviendrons-nous pas à en sortir. D'une minute à l'autre, un acte d'accusation peut être remis à l'un de nous, si ce n'est à tous les trois. Quel que doive être l'avenir, ne troublons pas le présent par des récriminations et des luttes qui déchirent l'âme. Vivons ici, comme nous vivions à Chamondrin, en nous aimant et nous soutenant mutuellement dans notre infortune, afin de la mieux supporter, et attendons des événements et du temps une solution à tout ceci.

— Quelle énergie tu possèdes ! répondit Philippe à qui cette proposition laissait une espérance et qui l'accepta.

Dolorès le quitta pour aller retrouver Antoinette, tandis que Philippe se mêlait aux prisonniers parmi lesquels il retrouva des gentilshommes

et des grandes dames qu'il avait connus à la cour de Versailles et chez le duc de Penthièvre. Antoinette se réveillait au moment où Dolorès entrait dans leur cellule commune. Elle ne vit pas l'émotion dont le visage de son amie gardait cependant encore les traces. Elle lui sourit, lui tendit la main et l'embrassa.

— Philippe ? demanda-t-elle.

Ce fut sa première parole.

— Philippe est venu. Je l'ai vu. Il nous attend dans le préau.

Antoinette, à cette nouvelle, fut sur pied en quelques instants. Les deux jeunes filles se prirent par le bras et descendirent pour rejoindre Philippe. Dolorès sentait le cœur d'Antoinette battre avec violence contre sa poitrine, tant elle était émue à la pensée de revoir celui qu'elle considérait comme son fiancé. Elle vola dans ses bras avec tant de naïf abandon, qu'il en fut touché, et, en même temps, conçut des remords en pensant qu'il avait été sur le point de haïr cette charmante créature dont le seul tort était de l'aimer.

— Malheureuse enfant ! lui dit-il; pourquoi n'être pas restée en Angleterre ? Pourquoi vous être exposée à de semblables périls ?

— Mon devoir n'était-il pas de vous rejoindre, afin de mourir avec vous ? Lorsque, après être

demeurée sans nouvelles pendant quinze jours, j'ai appris la mort de la reine, je me suis dit que, n'ayant pu la sauver, vous deviez courir de grands dangers, peut-être même être arrêté déjà, et vous voyez que je ne m'étais pas trompée. Alors, je suis partie, et je m'estime heureuse puisque je vous ai retrouvé.

Cette réponse, que Dolorès entendit, était une preuve nouvelle des engagements pris par Philippe envers Antoinette. Ces engagements auxquels la bénédiction suprême de l'abbé Peretty devant le lit de mort du marquis de Chamondrin donnait une consécration de plus, étaient tels qu'Antoinette, croyant accomplir un devoir, traitait déjà Philippe comme si leur mariage eût été célébré.

Dolorès regarda Philippe; ce regard voulait dire :

— Oseras-tu lui révéler que tu ne l'aimes pas ? Ne songe, au contraire, qu'à te rendre digne d'elle et à lui assurer un bonheur auquel elle a droit de prétendre.

Philippe restait embarrassé devant les deux jeunes filles. Antoinette semblait attendre qu'il accueillît son arrivée d'un mot qui prouvât sa joie et l'amour qu'elle supposait contenu dans son cœur. Mais, en dépit des efforts que faisait

Philippe, comme si la présence de Dolorès, à laquelle il ne pouvait plus cacher la vérité, l'eût intimidé et rendu muet, aucune parole ne venait sur ses lèvres. Quelques minutes s'écoulèrent ainsi. Dans le préau, dans la salle, les prisonniers passaient et repassaient. Ceux que tout à l'heure l'arrivée de Philippe avait surpris se demandaient maintenant quelle était cette jeune fille à laquelle, par ses gestes et par son langage, Dolorès témoignait la tendresse d'une sœur.

Nous avons déjà dit que chacune des prisons que la Terreur avait ouvertes et remplies de ses victimes était la fidèle reproduction, quoique diminuée, de cette société aristocratique de Paris, maintenant décimée par la proscription et par l'exil, mais qui avait rempli le monde de ses intrigues, de son esprit, de ses indiscrétions, de son luxe et de ses galanteries. Dans les fers, les femmes étaient restées grandes dames ; les hommes, empressés à les courtiser ; les uns et les autres, toujours disposés à s'intéresser aux petits événements, autant et plus qu'aux grands.

C'est surtout en prison que le besoin de passer le temps et de se distraire développait parmi eux cette tendance si naturelle à l'esprit français. Un incident de minime importance défrayait les entretiens pendant plusieurs heures. La robe nou-

velle dont la duchesse était vêtue, la sensibilité avec laquelle la marquise accueillait les soins du chevalier, préoccupaient ce monde que ses malheurs n'avaient pu corriger de sa frivolité, bien plus encore que l'héroïsme dont le dernier condamné avait fait preuve en marchant à l'échafaud.

Ces réflexions feront comprendre comment et pourquoi la curiosité de tous fut mise en éveil par la présence d'Antoinette de Mirandol. Déjà, quelques instants avant, on avait surpris le jeune marquis de Chamondrin causant, non sans animation, avec Dolorès. Les plus pervertis flairaient là une intrigue; les femmes prenaient la défense de Dolorès, dont, sans que sa réputation pût avoir à en souffrir, chacun prétendait avoir deviné les sentiments. Les vieillards rappelaient qu'elle avait été élevée avec Philippe et trouvaient naturel qu'il y eût entre eux, alors qu'ils se retrouvaient après une longue séparation, une entrevue de la nature de celle qui excitait tant de commentaires. Les conversations n'en allaient pas moins leur train. Mais lorsque, après que Dolorès eut disparu pendant quelques instants, on la vit revenir tenant sous son bras celui d'une jeune fille dont la physionomie parut charmante, que nul ne connaissait, qu'elle ne présenta à

personne, et qu'elle conduisit sur-le-champ vers l'endroit où se tenait Philippe, les curiosités devinrent plus vives. On avait hâte de savoir quelle était la nouvelle venue. On suivait de l'œil leurs gestes, on cherchait à deviner ce qu'ils pouvaient se dire; on commentait l'émotion que trahissait le visage de Philippe, et les amies de Dolorès avaient hâte de pouvoir l'interroger.

— Je crois que nous provoquons ici une émeute, dit-elle tout à coup à voix basse et en souriant.

— Philippe se retourna. Il devina qu'il était l'objet de tous les entretiens, et, pressé de se trouver loin des deux jeunes filles pour tâcher de mettre un peu d'ordre dans son cœur troublé :

— Nous nous retrouverons tout à l'heure dit-il.

Et, sans rien ajouter, il s'éloigna.

Dolorès regarda Antoinette. Celle-ci était toute pâle et tremblait. Son amie la remmena dans la cellule qu'elles occupaient en commun.

Antoinette, en se trouvant seule avec Dolorès, donna un libre cours à ses larmes.

— Il ne m'a pas répondu, dit-elle. Mon arrivée semble lui avoir causé plus de peine que de joie.

— C'est qu'il vous aime, répondit Dolorès, et qu'il est affligé de vous voir menacée des mêmes dangers que nous.

— M'aime-t-il? Oh ! je sais bien, moi, qu'à sa place, j'aurais attendu avec impatience et accueilli avec joie sa venue. J'y aurais vu une preuve d'amour, sans songer à tenir compte des périls auxquels il se serait exposé pour me voir. Quand on s'aime, rien n'est plus douloureux que de mourir l'un sans l'autre, et celui qui survit doit être si malheureux pour la suite de ses jours, que le vœu le plus ardent, le plus digne, le plus généreux que puisse former celui qui s'en va, c'est d'être promptement suivi de celui qui reste.

Dolorès ne répondit pas. Elle comprenait l'immense tristesse qui envahissait l'âme d'Antoinette. La sienne n'était pas moindre, mais il s'y mêlait une sérénité, une résignation, qui grandissaient d'autant plus, qu'elle comprenait mieux, par ce qui venait de se passer, l'utilité de son sacrifice.

Il y eut, à partir de ce moment, dans le cœur de Dolorès un renoncement sans limites, un désir sans cesse accru de s'offrir en holocauste pour assurer le bonheur de ses amis. Le reste du jour s'écoula sans d'autre incident. Antoinette

et Dolorès ne firent qu'une apparition dans la salle commune. Philippe évita leur rencontre. Venaient-elles de son côté, il allait d'un autre.

— Il souffre, disait Antoinette. Quel est son mal?

Elle ne pouvait l'apprendre qu'en apprenant, du même coup, que non-seulement elle n'était pas aimée, mais encore que Philippe lui préférait Dolorès. Celle-ci, fidèle à l'engagement qu'elle avait pris vis-à-vis d'elle-même et d'une manière irrévocable, se garda bien de lui révéler le mal dont souffrait Philippe. Le soir, avant de s'endormir, les deux jeunes filles s'entretinrent longuement du passé. Elles ressuscitèrent les heures charmantes d'autrefois. Elles voulurent revivre les jours écoulés, et leur imagination mit sur leurs lèvres la plupart des souvenirs qui s'y étaient à jamais fixés. Au moment où, accablées de lassitude, le sommeil les surprit, elles étaient, par la pensée, dans le château de Chamondrin. Dolorès entendait le marquis lui développer les espérances qu'il fondait sur Philippe, destiné par lui à une illustre et riche alliance qui relèverait la fortune et l'éclat de sa maison. Mais les réflexions d'Antoinette avaient suivi un autre cours et s'emparèrent de nouveau de son esprit, lorsqu'au matin elle se réveilla. Elle se reportait

à cinq années en arrière, aux jours qui avaient immédiatement suivi son arrivée à Chamondrin, alorsque l'amour éclatait soudainement en elle et pour jamais livrait son cœur à Philippe. Alors elle se rappela qu'un matin, Philippe avait sollicité d'elle un entretien secret. Elle s'était crue aimée. Elle avait volé à ce rendez-vous, transfigurée par une joie indicible. Mais quelle n'avait pas été sa déception en entendant Philippe lui confier qu'il aimait Dolorès et la supplier de plaider sa cause auprès de celle-ci. Elle avait gardé de cette scène une impression pénible dont le souvenir s'effaça après que Dolorès eut quitté le château pour aller s'enfermer aux Carmélites d'Avignon, et alors qu'elle-même vit Philippe paraître chaque jour mieux disposé à la comprendre.

Mais maintenant cette fugitive impression renaissait plus intense, plus forte, et jetait la douleur et le trouble dans l'âme d'Antoinette. Les longs atermoiements apportés par Philippe à leur mariage, la violation de ses promesses, s'expliquaient maintenant. Le froid accueil qu'il venait de lui faire éclairait la pauvre enfant sur les sentiments véritables de celui dont elle se voyait hier encore la femme dans un avenir prochain. Elle se retrouvait au même point dans la

même situation qu'autrefois. L'obstacle qui avait alors failli briser son bonheur incertain se redressait devant elle. Philippe aimait Dolorès. A cette découverte, elle ne put retenir un sourd gémissement. Elle plongea sa tête dans l'oreiller de sa couchette, pour crier et pleurer sans être entendue de Dolorès endormie à quelques pas d'elle. Tous les déchirements qu'elle avait subis cinq ans plus tôt, elle les éprouva de nouveau, mais bien autrement cruels, puisque, depuis cette époque, son amour s'était accru et ses espérances consolidées. Ce fut la lancinante et horrible douleur d'une blessure qui se rouvre, alors qu'on la croyait guérie.

A cette première explosion de son désespoir succéda un abattement qui lui permit de se consulter sur la conduite qu'elle avait à tenir, et, après avoir longtemps combattu ses doutes et les projets qu'ils lui inspiraient, elle se décida à s'adresser à Dolorès elle-même, ainsi qu'elle l'avait fait autrefois, pour connaître l'étendue de son propre malheur. A ce moment, les premiers rayons du jour entraient dans la petite cellule, gris, blafards, sans amener avec eux la chaude couleur du soleil qui égaye tout ce qu'il touche et tout ce qu'il caresse.

Antoinette fut sur pied, habillée, en quelques

instants. Elle s'approcha du lit de Dolorès. Celle-ci ne s'était pas réveillée. Antoinette s'assit à ses pieds et attendit. Ce fut son visage pâli, ses yeux humides de larmes qui frappèrent le regard de Dolorès, lorsque son sommeil cessa.

— Vous avez pleuré, Antoinette ! s'écria-t-elle avec sollicitude.

— Oui ; j'ai bien souffert cette nuit.

— Pourquoi ? Comment ?

— L'indifférence de Philippe !

— Ne vous affligez pas, mon amie. Ce que vous prenez pour de l'indifférence est un excès de tendresse. Philippe vous en veut de ne l'avoir pas attendu en Angleterre. La situation terrible dans laquelle vous vous êtes placée l'afflige et l'irrite à la fois.

Elle cherchait ainsi à obliger Antoinette à se faire illusion. Mais celle-ci ne la laissa pas aller jusqu'au bout, et, l'interrompant :

— Êtes-vous assurée que tels sont les sentiments de Philippe ? demanda-t-elle. Ne croyez-vous pas plutôt qu'il ait dans le cœur quelque autre affection ?

— Une autre affection ! s'écria Dolorès qui s'émut de ce langage qui allait si sûrement au-devant de la vérité. N'en croyez rien, Philippe doit vous épouser. Il le sait. Il a conscience de

ses devoirs présents comme de ses devoirs futurs, et il n'aime que vous.

— Vous vous trompez, Dolorès. C'est vous qu'il aime !

— Moi ! qui vous l'a dit ?

— C'est donc vrai ! Ah ! je le savais bien, murmura Antoinette. Tout est remis en question. Il vous a revue après quatre ans, et, soit qu'il n'ait jamais eu que vous dans son cœur, soit qu'en vous revoyant, il soit retombé au pouvoir de vos séductions, il m'oublie.

Et, de nouveau, ses yeux se mouillèrent de pleurs. Dolorès, qui était couchée, se souleva, attira son amie auprès d'elle, et, la berçant comme un enfant sur son sein, elle lui dit :

— Apaisez-vous, je vous en conjure. Votre imagination vous égare et vous entraîne hors de la vérité. Il se peut que Philippe ait, en me revoyant, subi quelques-unes des impressions que les souvenirs du passé réveillent dans tous les cœurs. Mais ces impressions sont fugitives et ne menacent pas votre bonheur. Si Philippe a caressé pendant un temps des velléités qui vous alarmaient, vous savez qu'il a suffi de mon départ pour l'y faire renoncer. Ces velléités ont-elles repris une consistance, il suffira que je m'éloigne pour les dissiper et pour vous rendre tout

entier celui sur lequel vous avez, et vous avez, seule, d'imprescriptibles droits.

Ces paroles rassuraient Antoinette. Elle ne pleurait plus et tout son être semblait remercier Dolorès, qui s'efforçait ainsi de lui rendre l'espoir. Celle-ci continua.

— Si Dieu veut que nous recouvrions la liberté, vous partirez avec Philippe, Antoinette. Quant à moi, ainsi que je le lui ai dit à lui-même, je gagnerai l'étranger et je demanderai asile dans une maison religieuse. Là est ma place, et je vous affirme que je ne me marierai jamais.

— Oh ! merci ! s'écria Antoinette, vous me rendez le repos et le bonheur.

L'amour est égoïste, et Antoinette ne savait rien des luttes de Dolorès. Elle ne chercha donc pas à sonder les mobiles qui poussaient celle-ci, et, heureuse des déclarations qu'elle venait d'entendre, ne désespérant plus de reprendre sur Philippe son pouvoir ébranlé, elle passa de la vive douleur que nous avons exposée à un état complet d'apaisement.

CHAPITRE XIV

LE COUP DE FOUDRE.

Trois jours s'écoulèrent au milieu des circonstances que nous venons de raconter, sans amener aucun changement dans la situation de nos personnages. Antoinette et Dolorès vivaient presque séparées de Philippe, quoique habitant sous le même toit que lui, tant il mettait de persistance à se tenir éloigné d'elles. S'il descendait dans la salle commune ou dans le préau, au moment où elles y étaient, il affectait de rester au milieu des groupes d'hommes d'où les deux jeunes filles ne s'approchaient pas, à moins qu'elles n'eussent quelque chose d'important à faire connaître à leur ingrat ami.

Ce qui manquait à Philippe, à la suite des événements dont nous avons retracé le récit, c'était la résignation. Il sentait bien que Dolorès

était irrévocablement perdue pour lui, que si elle sortait vivante de sa prison, elle mettrait sur-le-champ une barrière entre eux. Mais, tant qu'il la voyait, il ne pouvait se résoudre à subir le sort qui brisait son bonheur; il espérait et désespérait tour à tour, se disant parfois qu'il aurait encore des accents assez éloquents pour fléchir Dolorès, et reconnaissant bientôt que rien n'ébranlerait les résolutions de cette jeune fille vouée au sacrifice par dévouement et par devoir.

Antoinette et Dolorès respectèrent sa tristesse et son isolement. Elles vécurent seules, presque toutes leurs journées, dans leur petite chambre, heureuses d'être réunies, supportant mieux ainsi les anxiétés éveillées dans leur cœur sur leur sort à venir; affligées cependant, Antoinette surtout, de leur triste destinée; étonnées chaque soir de n'avoir pas été encore appelées devant le tribunal révolutionnaire, et se disant, non sans angoisse :

— Ce sera peut-être pour demain.

Le quatrième jour de l'entrée de Philippe et d'Antoinette à la Conciergerie, le guichetier Aubry, qui se montrait toujours prévenant et rempli d'attentions pour Dolorès, obtint de s'absenter durant la journée et de se faire remplacer dans

son service par Coursegol, présenté au geôlier chef de la prison comme son frère. Une fois déjà, l'on s'en souvient, il avait fait ainsi, et Coursegol avait pu de la sorte passer une journée entière auprès de Dolorès.

Ce jour-là, sa présence auprès d'elle s'expliquait par le désir qu'il nourrissait de l'arracher ainsi que Philippe aux périls qui les menaçaient. Il leur apportait le sauf-conduit sur lequel il avait écrit leurs noms, et qui, par sa teneur, devait rendre la liberté « au citoyen et à la citoyenne Chamondrin ». Il ignorait l'arrestation d'Antoinette, et lorsque étant entré dans la celulle de Dolorès, il vit mademoiselle de Mirandol, il ne put retenir un cri de douleur.

— Vous étiez ici, Mademoiselle !

— Ici, depuis trois jours, mon bon Coursegol, répondit Antoinette.

— Mais le sauf-conduit ne vaut que pour deux personnes, s'écria-t-il avec douleur.

Antoinette ne comprenait pas. Elle ne savait de quel sauf-conduit il était question. Dolorès s'approcha vivement de Coursegol et, lui parlant à voix basse :

— Pas un mot de plus, dit-elle. Donne-moi le sauf-conduit. Il servira, en temps et lieu, à qui il doit servir.

Coursegol obéit à regret. Il devinait que tous les efforts de Dolorès allaient tendre à faire partir Philippe et Antoinette.

— Mais alors, pensait-il, je ne pourrai plus la sauver.

En ce moment, il se passa en lui quelque chose comme un combat. Il en voulait à cette Antoinette qui ne lui était rien, dont il n'avait pas connu l'enfance, et qui, pour la seconde fois, venait mettre les jours et le bonheur de Dolorès en péril.

— Une première fois, se disait-il, c'est sa présence au château de Chamondrin qui a empêché ma chère Dolorès d'épouser Philippe. Aujourd'hui, alors que j'avais si bien travaillé pour assurer leur fuite et la réalisation de leurs espérances, c'est elle encore qui vient déjouer nos plans.

Peut-être ses sentiments à cet égard allaient-ils se manifester. Mais Dolorès, comme si elle eût compris ce qui se passait en lui, fit un signe, et il se retira. Il rejoignit Philippe auquel il apprit que le sauf-conduit était entre les mains de Dolorès.

— Il ne servira à aucun de nous, dit Philippe la voix pleine de regrets. S'il pouvait ouvrir les portes de cette prison à deux femmes, je les ferais

sortir, elles ; mais puisqu'il faut que je sorte avec l'une d'elles, comme je sais qu'aucune ne voudra se sauver aux dépens de l'autre, nous resterons ici tous les trois.

— Ainsi, s'écria Coursegol, tous mes efforts seront perdus, et j'aurai la douleur de vous voir périr après avoir accompli des miracles pour vous sauver.

Des larmes de colère brillaient dans ses yeux.

Philippe l'apaisa. Il lui démontra l'impossibilité qui s'opposait à la fuite de deux, alors qu'ils étaient trois se chérissant à des titres divers. Si l'un d'eux était abandonné par les autres, quel ne serait pas le remords qui pèserait éternellement sur la vie de ceux-ci. A tous donc il ne restait qu'un parti : s'échapper ensemble, sinon attendre ensemble le dénoûment de leur captivité.

Coursegol se promit alors de se livrer à des tentatives nouvelles pour avoir un sauf-conduit qui, cette fois, pourrait suffire à trois détenus. Il quitta la prison vers le soir, après avoir promis à ses jeunes amis de revenir sous peu de jours, et le plus tôt qu'il le pourrait.

Pendant qu'il était là, sa présence avait, par la force des choses et peu à peu, réuni dans la salle commune Antoinette et Dolorès à Philippe.

Lorsqu'il fut parti, les trois jeunes gens se trouvèrent ensemble.

— Persisterons-nous encore à nous fuir? demanda Antoinette à Philippe.

— Non ! non ! je veux vivre de votre vie, répondit Philippe touché par tout ce qu'il y avait de tendre et d'affligé dans cette voix. Autant que nous le pourrons, demeurons ensemble, afin que, si notre mort est prochaine, nous ne puissions pas regretter de n'avoir pas donné à l'amitié les instants qui nous restent.

— Bien, Philippe, répondit Dolorès.

Et, comme devant Antoinette elle ne pouvait rien ajouter sans lui révéler ce qui lui avait été caché jusque-là, elle tendit la main à son ami.

Ils restèrent ensemble jusqu'à l'heure où le signal ordinaire avertit les détenus qu'il fallait regagner leurs cellules et leurs dortoirs et éteindre les feux. Mais aucune allusion ne fut faite au sauf-conduit, comme si Philippe et Dolorès eussent mutuellement voulu cacher à Antoinette que son arrivée imprévue les empêchait de recouvrer sur-le-champ leur liberté.

Le lendemain, dès le matin, Dolorès descendit seule dans la salle commune. Elle y trouva Philippe et eut avec lui un assez long entretien. Elle lui tint un langage à la fois sévère et fraternel.

— Puisque Dieu nous a réunis ici, lui dit-elle, jouissons des heures qu'il nous accorde et ne l'irritons pas en laissant exister des divisions entre nous, alors que la paix et la concorde forment nos seules consolations. Je ne veux plus connaître tes sentiments quels qu'ils puissent être. Tu ne dois avoir en vue que deux choses, Philippe, c'est que jamais, jamais, je ne serai ta femme, et que tu dois à Antoinette une réparation. C'est là le devoir que la vie t'impose. Hors de là, le reste est fantaisie et caprice. Donc, prends-en ton parti et ne nous désespère plus par le spectacle de ta tristesse. Elle me déchire le cœur et ne peut changer en rien ce qui est.

Philippe écoutait, le front incliné, cette ferme parole. Il se disait :

— Elle a raison. Qu'importe que l'avenir semble devoir m'éloigner d'elle, puisque le présent me laisse à son côté. Nous vivons ici toujours à la veille de la mort. Ce n'est, hélas ! que si nous y échappons, que nous pourrons avoir le droit de former raisonnablement quelque projet.

Ses pensées, dirigées de la sorte, se trouvèrent bientôt d'accord avec celles qu'exprimait Dolorès.

Il fut touché, convaincu, et, tout en se jurant

de garder dans son cœur son espérance et son amour, il s'inclina sur la main de Dolorès, qu'il porta à ses lèvres en disant :

— La sagesse est dans ta bouche, ma sœur. Je serai digne de toi.

Cette journée fut la première qui s'écoula complétement heureuse pour les trois êtres dont nous avons entrepris de raconter la vie. Malheureusement, après les épreuves qu'ils venaient de traverser, ce bonheur si longtemps cherché ne devait durer qu'un jour. Le lendemain de la scène qui vient d'être retracée, vers quatre heures du soir, tous les prisonniers étaient réunis dans la salle commune. C'était à la fin de décembre. La nuit arrive vite en hiver. Déjà le crépuscule, allongeant son ombre sur les murs de la prison, avertissait les détenus que le moment approchait de rentrer dans leurs chambres. Ils venaient de prendre leur repas ; et, soit que dans les fers l'amitié les eût promptement unis, soit que, toujours menacés, ils fussent naturellement attirés les uns vers les autres, en ce moment, ils demeuraient ensemble sous l'œil attentif des geôliers qui allaient et venaient autour d'eux, et se faisaient à la hâte des confidences solennelles, comme si cette heure eût été leur dernière heure.

Tout à coup, dans cette foule, — ils étaient au moins trois cents, — un mouvement se produisit. On entendit une longue rumeur. Ceux qui étaient les plus rapprochés de la porte se pressèrent contre ceux qui en étaient éloignés. Et bientôt ils se trouvèrent le long des murs, ayant laissé au milieu d'eux un grand espace vide.

Un homme venait d'entrer. Il était vêtu de noir. Une cocarde rouge était attachée à son chapeau. Il tenait à la main une liasse de papiers chargés d'écritures. A ses côtés, marchaient quatre soldats. Dans sa personne, il était facile de reconnaître un huissier du tribunal révolutionnaire. Instrument inconscient du bras qui frappait des innocents, c'est lui qui venait lire au sein des prisons les listes de proscriptions, et remettre aux détenus désignés par le Comité de salut public leur acte d'accusation. Comme un fantôme menaçant, il se présentait tous les jours, à la même heure, rigide, inflexible, cruel, sourd aux supplications et aux larmes, sinistre avant-coureur du bourreau, désignant les victimes et les marquant pour la mort.

Quelque habitude qu'on eût de le voir, sa présence causait toujours un frémissement. Il y avait là tant de jeunesse, tant de sang innocent, tant de beauté, tant de dévouement, tant de

grâce ! Pourquoi les frappait-on ? De quel homme étaient-ils les ennemis ? A quel projet faisaient-ils obstacle ? Questions inutiles. C'est parce que Robespierre a appesanti sa puissante main sur les bons, sur les faibles, sur les timides, que son nom est voué à l'éternelle exécration des cœurs généreux.

Au moment où l'huissier du tribunal entra, Antoinette et Philippe, auxquels les habitudes de la prison étaient encore inconnues, furent repoussés dans le préau sans comprendre par qui ni pourquoi. Dolorès, qui savait ce qui allait se passer, resta parmi la foule et au premier rang.

L'huissier s'avança, déroula sa longue liste et commença à nommer, à haute voix, tous ceux des accusés qui devaient comparaître le lendemain, dès la première heure, devant le tribunal. Quel mélange de noms ! des plébéiens et des nobles ; des religieuses et des prêtres ; des royalistes et des républicains ; des vieillards et des enfants ; des hommes et des femmes, tout était bon, pourvu que la guillotine ne cessât pas de fonctionner.

Chaque fois qu'un prisonnier était appelé, une sourde rumeur se faisait entendre et se prolongeait plus ou moins, selon que son rang, son âge ou son sexe inspiraient plus ou moins de

sympathie et de pitié. Puis le malheureux s'approchait; des mains de l'huissier, il recevait un horrible papier timbré énumérant les griefs imaginaires relevés contre lui et portant l'ordre d'avoir à comparaître le lendemain devant ses juges. S'il avait autour de lui un père, une femme, des enfants, c'étaient des cris et des larmes.

On entendait ces mots :

— Que ne m'a-t-on pris, moi !

— Je voudrais mourir à ta place !

Et des scènes déchirantes commençaient avant même que l'huissier fût parti, et se prolongeaient le plus souvent durant toute la nuit et jusqu'à l'heure suprême des adieux. Celui que l'huissier désignait était-il seul, sans famille, il s'avançait d'un pas ferme, prenait stoïquement son arrêt de mort et rentrait en chantonnant dans la foule, où dix mains inconnues, mais amies, se tendaient vers lui comme pour raffermir son courage. Autant d'appelés, autant d'épisodes nouveaux. Dolorès assistait d'un œil attristé à ce spectacle. C'est ainsi que, peu à peu, elle avait vu durant son séjour dans la prison disparaître bien des justes.

Ce jour-là son émotion n'était ni plus ni moins grande que les jours précédents. Les yeux et le

cœur s'accoutument à tout. Soudain elle tressaillit. Ceux qui l'entouraient la virent chanceler et pâlir. Elle venait d'entendre appeler Antoinette de Mirandol. Elle regarda autour d'elle, ne vit pas son amie et se réjouit. Antoinette était avec Philippe dans le préau. Elle ne répondit donc pas à l'appel de son nom. L'huissier le prononça d'une voix plus forte. Alors le visage de Dolorès, subitement rasséréné, s'éclaira d'un rayonnement sublime ; sur ses traits passa un sourire qui avait quelque chose du ciel.

— Antoinette de Mirandol ! répéta pour la troisième fois la voix terrible.

Dolorès s'avança :

— Me voilà, dit-elle. Pardonnez-moi, citoyen ; il est bien permis de ne pas entendre.

— Es-tu la citoyenne Mirandol ?

— Elle-même.

A ce mensonge généreux, par deux fois répété, il y eut parmi ceux qui connaissaient Dolorès un murmure d'admiration, de surprise et de terreur. Pour elle, sans en rien entendre, l'œil rempli d'une héroïque fierté, elle prit d'une main ferme l'acte d'accusation qui lui était tendu et regagna lentement sa place.

Le nom d'Antoinette, pour laquelle elle venait de répondre, était le dernier sur la funèbre liste.

— Tous ceux que je viens d'appeler seront jugés demain à dix heures.

Ayant ainsi parlé, l'envoyé du tribunal se retira. Il y eut alors comme un soupir de soulagement poussé par ceux qui n'avaient pas été désignés.

En même temps Dolorès fut entourée par ses amis.

— Malheureuse enfant, qu'avez-vous fait?

— Étiez-vous donc pressée de mourir ?

— Pourquoi vous présenter, puisque ce n'était pas vous qu'on appelait ?

Elle promena sur ceux qui lui adressaient ces questions son tranquille regard. Puis, d'une voix où la supplication se mêlait à l'énergique accent qui dénotait l'immuabilité de sa résolution, elle dit :

— Je demande qu'on me laisse la liberté de mon dévouement et qu'on n'en trouble pas le bonheur en essayant de m'en détourner. Je demande surtout qu'on me garde le secret.

Personne ne répondit. Le vœu qu'elle venait d'exprimer était un ordre, et comme après tout de pareils actes n'étaient pas rares, quelques instants après, celui qu'elle accomplissait avec tant de vaillance et qui allait lui coûter la vie était oublié de ses malheureux compagnons

d'infortune, entièrement absorbés par la question de savoir si le lendemain leur tour n'arriverait pas. Dolorès passa au milieu d'eux. Chacun s'écarta devant elle en s'inclinant. Elle rejoignit Antoinette et Philippe, qui de cette scène ne connaissaient rien. Quand elle parut devant eux, son visage ne gardait aucune trace d'émotion. Elle avait caché sous le fichu qui couvrait sa poitrine le fatal papier. Elle s'entretint avec ses amis jusqu'au moment où un son de tambour vint ordonner aux prisonniers de rentrer chez eux. Alors elle tendit en souriant la main à Philippe.

— Bonne nuit ! lui dit-elle.

Prenant ensuite sous son bras le bras d'Antoinette, elle regagna avec elle la cellule qu'elles occupaient en commun. Antoinette entra la première, et Dolorès se trouva ainsi seule dans le grand corridor. Elle revint en courant sur ses pas, cherchant le guichetier Aubry. Elle le rencontra sur-le-champ. Il ne savait rien de ce qui venait de se passer.

— Où vas-tu ? demanda-t-il à Dolorès d'un ton moitié bienveillant et moitié grondeur.

— Je te cherchais, répondit-elle. J'ai un avis à faire parvenir ce soir même à Coursegol.

— C'est que je ne sais si je pourrai sortir.

— Il le faut ! reprit-elle vivement. Il est indispensable que je voie Coursegol demain matin, à neuf heures. S'il tardait, il ne me trouverait plus ici.

Et comme, d'un regard étonné, Aubry l'interrogeait, elle ajouta :

— Je comparais demain devant le tribunal.

— Toi ! j'espérais qu'on t'oublierait.

— Silence ! pas un mot à mes amis et surtout à la jeune fille qui partage ma chambre. Si tu m'aimes un peu, avertis Coursegol, et tu feras une bonne action dont tu seras un jour récompensé.

Sans rien ajouter, elle laissa le guichetier à l'affliction véritable qu'il éprouvait et rentra dans sa chambre où l'attendait Antoinette, dont elle ne voulait pas exciter les soupçons. Dolorès dormit d'un sommeil profond jusqu'au jour. A son réveil, elle se sentit inondée d'une pure et sainte joie, en songeant qu'elle allait couronner héroïquement une vie faite de dévouement et de sacrifices. Elle ne se méprenait pas sur la portée de l'acte qu'elle devait accomplir. Elle savait pour quelle part y entrait le renoncement de soi. Elle savait que sa mort ne serait pas sans grandeur. Mais, même en comprenant qu'elle dépassait de beaucoup la limite des obligations qu'impose le

devoir, elle était sans regrets et sans trouble.

Elle se leva bientôt, et apporta dans sa toilette plus de coquetterie que de coutume. Elle se vêtit d'une robe en laine grise ; sur ses épaules elle posa un fichu de soie de même couleur, noué derrière sa taille ; sur sa tête un chapeau de feutre de forme élevée, tel qu'on les portait à cette époque et d'où ses cheveux d'or descendaient sur son cou, en lourds bandeaux. Jamais elle n'avait été plus belle. La grâce de son visage éclatait comme si un rayon d'immortalité s'y fût reflété. La sérénité de son cœur, l'enthousiasme qu'elle puisait en elle-même, la sincérité de ses croyances, donnaient à ses traits un charme indicible. Puis elle s'agenouilla et, durant une heure, elle laissa son âme s'élever en aspirations ardentes vers le Dieu dans le sein duquel elle allait reposer. Elle était doucement émue ; mais de ses yeux ne coulaient point de larmes.

— La mort, pensait-elle, n'est qu'un passage à une vie meilleure. Dans les sphères inconnues que mon âme habitera, je vais rejoindre tous ceux que j'aimai et qui sont partis avant moi, le marquis dont la bienfaisance assura mon sort, la marquise dont la tendresse me rendit une mère, ma mère elle-même qui mourut en me

donnant le jour. Ceux que je laisse ici-bas, je les attendrai là-haut, en veillant sur eux, en priant pour leur repos, pour leur bonheur.

Ces pensées consolantes se pressaient dans son imagination comme pour assurer à ses derniers instants les espérances qui rendent les faibles, forts et indomptables, même devant le plus affreux des supplices. Elle se releva tranquille, calme, et s'approcha du lit d'Antoinette. Celle-ci dormait. Dolorès la regarda un moment, d'un œil attendri.

— Puisse ma mort te donner le bonheur, murmura-t-elle, et puisse Philippe t'aimer autant que je l'ai aimé !

Elle quitta sa chambre. Dans le vaste corridor, elle rencontra Aubry qui la cherchait.

— Votre ami Coursegol vous attend à la grille du préau, murmura-t-il.

— Oh merci ! s'écria-t-elle avec joie.

Elle courut à l'endroit indiqué. Coursegol était là, pâle, les traits défaits, les yeux gonflés. Prévenu dès la veille par Aubry, le pauvre homme avait passé la nuit dans la rue, accroupi contre les murs de la prison, pleurant, se désolant, en attendant l'heure où il pourrait rejoindre Dolorès.

— Qu'ai-je appris, Mademoiselle ? fit-il en la voyant. Vous êtes traduite devant le tribunal ?

Oh ! c'est impossible ! Il y a une erreur. Vous ne pouvez être accusée d'aucun crime. On ne peut songer à vous châtier comme si vous aviez conspiré ou emigré.

— J'ai reçu hier l'ordre de comparaître et mon acte d'accusation.

— Malheur sur nous ! continua Coursegol. Pourquoi ne m'avez-vous pas écouté ? Pourquoi n'avoir pas usé du sauf-conduit que je vous avais procuré ? Vous seriez en ce moment libre, heureuse.

— Mais Antoinette serait hors d'état de se sauver !

— Et que m'importe mademoiselle de Mirandol ! Elle ne m'est rien, elle, tandis que vous, vous êtes presque ma fille. Si vous mourez, je ne vous survivrai pas. J'ai accompli des prodiges pour arriver à vous faire échapper de cette prison. Je caressais l'espoir d'assurer la tranquillité de votre existence, et par votre imprudence vous avez rendu mes efforts inutiles. Oh ! Dieu n'est pas juste !

— Coursegol, par pitié, apaise-toi.

Mais il n'entendait rien. Il parlait avec violence. Ses sanglots arrêtaient ses paroles dans sa gorge. Il gesticulait. Il formait mille plans plus fous les uns que les autres. Tantôt il voulait enlever Dolorès sur-le-champ, tantôt aller supplier

les juges. Il songea même à obliger Vauquelas à intervenir en faveur de Dolorès.

Celle-ci s'opposa à ce qu'aucune tentative fût faite pour la sauver.

— Va, mon bon Coursegol, je ne suis pas tourmentée par la pensée de mourir. Ma vie ici-bas n'était bonne à personne. Ceux qui me pleureront puiseront la consolation dans l'espoir de me trouver ailleurs.

— Et croyez-vous que cet espoir puisse me suffire ! s'écria Coursegol. Depuis qu'au seuil du château de Chamondrin, je vous recueillis sur le sein tari de votre mère expirante, je vous ai aimée de plus en plus. Je me sentais père. Par vous, par vous seule, j'étais encore quelque chose. Je ne pouvais former aucun projet en dehors de vous. Vous étiez mon sourire, mon bonheur, tout ce qui faisait le charme de mes jours. Et vous voir condamner, vous, innocente !...

Il s'arrêta et ses accents s'éteignirent dans des soupirs de colère et de douleur.

— Montrez-moi l'acte d'accusation, dit-il tout à coup.

— A quoi bon ? demanda Dolorès qui voulait taire jusqu'au bout la vérité.

— Je veux savoir de quels crimes on vou

accuse. Ces griefs ne peuvent avoir ni consistance ni preuves. Je vous chercherai un avocat. Au besoin, je présenterai moi-même votre défense.

— C'est inutile, mon ami. Si je dois être condamnée, tes démarches te compromettraient sans me sauver.

Comme elle venait de prononcer ces paroles, elle entendit marcher rapidement derrière elle. Elle se retourna. L'huissier, qui s'était présenté la veille, venait chercher les accusés pour les conduire au tribunal. Il commençait de nouveau l'appel de leurs noms.

— Adieu ! adieu ! murmura Dolorès d'une voix étouffée.

Pour la première fois, elle éprouvait, en se séparant de l'un de ceux qui l'avaient aimée, un serrement de cœur.

— Non pas adieu ! répondit Coursegol. Au revoir !

Et, sans rien ajouter, il s'éloigna.

Dolorès, ayant regardé autour d'elle, ne vit ni Philippe ni Antoinette. Elle en fut heureuse. Elle redoutait toutes les émotions qui pourraient affaiblir son cœur et, dès ce moment, elle caressait l'espérance d'emporter avec elle dans le tombeau le secret du dévouement qui lui coûtait la

vie. Elle ne voulait pas que Philippe apprît jamais qu'elle était morte à la place d'Antoinette, de peur que celle-ci ne lui devînt odieuse et ne fût condamnée à subir d'éternels remords.

Il était neuf heures. Elle se rendit dans la salle commune. Vingt personnes environ s'y trouvaient. C'étaient pour la plupart des malheureux qui allaient, comme Dolorès, comparaître devant le tribunal. Mais tous ne goûtaient pas une sérénité semblable à la sienne. L'un, — un jeune homme, — assis sur une chaise, isolé au milieu de ses compagnons, laissait errer ses regards sans les arrêter sur aucun des objets qui l'entouraient. Si son corps était dans cette salle, assurément son esprit voyageait loin de là. Il songeait sans doute aux jours écoulés, dont les souvenirs assiégent en foule la pensée des mourants. Plus loin, un vieillard désigné pour l'échafaud essayait de surmonter sa propre émotion pour prodiguer des consolations à une jeune femme, — sa fille, — suspendue à son cou, échevelée et noyée dans les larmes. Ici un prêtre disait son bréviaire, s'interrompant quelquefois pour répondre à ceux des prisonniers qui, dans ce suprême moment, venaient solliciter de lui la bénédiction solennelle qui, selon la croyance

catholique, assure à l'âme la jouissance éternelle du ciel. Ainsi, les quelques individus réunis dans cette salle, diversement préoccupés, formaient des groupes où ceux qui devaient mourir déployaient plus de force, plus de résignation que ceux qui leur survivaient. Dolorès s'approcha du prêtre.

— Mon père, dit-elle, en revenant du tribunal, je vous prierai d'écouter l'aveu de mes fautes et de les absoudre.

A l'aspect de cette belle jeune fille qui entrevoyait sans faiblir la perspective du dernier supplice, le prêtre ferma son livre et d'une voix émue :

— Eh quoi ! vous aussi, dit-il, vous êtes marquée pour le bourreau ? Vous n'avez pas dû conspirer, cependant. Les infâmes ne respecteront-ils donc rien ?

— Je suis heureuse de mourir, répondit simplement Dolorès.

Devina-t-il que cette résignation cachait un grand sacrifice ? Peut-être. Il regarda la jeune fille avec admiration, s'inclina respectueusement et reprit :

— Vous nous donnez à tous l'exemple de la fermeté, mon enfant. Si vous êtes condamnée, je vous donnerai l'absolution et je vous deman-

derai d'adresser à celui qui exauce les prières des innocents, une prière pour moi.

Il y avait tant d'émotion dans son accent, que Dolorès s'éloigna en proie à une pitié profonde. Elle plaignait tous ceux qui allaient être frappés, sans songer à pleurer sur soi.

Comme la veille, lorsqu'on appela mademoiselle de Mirandol, Dolorès se présenta. Elle se plaça avec les autres accusés entre la double haie des soldats qui devaient les conduire au tribunal. Puis le triste cortége se mit en route en suivant les corridors intérieurs. Au moment où il fit son entrée dans la salle, une immense acclamation retentit. Cette salle était pleine d'une foule horrible composée de sans-culottes et de tricoteuses qui venaient tous les jours réjouir leurs yeux des angoisses des accusés et les accompagnaient à l'échafaud. Jamais l'ivresse du sang ne fut plus complète et plus longue qu'en ces tristes temps. Ces misérables en étaient comme inextinguiblement altérés et se réjouissaient devant toute victime nouvelle, quelle qu'elle fût.

Les accusés traversèrent cette cohue menaçante, protégés à grand'peine par les soldats. Dans un espace laissé vide, entre la barre et les siéges des juges, on les fit asseoir au nombre de onze sur un banc de bois, pressés les uns contre

les autres, au point de ne pouvoir faire un mouvement. A leur droite, était le fauteuil de l'accusateur public, à leur gauche la place des jurés. Ils attendirent dix minutes environ au milieu du bruit. Tout à coup, une porte s'ouvrit dans l'angle droit du prétoire. Le tribunal entra. Les juges étaient vêtus de noir, coiffés d'un chapeau à plumes et ceints d'une écharpe. L'accusateur public prit place sur son siége, tandis que les jurés s'installaient bruyamment. La séance s'ouvrit.

Rien de plus sommaire et de plus expéditif que la justice de ce tribunal. Le plus souvent, les accusés ne connaissaient pas les causes pour lesquelles ils étaient traduits devant lui. Ce qu'on appelait l'acte d'accusation était généralement un morceau de papier couvert d'une écriture informe, illisible, qu'il fallait renoncer à déchiffrer. Le président prononçait un nom. L'individu désigné se levait, répondait aux demandes qui lui étaient adressées. Ses réponses étaient-elles embarrassées, son embarras devenait la preuve de sa culpabilité. Étaient-elles longues, le président lui imposait silence. On entendait des témoins, témoins à charge ordinairement, ceux qui se présentaient en faveur de l'accusé étant mal venus; puis l'accusateur public parlait

cinq minutes et le jury rendait son verdict, selon les termes duquel, l'accusateur ayant requis l'application de la loi, le président acquittait ou condamnait. Sous cette forme rapide, la justice se rendait en quelques instants. Ce jour-là, de dix heures à midi, onze personnes furent condamnées à mort. Dolorès fut interrogée la dernière.

— Ton nom? demanda le président.

— Antoinette de Mirandol.

Comme elle venait de prononcer ce nom, elle entendit à quelques pas derrière elle un cri mal contenu. Elle se retourna vivement. Au premier rang, parmi la foule, appuyé contre Bridoul, dont le visage exprimait une tristesse profonde, elle vit Coursegol, les lèvres crispées, le visage enfiévré. Il venait de comprendre l'héroïque sacrifice de Dolorès. Comme si elle eût craint qu'il ne la trahît, d'un coup d'œil elle lui commanda le silence. C'était inutile. Il savait bien que tout aveu eût été en ce moment inutile et tardif, et que la vérité eût perdu Antoinette sans sauver Dolorès. Des faits semblables n'étaient pas rares alors. La précipitation de la procédure était une cause quotidienne d'erreurs, que l'on ne reconnaissait que lorsqu'il n'était plus temps de les réparer.

C'est ainsi que l'on avait vu, peu de jours auparavant, un fils condamné à la place de son père, un père condamné à la place de son fils, et un autre malheureux payer de sa tête la similitude de son nom avec le nom d'un accusé, à la place duquel on le traduisit au tribunal et avec lequel il fut guillotiné, Fouquier-Tinville ignorant quel était celui qu'on avait voulu désigner, et trouvant préférable de faire périr deux innocents plutôt que de s'exposer à épargner un coupable. Dolorès fut condamnée à mort sous le nom d'Antoinette de Mirandol. L'arrêt rendu, la tâche des juges était terminée. Ils allaient se retirer et l'on se préparait à entraîner les malheureux, quand soudain un homme s'élança du milieu de la foule jusque devant la barre, et, d'une voix de stentor, il s'écria :

— La sentence que vous venez de rendre est inique. Vous n'êtes pas des juges, vous êtes des assassins et des bourreaux.

Puis, il croisa ses bras sur sa poitrine, et son regard audacieux sembla défier les juges, indignés et en proie à la plus vive colère.

— Qu'on arrête cet homme ! s'écria l'accusateur public.

Deux gendarmes s'avancèrent. L'accusateur, s'adressant au tribunal, ajouta :

— Citoyens juges, je traduis cet individu à votre barre. Interrogez-le, et que les citoyens jurés prononcent sur son sort.

C'était Coursegol qui, entendant condamner Dolorès, avait soudain résolu de ne pas lui survivre et de mourir avec elle.

— Le malheureux ! murmura la jeune fille qui, pour la première fois depuis le matin, sentit couler sur ses joues deux grosses larmes.

Coursegol la regardait comme pour lui demander si elle le trouvait digne d'elle. Pendant ce temps, le président l'interrogeait.

— Il est inutile que l'on cherche à ma conduite une cause autre que celle que je vais avouer, dit-il tout à coup. Je suis las des horreurs auxquelles on nous fait assister. Je hais la République et ceux qui la servent. Je suis royaliste et n'ai d'autre désir que de sceller de mon sang l'opinion que je proclame ici.

— Citoyens jurés, s'écria l'accusateur avec colère, je requiers contre cet homme un châtiment qui soit un exemple pour ceux qui auraient envie de l'imiter.

— Il est fou, objecta l'un des jurés.

— Non, je ne suis pas fou ! s'écria Coursegol. A bas la République et vive le roi !

Il y avait dans cette action tant de hardiesse,

qu'un silence profond s'était fait dans la salle. Juges et jurés se penchaient les uns vers les autres, en proie à une vive irritation. Au bout de quelques minutes, Coursegol fut condamné à subir la peine capitale pour avoir injurié le tribunal dans l'exercice de ses fonctions, et poussé devant lui des cris séditieux. Alors, il se rapprocha de Dolorès. Elle venait d'éclater en sanglots, accablée par cette scène plus qu'elle ne l'avait été jusque-là.

— Pardonnez-moi, Mademoiselle, dit-il, d'avoir eu la témérité de ne pas vouloir vous survivre. Mais, jusque dans la mort, ma place était auprès de vous.

— Mon ami! mon protecteur! mon père! murmura Dolorès.

Et, cédant à un irrésistible élan, elle se précipita dans les bras de Coursegol, qui la tint pressée contre sa poitrine, jusqu'au moment où il fut ordonné aux condamnées de se mettre en route pour regagner la prison. Ils devaient y faire une halte, avant de marcher à l'échafaud.

CHAPITRE XV

LE DERNIER ADIEU.

Tandis que ces événements se passaient au tribunal, Antoinette de Mirandol, tardivement réveillée, s'était levée sans que l'absence de Dolorès lui causât aucune surprise. Ce n'était pas la première fois qu'il arrivait à sa compagne de cellule, toujours plus matinale qu'elle, de sortir afin de ne pas troubler son sommeil. Elle s'habilla donc sans précipitation et, à midi, s'achemina vers la salle commune, en cherchant Dolorès sur sa route. Elle ne la trouva ni dans le préau, ni dans la salle, ni dans les corridors, et entra dans le réfectoire avec la certitude que Dolorès s'était assise déjà à la table où elles prenaient leurs repas en commun depuis que le froid les chassait durant le jour de leur chambre. Elle jeta sur les convives un rapide regard. Ils mangeaient bruyamment leur maigre pitance, comme s'ils eussent voulu suppléer à la vulga-

rité des mets qui leur étaient servis par l'éclat et la gaieté de leurs entretiens. Dolorès manquait. Antoinette se sentit envahir par une émotion douloureuse, non qu'elle eût deviné la réalité, mais parce qu'elle venait d'être saisie d'un sinistre pressentiment. Elle revint sur ses pas au milieu du tumulte qui, à cette heure, régnait dans la prison, cherchant Philippe et conservant encore l'espoir que Dolorès serait avec lui. Elle le trouva près de la grille du préau.

— Dolorès ! s'écria-t-elle. Où est Dolorès ?

— Je ne l'ai pas vue, répondit Philippe surpris de cette question et alarmé par l'accent d'Antoinette.

— Ah ! mon Dieu ! murmura-t-elle.

En même temps, elle devint toute pâle et, sous le coup d'un indicible effroi, demeura immobile et muette.

— Qu'arrive-t-il donc ? demanda Philippe, vous m'épouvantez.

— Un grand malheur, je le crains !

Elle chancela et serait tombée si Philippe ne l'eût retenue. Il y eut entre eux un moment de trouble inexprimable. Antoinette parvint cependant à se calmer assez pour pouvoir expliquer à Philippe la cause de son émoi. Le pressentiment qui avait frappé la jeune fille le

frappa de même. Comme deux fous, ils se mirent à chercher autour d'eux, parcourant toutes les parties de la prison où ils pouvaient librement circuler, interrogeant leurs amis qui, soit ignorance, soit pitié, ne leur répondaient pas. Tout à coup, au détour d'un couloir, Aubry se présenta devant eux. Ils s'élancèrent vers lui, le questionnèrent.

— Quoi! vous ne savez pas? fit-il stupéfait et attendri.

— Nous ne savons rien! s'écria violemment Philippe.

— La citoyenne Dolorès a comparu à dix heures devant le tribunal.

Deux cris retentirent, un cri de rage poussé par Philippe, un cri d'angoisse poussé par Antoinette. Puis au milieu des exclamations et des larmes, ils sommèrent Aubry de s'expliquer. Il ne savait rien, sinon que, la veille au soir, Dolorès lui avait appris qu'elle était assignée à paraître devant les juges et l'avait supplié d'appeler Coursegol ; que le matin, à neuf heures, elle était sortie de sa cellule, belle, calme et parée ; que, Coursegol s'étant présenté pour la voir, elle avait eu avec lui un long entretien, après lequel elle s'était rendue au tribunal, en compagnie des autres accusés.

Autant de nouvelles, autant de déchirements cruels pour Antoinette et pour Philippe. Se soutenant à peine, appuyés contre le mur, dans un état de désolation impossible à décrire, ils se regardaient, hébétés, terrifiés, sans pouvoir ni l'un ni l'autre prononcer un seul mot. Et cependant, au milieu du trouble de leur imagination et de leur cœur, leurs pensées suivaient le même cours. Tous deux se demandaient pourquoi Dolorès leur avait caché la vérité, pourquoi elle ne les avait pas conviés à mourir avec elle. Il eût été si bon de s'en aller ensemble de ce monde qui, désormais, ne pouvait plus offrir que des sujets de larmes à ceux qui survivaient. Quel homme assez cruel pour leur refuser la suprême douceur de les envoyer en même temps à l'échafaud ?

— Elle a craint de nous affliger, dit enfin Philippe. Elle est partie seule, sans comprendre qu'elle nous désolait ainsi plus qu'en nous faisant connaître l'affreuse réalité.

Comme il prononçait ces paroles, Aubry, qui s'était éloigné, revint vers eux.

— Les accusés arrivent du tribunal, dit-il. La citoyenne Dolorès est avec eux, dans la salle des condamnés. Elle demande à vous voir.

— Dans la salle des condamnés ! s'écria Antoinette.

Ce terrible mot retentissait à leurs oreilles, lugubre et sourd, comme le couperet de la guillotine. Semblables à deux fantômes, tordus par la douleur, ils s'acheminèrent vers le sinistre endroit où le bourreau procédait à la dernière toilette. Quand ils entrèrent, les condamnés, à peine revenus du tribunal, s'étaient assis, cherchant à se remettre des émotions violentes qu'ils venaient de subir et à réunir des forces pour l'instant terrible dont trois heures les séparaient. Ceux qui avaient, comme Dolorès, des parents ou des amis dans la prison, les faisaient appeler. Ceux qui ne pouvaient compter sur aucun adieu sympathique demeuraient dans un coin, muets et mornes, jetant un regard d'envie sur leurs compagnons, dont la catastrophe arrachait des larmes à quelque être cher. Les uns demandaient et obtenaient la faveur d'être conduits dans leur cachot pour écrire leurs dernières volontés ou pour mettre en ordre les objets qui formaient leur unique succession. Les autres se faisaient servir des mets délicats et des vins de choix, ne voulant pas mourir sans avoir goûté, à défaut de mieux, les plaisirs de la table. Au milieu d'eux, allait et venait l'huissier du tribunal qui relevait les noms pour dresser son procès-verbal; les valets de l'exécu-

teur, maîtres déjà de la proie qui ne leur était pas encore livrée, et les guichetiers, qui pouvaient espérer qu'avant de quitter la prison les prisonniers se montreraient généreux à leur égard.

Dolorès avait pris place sur un banc adossé contre un mur, près d'une croisée. L'accès de douleur qu'elle avait éprouvé à l'audience, après l'acte de sublime folie commis par Coursegol, s'était calmé. Lui était debout devant elle. Il la regardait d'un sourire attendri, sans souffrance, sans regret, sans amertume, ne comprenant qu'une chose, c'est qu'elle acceptait qu'il mourût avec elle. Rien de plus calme ne se pouvait voir que ce délicat visage de jeune fille et cette figure énergique qui gardaient encore la trace des larmes qu'un moment de désespoir avait arrachées à leurs yeux. Antoinette, suivie de Philippe, s'élança vers Dolorès, s'agenouilla devant elle et, jetant sa tête sur les genoux de son amie, elle donna un libre cours à ses sanglots.

— Antoinette, je vous en supplie, ne m'enlevez pas mes forces au moment où j'en ai tant besoin, dit Dolorès.

— Cruelle ! ne nous avoir rien dit.

— C'est que je voulais éviter ces déchirements douloureux. Il faut se résigner, subir le sort qui nous est fait, et ne pas nous exposer par un at-

tendrissement inutile à mourir en lâches.

Ayant ainsi parlé, Dolorès obligea Antoinette à se relever, à s'asseoir auprès d'elle, et commença à lui parler dans un langage pénétrant, doux et ferme. Les rôles étaient changés. Celle qui allait mourir consolait celle qui restait dans la vie. Tandis que ce rapide entretien avait lieu entre Antoinette et Dolorès, Philippe, horriblement pâle, les poings serrés, dans une agitation qui révélait une fièvre violente, interrogeait Coursegol et apprenait de lui ce qui venait de se passer. Il enviait le sort de ce serviteur dévoué qui allait mourir avec Dolorès. Il cherchait par quels moyens il pourrait, lui aussi, attirer sur sa tête les colères de l'accusateur Fouquier-Tinville et se faire envoyer sans retard à l'échafaud. Coursegol raconta modestement, simplement son histoire. Désespéré de voir condamner Dolorès, il avait voulu partager sa destinée, se sentant en ce cruel moment des entrailles de père et ne voulant pas survivre au cher objet qui lui était ravi.

— Combien ta destinée est préférable à la mienne ! s'écria Philippe avec amertume. Je voudrais être à ta place et mourir !

Ces paroles, Dolorès les entendit. Elle s'éloigna d'Antoinette, s'avança vers Philippe et lui dit :

— Ne parle pas ainsi, Philippe. En ce jour,

Dieu te marque sa volonté. Sans le vouloir, j'étais dans ton cœur un obstacle à la réalisation des promesses que tu as jurées. Il me rappelle à lui. Tu voudrais mourir avec moi, dis-tu ? Il ne faut pas mourir. Il faut vivre, car tu appartiens à celle qui eut foi dans tes serments ; tu te dois à ton nom, et nul ne fut plus qu'Antoinette digne de le porter.

Philippe l'interrompit vivement.

— Je ne suis pas un saint, moi ! je suis un homme. Que viens-tu me parler de promesses, de devoirs ! Quoi que j'aie dit, quoi que j'aie promis, si je ne disais pas que je t'aimais, si je ne promettais pas de t'aimer toujours, j'ai menti. Lis dans mon cœur ; vois-y ton nom, ton nom seul écrit partout, et apprends-moi, toi, la créature courageuse, toi, la femme forte, comment on parvient à étouffer les ardentes aspirations d'un amour qui a été la seule joie, le seul tourment de votre vie. Souviens-toi du passé, Dolorès, des premières heures de notre jeunesse, de cette existence à deux où nos cœurs, sans savoir ce qu'ils voulaient, où ils allaient, s'éveillaient à la tendresse. Je ne sais ce qui se passait dansle tien. Mais le mien n'a jamais nourri qu'une pensée, caressé qu'un espoir : t'appartenir et te posséder. De cet espoir, j'ai vécu. Il a été la force

et la faiblesse de mes jours, leur douleur la plus déchirante et leur joie la plus pure.

Tandis qu'il parlait ainsi à demi-voix, s'inquiétant peu d'être entendu, Antoinette, après avoir échangé quelques paroles avec Coursegol, s'était peu à peu avancée. Elle prêtait l'oreille. Aucun de ces accents ne lui échappait, et l'altération croissante de ses traits eût révélé à qui l'eût observée en ce moment, les maux qu'elle subissait.

— Était-ce donc un rêve insensé que le mien ? continua Philippe, sans voir Antoinette, sans écouter Dolorès qui voulait l'arrêter. Se promettre une existence modeste et calme avec une femme adorée, digne de soi, est-ce montrer une ambition coupable ? Et, cependant, la première fois que je te parlai de cet amour, tu me dis : Antoinette t'aime; épouse-la. Et comme j'insistais, tu ajoutas : J'appartiens à Dieu.

— N'était-ce pas la vérité ? demanda timidement Dolorès.

— Non ! car tu m'aimais et tu te sacrifiais à je ne sais quel devoir de convention dont mon père n'eût pas exigé l'accomplissement si, me sentant soutenu par toi, j'avais osé lui dire la vérité. Tu n'as pas voulu. Tu es partie. Puis un hasard providentiel nous a placés en face l'un de l'autre.

Alors tu m'as donné une espérance, pour me l'enlever ensuite quand Antoinette a reparu. Eh bien, vois ton œuvre. Nous voici tous les trois, également malheureux, toi de mourir, moi de te survivre, Antoinette de m'aimer !

— Je suis heureuse de mourir, répondit Dolorès, qui retrouva toute sa fermeté pour prononcer ces paroles.

— Que ne me conviais-tu à ce bonheur, alors ? Hier, lorsque tu reçus la fatale nouvelle, pourquoi ne m'avoir pas dit : Nous avons été malheureux ici-bas. L'éternité va nous soustraire à tant de maux immérités, assurer à nos cœurs l'union à laquelle ils aspirent. Viens, mourons ensemble.

— Moi ! te tuer !

— C'eût été moins cruel que de me laisser vivre. Sais-tu ce que sera ma vie, quand je n'aurai plus l'espérance de te revoir ici-bas ? Une longue supplication à la mort pour obtenir d'elle d'être promptement frappé.

— Philippe ! Philippe ! murmura Dolorès d'un accent de reproche. Est-ce toi qui parles ainsi, toi qui as lié une âme à la tienne, toi qui es époux déjà, car, au lit de mort de ton père, Antoinette et toi, vous vous êtes agenouillés ensemble sous la main d'un prêtre qui vous a bénis.

Philippe ne répondit pas.

— Tu m'as fait des reproches, continua Dolorès. A quoi servent-ils ? Qui est coupable ici ? Est-ce moi ? N'ai-je pas sans cesse voulu te décourager ? Ne t'ai-je pas dit toujours : Le devoir t'éloigne de moi ? Ne t'ai-je pas toujours démontré l'inanité de tes espérances ? Toi-même, n'y avais-tu pas renoncé ? Et le jour où j'ai été sur le point de t'écouter d'un cœur moins résistant, n'est-ce pas toi qui m'as avoué qu'Antoinette avait ta promesse et ta foi ? Je n'ai donc rien à me reprocher. D'ailleurs, je n'ai pas cherché la mort. Je meurs parce que le ciel le veut ainsi. Je me résigne, et si cette résignation est la preuve de quelque courage, que cet exemple raffermisse ton âme. Place-toi sans arrière-pensée en face du seul parti qui soit digne de ton passé, de ton cœur, de ton nom. Plus il t'épouvante et plus tu dois te montrer pressé de l'embrasser. Tu n'y trouveras que des douceurs, et ton cœur n'y trouvera que de l'apaisement.

Devant ce langage, tombait la pitoyable colère de Philippe. Il n'était plus irrité, mais anéanti. Tout à coup, derrière eux un sanglot se fit entendre. Ils se retournèrent. Antoinette était à genoux.

— Pardon, dit-elle, d'une voix entrecoupée par les larmes.

Dolorès se jeta sur elle pour la relever.

— Philippe, me pardonnez-vous? demanda Antoinette.

Il pleurait. Il tendit la main à la jeune fille qui la prit et la couvrit de ses pleurs.

— Épargnez-vous, épargnez-moi, s'écria Dolorès. Vous me déchirez l'âme, alors que j'ai besoin de toutes mes forces. Le désespoir de me voir mourir vous emporte l'un et l'autre en ce qui vous touche, au delà de la réalité. Toi, ma chère amie, ma chère sœur Antoinette, tu as reçu une promesse sacrée que toi, Philippe, tu as faite librement, avec la volonté de l'accomplir. C'est la seule chose dont vous deviez vous souvenir. Hors de là, tout est exagération, tout est mensonge.

Elle leur parlait ainsi d'une voix douce et pénétrante, un langage énergique dont les accents mettaient l'apaisement en eux. Sa voix empruntait à l'éternité dans laquelle son âme allait entrer un admirable écho, comme si, planant déjà au-dessus du monde mortel, elle en eût mieux compris l'équilibre et les lois. Elle leur disait les grands devoirs de la vie, la nécessité de se résigner, de se dévouer, de se sacrifier.

— Je veux emporter dans le tombeau, ajouta-

t-elle, la certitude que vous vous consolerez de ma mort, en vous aimant en souvenir de moi.

Et ils promirent tout ce qu'elle demanda, incapables de résister à tant de grâce, à tant d'éloquence, à tant de foi. Puis, elle prit dans sa poche le sauf-conduit arraché par Coursegol à Vauquelas. Elle le remit à Philippe.

— Ceci est la liberté, reprit-elle. A l'aide de Bridoul, qui désormais remplacera Coursegol auprès de vous, ce sauf-conduit vous fera quitter cette prison. Vous serez conduits en un lieu sûr, où vous pourrez attendre la chute des méchants et le triomphe de la vérité et de la vertu. Cette heure viendra, car l'avenir n'est pas aux violents ni aux audacieux. Il est aux humbles, aux généreux, aux bons.

Elle les entretint pendant une heure encore. Puis, elle les pria de s'éloigner. Elle voulait se préparer à la mort. Les sanglots d'Antoinette, le désespoir de Philippe redoublèrent.

— Ayez pitié de moi! fit-elle. Avant de partir, je vous ferai appeler pour vous dire un dernier adieu.

Ils sortirent. Elle demeura seule avec les autres condamnés, parmi lesquels se trouvait le prêtre à qui elle avait déjà parlé. C'est lui qui consolait et qui bénissait. Il s'était assis dans un

coin de la salle, et, tour à tour, la plupart des condamnés vinrent s'agenouiller à ses pieds pour recevoir la rémission de leurs fautes. Dolorès imita ses compagnons d'infortune. Épurée par la souffrance et sanctifiée par l'approche de la mort, elle se révéla tout entière au confesseur que tant de vertu pénétra d'admiration.

— Maintenant, je suis prête, dit-elle à Coursegol. La mort peut venir.

— Si jeune et si belle, et mourir ! murmura celui-ci.

— Vas-tu t'attendrir sur mon sort ! lui demanda-t-elle en souriant. Ce serait en pure perte, car je me sens très-heureuse.

— Est-ce le sacrifice que vous accomplissez qui vous rend heureuse ainsi ?

— Tais-toi, fit-elle vivement. Que parles-tu de sacrifice ? Il n'en faut jamais parler. Qu'Antoinette et Philippe ignorent toujours que je suis morte à la place d'une autre.

— Les saintes parlent ainsi, murmura-t-il. Comme il la voyait toute gaie, tout enivrée de l'enthousiasme des martyrs, il ajouta : Je suis heureux de m'en aller avec vous. Vous m'ouvrirez la porte du ciel, et je me presserai si bien contre vous, âme pure, qu'on me laissera à votre suite.

Ainsi, ces deux êtres s'élevaient jusqu'à l'héroïsme par la simplicité de leur dévouement. Certes, ni l'un ni l'autre n'avait dans ses veines un noble sang, et cependant ils allaient mourir comme des vaillants, comme des saints.

Il était trois heures. Il faisait une charmante journée d'hiver. Le ciel était pur, le soleil rayonnant.

— Beau temps pour s'en aller à l'échafaud ! pensa Coursegol.

Quant à Dolorès, elle s'était peu à peu absorbée dans ses pensées, tout entière à Dieu, qu'elle priait de féconder son dévouement, son sacrifice et d'en faire sortir le bonheur des deux êtres qu'elle laissait après elle, pleins de son souvenir. Tout à coup, plusieurs hommes entrèrent dans la salle. C'était l'exécuteur et ses aides. Alors, parmi les condamnés, l'on entendit quelques plaintes, des cris d'effroi !

— Déjà ! fit une jeune femme, qui jusque alors avait courageusement subi son sort

Et elle s'évanouit. Elle était à demi morte lorsque, une heure après, on la monta sur l'échafaud. Dolorès, à l'aspect de l'exécuteur, ne perdit rien de son calme. Elle ôta le chapeau qui la coiffait, et, tandis qu'autour d'elle trois aides coupaient les cheveux des condamnés, elle dé-

noua les boucles de sa splendide chevelure blonde, qui descendit autour d'elle comme un voile mouvant. Il y eut dans la salle un frémissement quand le ciseau dépouilla de cette merveilleuse parure cette tête charmante où l'artiste divin qui créa la beauté semblait avoir épuisé, pour l'embellir, son trésor de grâces et de charmes. Coursegol eut même un mouvement de colère à cet acte de barbarie. D'un geste, Dolorès l'arrêta.

— Je voudrais avoir mes cheveux, dit-elle ensuite à l'aide-exécuteur, en montrant les blondes boucles qui gisaient à terre.

— Ils m'appartiennent, répondit celui-ci. C'est l'usage.

— Ceci suffira-t-il à en payer le rachat? demanda Dolorès, en montrant un anneau d'or qu'elle portait à l'un de ses doigts.

— Sans doute !

— Eh bien, je les rachète.

L'homme ramassa les cheveux, en arrangea les boucles éparses et les remit à Dolorès.

— C'est dommage ! fit-elle doucement et avec tristesse. Cela m'allait bien.

Elle n'eut pas d'autres regrets, en ce qui touchait sa beauté et sa jeunesse.

Quand elle vit que le moment de partir s'approchait, elle demanda à embrasser de nouveau Antoinette et Philippe. Ils se tenaient près de la porte, affolés de douleur. Ils entrèrent suivis d'Aubry dont le visage, quelque accoutumé qu'il fût à ces scènes, exprimait la plus vive tristesse. Ce fut vers lui qu'elle alla d'abord.

— Merci de vos soins, lui dit-elle. En entrant dans cette prison, je vous ai confié une croix en brillants...

— La voici. Je te la rapportais, citoyenne.

— Gardez-la, mon ami ; elle vous rappellera une prisonnière à l'égard de laquelle vous avez été compatissant et qui priera pour vous.

— Oh ! citoyenne, j'ai fait ce que je devais faire, répondit le pauvre homme.

Dolorès revint alors à Antoinette et à Philippe. Leur désespoir était voisin de la folie. Celui d'Antoinette était violent, fait de cris et de larmes ; mais celui de Philippe était plus effrayant, car le malheureux jeune homme, morne et silencieux, avait en quelques heures vieilli de dix ans.

— Adieu, chers amis, leur dit Dolorès. Ne vous désolez pas. Supposez que je vais faire un voyage au but duquel vous viendrez un jour me rejoindre. Par rapport à la vie, la mort n'est rien de plus.

Mais, en leur parlant ainsi pour les apaiser, elle-même mêlait ses larmes à leurs larmes. Elle les prit l'un et l'autre, les attira contre sa poitrine et ils se tinrent embrassés.

— Aimez-vous toujours et ne m'oubliez jamais.

Ce fut le dernier conseil qu'elle leur donna. Coursegol venait de s'approcher. Philippe lui ouvrit les bras.

— Coursegol, dit-il, tu es un homme, toi, et un ancien soldat. Le supplice ne te fait pas peur. Tu ne perdras rien de ton sang-froid. Aie bien soin d'elle jusqu'au bout, n'est-ce pas ?

— C'est pour ne pas la laisser aller seule que j'ai voulu mourir avec elle, répondit simplement Coursegol.

— Dolorès, bénissez-moi !

C'était Antoinette qui venait de parler ainsi !

— Oui, ma sœur, je te bénis !

Et les mains de Dolorès s'étendirent sur le front désolé de son amie.

— En route ! en route !

A ce cri poussé par une voix formidable, il fallut s'arracher à ces étreintes. Un dernier baiser les unit encore.

— Adieu ! adieu ! Nous nous reverrons au ciel !

Et, brisée par tant d'émotions, Dolorès s'élança au dehors. Coursegol la suivit, mais ne sortit pas si vite qu'il ne pût voir Antoinette s'évanouir en poussant un grand cri, et Philippe s'élancer vers elle pour lui porter secours. Au dehors, dans la cour de la prison, une charrette attendait. Les douze condamnés, les mains liées derrière le dos, y prirent place. Des soldats à cheval, d'autres à pied, se rangèrent pour escorter les malheureux et l'on se mit en marche.

De la Conciergerie jusqu'à la place de la Révolution, la charrette fut suivie d'une foule hideuse d'hommes, de femmes, d'enfants qui chantaient d'odieuses chansons et injuriaient leurs victimes. Celles-ci paraissaient insensibles à ces outrages. D'un côté de la charrette, se tenaient un jeune homme et un vieillard. Pressés l'un contre l'autre, ils ne cessèrent durant toute la route de crier : Vive le roi ! Un de leurs compagnons, républicain convaincu, que ses illusions conduisaient à la mort, les regardait avec ironie et pitié. Le prêtre debout, au milieu de trois femmes, récitait avec elles des prières et des cantiques. Quant à Dolorès, appuyée contre Coursegol, elle semblait étrangère à ce qui se passait autour d'elle. La pauvre enfant souffrait beaucoup. L'émotion, la fatigue, le froid, les cahots

de la charrette sur le pavé, l'avaient réduite à un déplorable état de faiblesse. Le cœur de Coursegol se déchirait de la voir ainsi et de ne pouvoir la secourir. Il ne pensait pas à lui. Il ne pensait qu'à elle.

Lorsqu'on fut en vue de la place de la Révolution, — les exécutions s'y faisaient encore, — lorsque l'instrument du supplice dessina sur l'horizon ses lugubres armatures, Dolorès tressaillit, ferma les yeux et murmura ces mots :

— J'ai peur.

— Oh ! chère petite, ne perds pas courage, lui dit paternellement Coursegol. Tu vois, je suis là ; je ne peux rien pour t'arracher à ces horreurs. Mais sois confiante, espère. Encore quelques minutes et nous serons dans la paix du tombeau et dans le ciel du bon Dieu.

Et ce paysan, en cet instant suprême, trouva des accents consolateurs qui ranimèrent Dolorès. Elle monta la première sur l'échafaud. Coursegol avait supplié l'exécuteur, afin d'obtenir cette grâce, pour que sa fille, comme il l'appelait, ne vît pas couler le sang. Mais lui vit tomber sa blonde tête. Il s'élança alors et mourut après elle, assuré que leur séparation n'avait duré qu'une minute et qu'il allait la retrouver.

Dolorès avait vingt-quatre ans.

Quinze jours après la mort de Dolorès, Antoinette et Philippe, par les soins de Bridoul, qui n'hésita pas à se compromettre pour les sauver, purent sortir de prison et gagner la maison de la vallée de Chevreuse. Bridoul avait vendu son cabaret pour se dévouer à eux. Il s'établit avec sa femme au service des jeunes gens qui, pendant deux ans, vécurent comme frère et sœur, pleurant ensemble leur amie morte et ne faisant aucune allusion aux projets formés dans le passé.

Pendant ces deux ans, dans la solitude, l'amour d'Antoinette avait grandi. Mais, en grandissant, à l'ombre du souvenir de Dolorès, il s'était épuré. La jeune fille était maintenant capable d'un grand sacrifice, et elle laissait à Philippe la liberté de son cœur. C'est lui qui fit un soir, et le premier, une allusion à ce qui était constamment dans la pensée d'Antoinette, à l'état d'idéal désiré avec ardeur.

— Nous avons fait une promesse à Dolorès, dit-il. Il faudra bientôt la tenir.

Ils se marièrent à quelques semaines de là, et purent peu après gagner l'Angleterre, et de là la Louisiane, où se trouvait la fortune de la nouvelle marquise de Chamondrin. Ils ne revinrent en France que dix ans plus tard. Ils avaient deux

enfants, une fille et un fils, et, bien qu'empreint d'une inguérissable mélancolie, leur bonheur était sans mélange. Philippe de Chamondrin commença alors la reconstruction du château du Pont du Gard, et s'y établit définitivement vers la fin de l'Empire, résolu à vivre en gentilhomme campagnard, dans l'étude, au milieu des siens, sans se mêler aux luttes politiques de son temps. Il poussa sa résolution au point de refuser la députation, qui lui fut offerte par deux fois. Il avait soif de repos.

Au mois de mai 1822, se trouvant à Paris où il était venu seul pour régler certains intérêts, il rencontra un vieux gentilhomme qui avait été enfermé à la Conciergerie en même temps que lui. Ils s'entretinrent longtemps du temps passé, des émotions, des périls, des héroïsmes qui marquèrent ces jours néfastes. Une parole de l'interlocuteur de Philippe apprit à ce dernier comment Dolorès était morte à la place d'Antoinette.

Le marquis de Chamondrin devint très-pâle et porta la main à son cœur. Mais il ne poussa pas un cri, et son compagnon ne comprit pas quelle blessure il venait de faire à ce cœur déjà si meurtri. Philippe ensevelit ce secret dans son âme, et Antoinette ne le connut jamais. Elle remarqua seulement que son mari parlait avec plus d'atten-

drissement encore de Dolorès, et que sa voix tremblait toujours lorsque, durant les soirées d'hiver, racontant à ses enfants l'histoire de sa jeunesse, il leur disait :

— Votre tante Dolorès était une âme héroïque.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Chapitre I. Les Bohémiens..... 1
— II. Le château de Chamondrin..... 20
— III. L'enfance de Dolorès..... 42
— IV. Le chapitre des amours..... 69
— V. Où l'histoire se mêle au roman..... 111
— VI. Paris en 1792..... 146
— VII. Le citoyen Jean Vauquelas..... 188
— VIII. Un épisode de l'émigration..... 209
— IX. Le rideau qui tremble..... 228
— X. Les exploits de Coursegol..... 250
— XI. La Conciergerie..... 265
— XII. Antoinette de Mirandol..... 290
— XIII. Les combats de l'amour..... 307
— XIV. Le coup de foudre..... 326
— XV. Le dernier adieu..... 354

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

G.E.STECHERT
—X—
NEW YORK

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 072887208